

ANNE STUART

Un novembre de glace



MIRA

ANNE STUART

Un novembre de glace



OceanofPDF.com

Anne Stuart

Mortelle rencontre

BestSellers

OceanofPDF.com

1

C'était une nuit glaciale de novembre. Le chauffage de la vieille Volvo avait rendu l'âme depuis près d'une heure.

Ignorant les voyants lumineux du tableau de bord et leurs avertissements, ignorant le froid, ignorant tout, Jamie Kincaid regardait droit devant elle, concentrée sur sa destination finale. Le lecteur de CD diffusait une douce musique New Age qu'elle avait choisie pour se détendre. Une erreur. A lutter contre les effets soporifiques de ces lentes mélodies, elle n'avait fait qu'accroître sa tension, et ses mains crispées sur le volant s'engourdissaient. Pourquoi diable venait-elle se perdre par ici ? Nate était mort assassiné trois mois plus tôt. Ce voyage n'y changerait rien.

N'amoindrirait pas la douleur.

Les yeux rivés sur la route, Jamie luttait pour rester vigilante après dix-sept heures de conduite.

Nate avait été tué... elle n'en savait pas plus. On l'avait retrouvé battu à mort dans un vieux garage de Cooperstown, Wisconsin. Apparemment, l'affaire n'intéressait personne.

Après une enquête sommaire, la police avait bouclé le dossier comme une banale histoire de trafic de drogue qui aurait mal tourné. Les autorités ne perdaient pas leur temps pour de petits dealers ; elles avaient d'autres chats à fouetter. Trois mois s'étaient écoulés et tout le monde avait déjà oublié le meurtre de Nate.

Tout le monde, sauf elle-même et sa mère. Nate était entré dans la famille à l'âge de dix ans, suite au tragique incendie dans lequel ses parents avaient péri. Pour Jamie, il avait été un frère plus qu'un cousin. Un fils plus

qu'un neveu pour Isobel et Victor Kincaid, qui le considéraient comme leur propre enfant. Au même titre qu'elle, et même davantage. Du moins en avait-elle parfois l'impression, mais elle refoulait cette pensée ingrate née de sa propre paranoïa. Ses parents l'aimaient comme ils avaient Nate.

Tous l'adoraient pour son insouciance, son glorieux sourire et son charme naturel. Il avait même un air de famille, la beauté des bruns Kincaid dont il avait les yeux noisette.

Les cheveux plus clairs, le teint plus pâle, Jamie, qu'ils avaient adoptée, ne leur ressemblait pas. Détail sans importance. Dont elle ne s'était jamais souciée. Il y avait assez d'amour au sein de leur petite famille pour que chacun ait sa part dans les pires circonstances. Et le malheur s'accrochait aux pas de Nate, le suivait tel un ange gardien vengeur. Jusqu'à ce qu'il meure assassiné à des milliers de kilomètres, à des années-lumière de chez lui.

La police s'en fichait. Mais pas Isobel, que la nouvelle du meurtre avait plongée dans des abîmes de noire dépression. Elle ne mangeait plus, ne mettait plus le nez dehors, vivait le deuil de son neveu avec une passion quasi biblique. Seulement, pour qu'il puisse reposer en paix dans leurs souvenirs, Isobel et Jamie avaient besoin de savoir ce qui s'était passé. Et c'est ainsi qu'après un triste repas de Thanksgiving, Jamie avait pris le volant de sa vieille Volvo pour faire des milliers de kilomètres en quête de réponses à leurs interrogations.

Si elle y avait réfléchi à deux fois, jamais elle n'aurait quittée Marshfield, Rhode Island. Les routes étaient encombrées de vacanciers pressés de rejoindre les leurs pour célébrer la fête en famille. Sa voiture, une épave tout juste assez fiable pour les trajets quotidiens jusqu'à la petite école privée où elle enseignait, n'avait plus les moyens d'affronter cette épreuve homérique et le lui faisait savoir.

Les essuie-glaces avaient déclaré forfait depuis des heures.

Fort heureusement, la pluie avait cessé. Après avoir franchi la frontière du Wisconsin, Jamie avait quitté la nationale et errait à présent dans le noir sur des routes mouillées aux abords de la ville. Elle ne put s'empêcher de songer que mourir dans le Wisconsin relevait de l'affront suprême. Avec son panache, Nate aurait dû mourir de manière spectaculaire — pas dans un taudis, une pièce minable au-dessus d'un garage.

Mais Dillon Gaynor en avait décidé autrement. Dillon Gaynor. Son ami de toujours, l'instrument de son destin, celui qui avait entraîné Nate sur la mauvaise pente et l'y avait maintenu. L'homme que Nate appelait Killer — le tueur. L'homme qui, trois mois plus tôt, avait peut-être commis un crime digne de ce surnom.

La police l'avait d'ailleurs embarqué pour l'interroger. Puis l'avait relâché. Pas d'accusation, pas de poursuites. Les flics avaient renoncé à l'enquête, classé l'affaire pour s'intéresser à des dossiers plus importants. Depuis, une question hantait Jamie, une question toute simple : Dillon Gaynor avait-il échappé à la prison pour meurtre ?

Alors qu'elle traversait l'ouest de la Pennsylvanie, elle s'était demandé si elle n'était pas folle de se rendre chez un type qu'elle savait capable de tuer. Un type qui lui flanquait une trouille bleue autrefois, lorsqu'il était jeune délinquant. Elle ne l'avait pas revu depuis douze ans. Il n'avait pas daigné venir dans l'Est pour assister à la cérémonie dédiée à la mémoire de son plus vieil ami. Et même si Dillon Gaynor n'avait pas assassiné Nate de ses mains, il demeurerait coupable, selon Jamie. C'est lui qui fournissait de la drogue à Nate, lui qui l'avait conduit à sa perte, à cette mort sordide. Tout était donc sa faute, même s'il ne l'avait pas tué, et elle se serait volontiers passée de le revoir.

Parvenue dans l'Ohio, elle ne se posait plus de questions. Il lui fallait savoir, pour elle, pour sa mère que le deuil plongeait dans le désespoir. Et Dillon n'oserait pas porter la main sur elle. Il avait laissé tomber le lycée en cours de route, fait de la prison et accumulé les ennuis judiciaires.

Sans doute ne valait-il pas la corde pour le pendre, mais il était malin. Très malin. Bien trop malin pour imaginer qu'il échapperait à la justice s'il commettait un second meurtre.

De plus, elle disposait d'un bon prétexte pour lui rendre visite. Malgré les demandes répétées et l'insistance croissante d'Isobel, Dillon n'avait pas daigné renvoyer le carton contenant les affaires de Nate. Dieu seul savait ce qu'il y avait dedans. La montre Patek Philippe, transmise de père en fils depuis des générations ? Des pièces à conviction concernant le meurtre ? Ou peut être du linge sale, des factures impayées. Peu importait. Isobel tenait à récupérer tous les effets ayant appartenu à Nate et, au terme de ce sinistre repas de Thanksgiving, Jamie s'était engagée à les lui rapporter.

Parvenue dans l'Indiana, elle était au bord de l'épuisement. Le café noir et les crackers ne parvenaient plus à la soutenir ; la migraine qui lui vrillait le crâne était devenue une compagne de voyage au fil des heures. Elle coupa la musique New Age pour mettre la radio. Le choix n'était pas brillant : du Hip-hop agressif, des airs country geignards, et un programme classique soporifique. Elle abaissa la vitre de quelques centimètres, remit le CD New Age et poursuivit sa route, accrochée au volant.

L'Illinois ne lui laissa pas de souvenirs. Pas même la traversée de Chicago. En général, elle paniquait à l'idée de plonger dans le flot de la circulation urbaine, mais il se faisait tant et la plupart des automobilistes étaient déjà couchés tandis qu'elle filait à travers la ville au risque d'être arrêtée pour excès de vitesse.

Il n'en fut rien. Elle approchait maintenant de sa destination. Plus que quelques kilomètres à parcourir, et elle arriverait au but. Elle avait une adresse, un plan, et la détermination nécessaire.

Mais sa voiture menaçait de la lâcher. Une petite neige fine s'était mise à tomber. Jamie actionna les essuie-glaces, oubliant qu'ils ne fonctionnaient plus. Sur l'étroite route secondaire, la nuit semblait plus noire, et les phares de la Volvo perçaient à grand-peine l'obscurité. Non, elle ne rêvait pas, ce n'était pas la fatigue, pas le produit de son imagination. La lumière baissait pour de bon. La voiture ralentit, finit par s'arrêter dans un curieux hoquet. Le piano New Age continua de jouer. Le son était déformé, étrangement ralenti. Puis la musique cessa et les derniers voyants lumineux s'éteignirent.

Seule dans la nuit, au milieu de la route, au milieu de nulle part, elle fut tentée de pleurer mais se retint. Elle n'avait pas versé une larme depuis qu'elle avait appris la mort de Nate, craignait de ne plus pouvoir en endiguer le flot si elle commençait.

Pas question de pleurer au moment d'affronter Dillon Gaynor. Elle ne lui ferait pas ce plaisir.

Elle mit le levier de vitesse au point mort, abaissa la vitre, sortit et s'aventura sur le bitume mouillé. Impossible d'abandonner la voiture au milieu de la chaussée, même dans ce coin désert.

Malgré la légère pente descendante, pousser la Volvo sur le bas-côté en manœuvrant le volant par la vitre ouverte n'était pas une mince affaire. La tonne de métal s'ébranla, prit rapidement de la vitesse. Dans un effort pour la freiner, Jamie perdit l'équilibre, tomba sur les genoux et, impuissante,

regarda le véhicule quitter la route pour aller s'emboutir dans un buisson. Horribles craquements du métal et du bois. Mais les Volvo, mêmes vieilles de douze ans, sont solidement construites et résistent bien aux chocs. Mieux que certaines voitures américaines modernes. Elle la ferait remorquer et réparer demain.

Et puis, Dillon habitait un garage, non ? Un garage qui était peut-être toujours en service. Si oui, elle ferait d'une pierre deux coups.

Sa montre — un bijou de famille, une élégante montre ancienne avec un remontoir — s'était arrêtée depuis des heures. Bien sur. Elle datait d'avant l'ère des piles, des écrans lumineux à cristaux liquides. Quelle heure pouvait-il bien être ? Tard. Minuit passé, sans doute.

Elle n'avait pas vu une seule voiture depuis qu'elle s'était engagée sur la voie secondaire qui conduisait à la petite bourgade de Cooperstown. Que faire à présent ?

Elle pouvait toujours grimper à l'arrière de sa Volvo accidentée et attendre le jour. La neige tombait plus drue, mais passer la nuit dans le froid ne la tuerait pas. Elle s'éveillerait le lendemain brisée de courbatures et l'esprit plus clair. Qui sait si elle ne reviendrait pas alors sur sa décision intempestive ? Peut-être abandonnerait-elle la Volvo aux buissons pour louer une voiture plus sûre et rentrer directement chez elle ? Qu'espérait-elle apprendre de Dillon Gaynor, secret comme il l'était ?

Non. Elle ne renoncerait pas. Elle était venue jusque-là, s'était préparée mentalement à lui faire face. Ses doutes étaient restés dans le Rhode Island. Pas question de rebrousser chemin.

Aucun doute, elle se trouvait sur la bonne route. Une seule solution : continuer à pied dans l'espoir qu'elle trouverait bientôt ce qu'elle cherchait. Il lui suffisait de négocier le talus couvert de neige pour gagner la voiture et récupérer son sac. De préférence sans tomber.

En fin de compte, tout se passa sans problème, presque trop facilement. Mais à force de marcher, elle avait maintenant les pieds gelés. En tombant sur le bitume, elle s'était éraflé les genoux. Pour couronner le tout, son manteau d'hiver était resté dans le Rhode Island où la température était particulièrement douce pour la saison. Elle avançait courageusement sous la neige, les épaules voûtées, engoncée dans son gros pull de laine qui avait vu des jours meilleurs.

Le bâtiment où Nate était mort se trouvait isolé, à la périphérie de la petite bourgade aux maisons décrépies, en ruines pour certaines. Cooperstown ne figurait pas sur l'atlas routier du Wisconsin, de sorte qu'elle avait dû recourir à un site internet pour la localiser. C'était de fait un fantôme de ville industrielle, et le garage lui-même avait sans doute été une usine à l'époque où l'activité locale battait son plein. A présent, il semblait abandonné, et elle aurait passé son chemin sans la faible lumière qui filtrait à travers les vitres crasseuses. Sans le panneau près de la porte sur lequel on pouvait lire : « Restauration automobile Gaynor ».

Après des heures de trajet, des centaines de kilomètres, elle resta plantée là, comme tétanisée. Inquiète et incapable de faire le dernier pas. Des éclats de voix lui parvenaient de l'intérieur, et soudain, le battant s'ouvrit, répandant dans la nuit un flot de lumière et de bruit.

Deux hommes apparurent alors, pris dans un corps à corps furieux. Elle s'écarta juste à temps, les vit rouler tous deux dans la neige, vit celui qui avait le dessus asséner des coups de poing répétés au visage de son adversaire. Cette violence méthodique avait quelque chose de terrifiant.

Douze ans plus tôt, Jamie avait assisté à un spectacle semblable, et celui qui frappait était le même, elle en aurait juré. Pétrifiée de terreur, elle le vit se relever, essuyer le sang de ses poings sur son jean.

— Et ne reviens pas ! lança-t-il à sa victime à terre.

C'était la même voix. Enrouée, mais la même. Dans ce bâtiment, Nate avait été battu à mort, rendu méconnaissable, peut-être par ces mêmes poings.

Elle resta dans l'ombre, immobile, silencieuse, horrifiée. Il redressa la tête, scruta l'obscurité. Il l'avait aperçue.

— Qui est là ?

Il n'était pas seul. Une silhouette masculine de petite taille s'encadrait dans la porte, bloquant en partie la lumière. Le type au sol gémissait et jurait, mais il eut le bon sens de ne pas se relever. Et Jamie, tentée de fuir, se demanda si elle en aurait le temps.

Non, elle ne fuirait pas. Elle avait trop tendance à reculer devant l'ennemi. Cette fois, elle était venue pour l'affronter. D'un pas décidé, elle sortit de l'ombre et s'avança vers lui. Il ne la reconnaîtrait pas, bien sûr. Il ne lui avait jamais prêté grande attention, et il ne l'avait pas revue depuis

cette nuit lointaine qui avait changé le cours de leurs deux vies. Son apparition soudaine ne manquerait pas de le surprendre

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Surpris, il l'était, mais il l'avait reconnue. Ebranlée, elle bredouilla la seule phrase qui lui vint à l'esprit :

— Je veux des réponses.

— Nate est mort, déclara Dillon d'une voix aussi dénuée d'expression que ses yeux.

— Merci, je suis au courant. Je veux savoir pourquoi.

Il ait comme dans ses souvenirs, et pourtant différent.

Dans le contre-jour, elle ne distinguait pas ses traits, ne voyait clairement que le sang sur ses mains.

— Rentre chez toi, Jamie, dit-il après un long silence.

Retourne à la sécurité douillette de ta petite école privée.

Tu n'as rien à faire ici.

Elle ne s'étonna même pas qu'il connaisse ces détails.

— C'est impossible. J'ai promis des réponses à ma mère.

Il nous faut des explications.

— Ah, ta mère ! s'exclama Dillon avec un rire guttural.

J'aurais dû me douter que la Duchesse y était pour quelque chose ! Franchement, je m'en fous de ta mère, de toi, et de ce que vous voulez. C'est moi qui compte, ici. Et ce qui me plairait, c'est que tu prennes ta voiture et que tu te tires vite fiait avant que je pète les plombs. Je suis d'une humeur de chien, et tu devrais te souvenir que je ne suis pas bon quand je me fâche.

L'absurdité de la remarque était presque risible.

— De mauvaise humeur ou pas, tu n'as jamais été bon.

— C'est vrai.

Il regardait derrière elle, semblait chercher quelque chose.

— Où est ta voiture ?

— En panne sur le bord de la route.

— Et je suis censé te venir en aide ?

— Je t'en prie, Dillon, dit le petit homme. Ne laisse pas la malheureuse se geler. Tu lui flanques la frousse.

— Ce n'est pas bien difficile.

— Allons, vieux, la partie est finie de toute façon. On ne va pas jouer à deux, et Tomas ne sera pas en état de jouer aux cartes avant un bout de temps.

Il s'avança jusque dans l'allée. C'était un petit bout d'homme, plus petit qu'elle et pas bien épais. Il devait peser dans les cinquante kilos tout mouillé.

— Moi, c'est Jack, dit-il. Et vous êtes Janie ?

— Jamie, corrigea Dillon. Jamie Kincaid, la sœur de Nate.

Le dénommé Jack se recula, sidéré.

— Parce qu'il avait des sœurs ? Je ne savais pas. Je croyais qu'il était né d'un œuf de serpent.

— De fait, c'était mon cousin, mais nous avons *été* élevés ensemble.

— Alors, vous le connaissez aussi bien que moi. déclara Jack en hochant la tête. Ne vous tracassez pas pour Dillon.

Il se met en rogne quand quelqu'un triche aux cartes. Surtout si le tricheur s'y prend mal. Il se vexe comme si on l'insultait. C'est pour ça que le Tomas a mordu la poussière. Mais il ne vous laisserait pas mourir de froid dehors.

— C'est toi qui le dis.

Sur cette remarque caustique, Dillon rentra, laissant la porte ouverte derrière lui.

— Allons, mon petit, entrez. N'attendez pas qu'il change d'avis et nous laisse tous les deux sous la neige.

La pièce était chaude, enfumée. Lorsqu'ils furent à l'intérieur. Jack referma le battant sur la nuit glaciale. Pas de retrait possible.

L'endroit était dans un désordre effroyable. Ils avaient joué au poker autour d'une vieille table : des cartes et des jetons jonchaient le sol. Il y avait deux chaises renversées et des cannettes gisaient dans une flaque de bière.

A l'écart du désastre, Dillon fumait en l'observant du coin de l'œil.

Elle se retint de tousser. Ce lieu était une véritable porcherie ! Mais pourquoi s'étonner ? De la part de ce type, il fallait s'y attendre.

— Alors, comme ça, vous êtes la sœur de Nate, hein ? Jack en l'examinant. Vous ne lui ressemblez pas beaucoup.

— Sa cousine, répéta-t-elle. Nous avons grandi ensemble. Et je suis une enfant adoptée.

— Une chance pour vous, commenta-t-il, mystérieux.

Et il jeta un coup d'œil vers Dillon avant d'ajouter :

— Bon. Eh bien, je vais peut-être vous laisser évoquer les souvenirs du bon vieux temps.

— Ça ne risque pas d'arriver.

— Régler vos différends, alors. Ne la bouscule pas, Killer.

Ce n'est pas tous les jours qu'une jolie orpheline débarque sur le pas de ta porte. Conduis-toi en héros, pour changer.

— Jamie te dira que ce n'est pas dans ma nature. Sois gentil et ramasse les morceaux de Tomas en sortant. Je ne veux pas d'autres complications ce soir, elle me suffit largement.

— Tu peux compter sur moi. Et, de ton côté, tiens-toi tranquille. J'espère la retrouver entière et heureuse quand je la reverrai.

— T'inquiète, Jack. Elle n'a pas grand-chose à craindre ici. Mais je doute fort de la rendre heureuse.

— Marrant. D'habitude, tes femmes chantent une autre chanson.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ce n'est pas une de mes femmes, rétorqua Dillon.

— Oh, mais j'avais remarqué, ironisa Jack. Rien ne m'échappe. Ne vous laissez pas intimider, Jamie. Il aboie, mais il ne mord pas.

Curieusement, elle ne partageait pas cette opinion... Mais elle n'eut pas le temps de le dire : la porte venait de se refermer, les laissant seuls dans la pièce enfumée et le désordre de la bagarre.

Alors seulement, Dillon se décida à bouger, redressa les chaises renversées tout en gagnant l'évier. Ils se trouvaient dans une sorte de cuisine qui comportait un four à micro-ondes, une plaque chauffante, un évier métallique et un réfrigérateur qui remontait au déluge. Un réfrigérateur sans doute rempli de bière. Au centre de la pièce, la vieille table de chêne occupait presque tout l'espace.

Pour atteindre l'évier, Dillon passa près de Jamie à la frôler, sans faire le moindre effort pour l'éviter. Elle dut se reculer tant bien que mal.

Elle le regarda rincer le sang de ses mains — de larges mains puissantes, couvertes d'un réseau de fines cicatrices et de petites entailles, aux jointures éraflées. Indifférent à la douleur, il acheva de se rincer et s'essuya avec une serviette en papier qu'il jeta en direction de la poubelle

pleine à déborder Mais il manqua son but, et la serviette atterrit au sol avec une grâce paresseuse.

Enfin, il se retourna, s'adossa à l'évier, puis il la détailla du haut de la tête jusqu'à ses pieds humides et douloureux.

Jack l'avait qualifiée de « jolie orpheline » ; c'était gentil de sa part Orpheline, elle l'était, mais jolie ? Certainement pas ce soir. Pas après deux jours sur la route et une nuit Hanche, pas avec ses cheveux châtain clair qui tombaient pitoyablement autour de son visage sans maquillage. Dieu merci, même dans ses meilleurs jours, elle n'était pas le type de femme qu'affectionnait Dillon. Dans cet état, effectivement, elle n'avait rien à craindre de lui.

— Tu peux dormir ici, déclara-t-il sèchement. Il est 3 heures passées et je ne suis pas d'humeur à sortir ta bagnole d'un fossé. Demain, j'enverrai quelqu'un pour la remorquer, je la réparerai, et du balai.

— Tu la répareras ? répéta-t-elle, incrédule.

— Je suis mécano, tu te souviens ? Je peux réparer n'importe quelle caisse. Seulement, je n'ai pas de dépanneuse. Il faut qu'on me les remorque jusqu'ici.

Il ouvrit le réfrigérateur qui, à la grande surprise de Jamie, ne contenait pas de bière. Il avait sans doute tout bu.

— Je suppose que tu es venue chercher les affaires de Nate ? Tant mieux. Elles m'encombrent, ça me débarrassera.

— Alors, pourquoi ne pas les avoir renvoyées ?

— Trop compliqué.

Il prit un carton de lait, l'ouvrit et but.

Question intéressante : comment réagirait-il si elle s'évanouissait ? Elle n'en était pas loin, n'avait rien mangé ou presque depuis qu'elle s'était mise en route et, après sa longue marche dans le froid, elle étouffait dans cette pièce chauffée, la tête lui tournait, elle ne tenait plus debout. Il ne lui avait pas même offert une chaise. Elle songea à s'asseoir sans rien lui demander mais, pour une raison mystérieuse, elle demeurait figée sur place.

Et, de nouveau, il l'observait. Ses yeux étaient aussi bleus, aussi froids que dans ses souvenirs.

— Tu as une sale mine, dit-il.

— Merci du compliment.

Il s'écarta de l'évier.

— Viens. Je n'ai pas envie de te porter à l'étage si tu tombes dans les pommes.

Observateur, le monstre. Elle ne l'aurait pas cru. Il ouvrit l'une des portes qui donnaient sur la cuisine, découvrant un étroit escalier sans éclairage. Puis il s'y engagea, gravit les marches deux à deux cependant qu'elle se traînait derrière lui en s'accrochant à la rampe.

Il l'attendait en haut. Lorsqu'elle atteignit le palier, il ne s'effaça pas, tendit la main pour lui saisir le bras. Prise de panique, elle recula.

Il n'y avait plus rien sous ses pieds. Elle tombait dans le vide, allait se rompre le cou. Et sa mère ? Comment réagirait-elle ? Et puis, quelle importance...

Il l'agrippa d'une main ferme et la hissa sur le palier.

— Tu as décidé de te tuer, ou quoi ? Gronda-t-il.

Il était fort. Très fort. Plus fort que dans ses souvenirs.

Demain, elle aurait des bleus.

— Tu peux me lâcher maintenant.

— Pour que tu piques une tête en bas des marches ? Non, merci.

Et il l'entraîna à sa suite dans le couloir pauvrement éclairé par une ampoule nue. L'endroit sentait l'essence, la graisse de moteur, la cuisine, et une foule d'autres choses auxquelles elle préférerait ne pas trop réfléchir. Dillon poussa une porte, tira sur un cordon.

— Merde. L'ampoule est morte. Ne bouge pas.

Au moins, il avait relâché sa prise. Jamie resta dans le couloir tandis qu'il disparaissait par une autre porte. Lorsqu'il revint, il portait un sac de couchage et une petite lampe. Il passa devant elle pour entrer dans la pièce et la lumière se lit. Il avait branché la lampe près du matelas posé à même le sol. Il n'y avait rien d'autre dans ce réduit sinistre.

— Il faudra que tu t'en contentes, déclara-t-il en jetant le duvet sur le matelas. La salle de bains est au bout du couloir. Tu veux un T-shirt pour dormir ?

— Je vais garder mes vêtements.

— Je n'en doute pas, répondit-il avec un bref sourire. Au lit, Jamie. Demain, tu seras à l'abri dans ta voiture, et sur le chemin du retour.

Avant qu'elle puisse répondre, il referma le battant, la laissant seule dans la minuscule pièce vide.

Il y avait quelqu'un dans le vaste bâtiment. Il le sentait sans même voir, sans rien entendre. Enfin quelqu'un était venu le libérer des limbes qui le retenaient prisonnier.

Le visiteur avait-il peur des fantômes ? Oh, il ne voulait pas l'effrayer. Pas encore. Il lui fallait d'abord savoir s'il pouvait être utile.

S'il l'aiderait à tuer Dillon Gaynor. Il n'avait que trop attendu. Son heure avait sonné, Dillon allait payer.

Jamie trouva la salle de bains sans peine et le regretta presque étant donné l'état du lieu. Elle ne comprenait pas pourquoi les hommes étaient si peu soigneux. Ce devait être ce fameux chromosome. La seule serviette en vue était d'un gris douteux. Pas de gants de toilette, rien. Elle se contenta de ses mains pour se rincer le visage, puis leva les yeux vers le miroir piqué, Orpheline, hein ? A vingt-huit ans, Jamie Kincaid ressemblait à la Jamie de toujours : teint pâle, prunelles grises, cheveux d'une teinte indéfinie, entre le châtain clair et le blond cendré.

Elle les écarta pour mieux examiner son reflet. Bonne ossature, peau saine, traits régulier. Rien d'exceptionnel, mais pas de quoi avoir honte. Elle n'attirait pas l'attention sur elle, n'éveillerait jamais la convoitise d'hommes dangereux. Si Dillon avait découvert son existence, c'était à cause de son cousin. Sans Nate, il n'aurait pas remarqué la sage petite Jamie. Au lycée, ils n'évoluaient pas dans les mêmes cercles.

Non qu'il eût fréquenté l'établissement avec régularité.

Personne chez lui ne veillait à son éducation. Sa mère était partie quand il était tout jeune, son père était mort dans un accident de voiture un soir de beuverie. Dillon n'avait guère que seize ans à l'époque. Il avait cessé de venir aux cours, n'avait pas obtenu son diplôme. Des bruits avaient couru, un scandale étouffé. Avait-il engrossé une fille ?

Cela paraissait presque innocent vu le personnage. Avait-il commis des violences ? Été arrêté ? Mystère. Elle savait seulement qu'il n'était pas en odeur de sainteté à l'école ni dans sa famille. Nate s'en amusait ; quant à Dillon, lorsqu'elle l'apercevait de loin, il arborait une attitude de défi.

Toujours aussi rebelle, il vivait dans ce trou à rat, menait une existence marginale. Accro à l'alcool, à la drogue, il ne pouvait sans doute pas faire mieux. Ses vices n'avaient en rien entamé son physique. Il avait le même visage que douze ans plus tôt ; quelques rides nouvelles lui donnaient du piquant. Comme s'il avait besoin de ça.

Jamie se détourna de la glace en frissonnant. C'était vraiment pénible. Plus qu'elle ne l'imaginait. Elle savait pourtant que ce ne serait pas une partie de plaisir. Ces retrouvailles éveillaient dans son corps en révolte une foule de sensations malvenues, et des souvenirs déplaisants se bousculaient dans son esprit. En sa présence, elle se sentait de nouveau jeune et vulnérable. Elle n'aurait pas dû venir, c'était de la folie pure.

Demain, elle partirait au plus vite. Dès que sa voiture serait réparée. Il souhaitait qu'elle s'en aille, elle ne demandait pas mieux. Elle récupérerait les affaires de Nate et prendrait le large. Dillon ne lui apporterait pas les éclaircissements dont elle avait besoin. S'il ne voulait rien dire, il ne lui dirait rien. Depuis toujours, il n'en faisait qu'à sa tête, et elle le savait.

Pas de verrou à la porte de la chambre, bien sûr. A quoi aurait-il bien servi, d'ailleurs ? Elle se trouvait seule avec Dillon dans l'immense bâtisse. S'il voulait entrer, il entrerait, avec ou sans verrou. Mais pourquoi prendrait-il cette peine ? Il ne s'intéressait pas à elle.

Ce constat ne l'empêcha pas de fermer la porte avec précaution. Elle souleva ensuite la lampe pour examiner son lit de fortune. Le matelas était taché, pas bien épais, mais elle ne vit ni puces ni punaises. La fatigue l'accablait au point qu'elle en aurait pleuré. Si pleurer avait été dans ses habitudes. Elle secoua le sac de couchage, ouvrit la fermeture Eclair et se glissa dedans... pour en ressortir comme une bombe, renversant la lampe dans sa panique.

Le vieux sac de couchage était imprégné de l'odeur de Dillon. Il gardait l'odeur ineffable de sa peau. C'était... troublant. Presque érotique. Elle ne pouvait pas dormir enveloppée dans ce duvet. Ce serait... comme dormir entre ses bras.

Assise sur le maigre matelas, elle frissonna. Impossible d'entreprendre le long voyage de retour sans une nuit de sommeil. Pas de sommeil, pas de trajet en voiture. Et impossible de dormir par ce froid sans couvertures.

Résignée, elle s'étendit de nouveau, tira le sac de couchage sur elle, se blottit sous ce nuage de plumes douillet et soyeux.

Elle ne lui échapperait pas. Pas cette nuit. Elle avait choisi d'aller droit dans la gueule du loup. Autant le reconnaître et l'accepter.

Demain, elle s'en irait, retrouverait la raison. Si sa mère désirait des éclaircissements, elle engagerait un détective privé.

Nate était mort. Rien ne le rendrait à la vie. Elle n'était pas armée pour se mettre en quête de réponses, de justice, de vengeance. Mission par trop périlleuse. Lorsqu'elle serait reposée, elle verrait peut-être les choses d'un autre œil.

Encore qu'elle en doutât. Une seule plongée dans les yeux bleus et froids de Dillon Gaynor avait suffi à lui rappeler qu'il était dangereux, et elle tenait à sa sécurité.

Sitôt la lampe éteinte, elle se trouva dans le noir.

L'obscurité de la pièce était ponctuée par le clignotement d'une enseigne au néon. Il ne lui avait pas donné d'oreiller.

Pas question qu'elle aille en chercher un. Elle roula son pull en boule, le mit sous sa tête, et remonta le duvet sous son menton.

Dillon était partout, au-dessus, en dessous, à côté d'elle. Il l'entourait, l'enveloppait. Inutile de lutter. Alors, elle ferma les paupières et se souvint.

Douze ans plus tôt

C'était une belle soirée de fin de printemps dans le Rhode Island où Jamie Kincaid avait grandi. Elle avait maintenant seize ans, vivait aimée des siens dans une famille aisée, dans un monde de rêve où les résultats scolaires et les garçons étaient ses seuls soucis. De fait, elle n'avait guère à s'inquiéter de ses notes car, comme le lui répétait souvent son cousin Nate, elle était trop intelligente pour son propre bien.

En général, les garçons ne lui posaient pas de problème non plus. Elle avait un petit ami charmant et peu entreprenant qui se contentait de quelques baisers chastes et, lorsqu'il rompit à la veille du bal de la promotion, elle en fut plus exaspérée que blessée. Elle avait sa jolie robe, faisait partie du comité d'organisation et ne raterait ce bal pour rien au monde. Qu'à cela ne tienne, elle demanderait à Nate de l'accompagner.

Neuf ans après l'arrivée de son cousin chez Isobel et Victor Kincaid, elle l'adorait toujours, même si la nouveauté s'était un peu usée avec le temps. Il est vrai que tout le monde adorait Nate. Incroyablement beau avec ses cheveux noirs et soyeux, ses yeux de velours sombre, son sourire éclatant, il avait un corps d'athlète, un corps qui cristallisait les fantasmes des adolescentes. C'était le chouchou des profs comme des élèves, l'enfant chéri de ses parents adoptifs et l'idole de sa cousine Jamie, qui ne jurait que par lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chaton ?

Assise par terre au milieu du nuage rose pâle de sa robe de bal. Jamie leva les yeux en se demandant si les larmes retenues avaient gâté son maquillage. Elle n'allait tout de même pas pleurer sous prétexte qu'on l'avait laissée tomber. Ce n'était... qu'un contretemps frustrant qui ne méritait pas de pleurs.

Elle esquaissa un petit sourire en coin. Son cousin Nate avait horreur des émotions. Il prenait les choses comme elles venaient avec une sorte d'élégance naturelle et souhaitait que son entourage en fasse autant. Comme elle l'adorait, Jamie s'y employait au mieux.

— Je viens d'être larguée par Zack. Il m'a annoncé qu'il rompait avec moi et qu'il emmenait Sara Jackson au bal de la promo.

Nate agita la tête.

— Il a bien choisi son moment. Je savais que ce Zack était nul. Tu veux qu'on lui refasse le portrait avec Dillon

— Voilà qui est mieux, trésor, déclara ce dernier en la

— Temps d'y aller. Rachel sera furieuse.

— Qui est Rachel ? S'enquit Jamie.

Jamie réprima un frisson.

Son cousin plaisantait, bien sûr, mais avec son copain Dillon Gaynor, il fallait s'attendre à tout.

— Pas la peine, je me vengerai.

— Je suppose que tu veux toujours aller au bal ? Ne compte pas sur moi. Je t'aime comme un frère, mais je ne t'accompagnerai pas à ce truc. Le bal de ma promo de lycée m'a suffi, c'est atroce.

— Je ne t'infligerais pas cela. Je n'y vais plus.

— Qu'est-ce que tu vas faire, alors ? Tante Isobel et Oncle Victor sont sortis et j'ai un plan avec Killer. Tu veux venir avec nous ?

— Ne t'inquiète pas pour moi, ça ira, J'ai un livre à finir.

— Pas question que tu gâches ta soirée de fin d'année le nez dans un bouquin. Il est temps que tu découvres la fête et l'aventure, que tu voies l'autre face du monde, que tu goûtes au danger.

— Je ne suis pas fan de danger.

— Ton grand cousin sera là pour te protéger. Et Dillon veillera à ce qu'il ne t'arrivera rien.

— Comme si j'avais confiance ! Ironisa-t-elle.

— Confiance en qui ? s'enquit Dillon en se calant contre le chambranle de la porte.

C'était là un des traits qu'elle n'aimait pas chez lui : il avait le don de se matérialiser sans crier gare, comme une apparition. Et il semblait sentir l'absence de leurs parents. Victor et Isobel Kincaid ne supportaient pas Dillon et voyaient l'amitié que Nate lui témoignait d'un mauvais œil. Il avait le bon sens de ne pas se montrer lorsqu'ils étaient là, mais dès qu'ils s'absentaient, Dillon se prélassait devant l'écran géant de la télévision, se servait dans le réfrigérateur, fumait cigarette sur cigarette, et regardait Jamie du coin de ses yeux bleus dans lesquels dansait toujours une lueur d'impertinence. Quand il daignait toutefois lui prêter quelque attention.

— Ma petite cousine te croit dangereux, répondit Nate en riant.

Un peu plus petit que Dillon, il semblait l'exact opposé de son ami avec ses cheveux noirs et sa bonne humeur radieuse. Quel contraste avec la tignasse blonde aux mèches décolorées et la morgue insolente de ce dernier ! Rien d'étonnant à ce qu'Isobel déteste ce personnage.

— Elle a raison, déclara le garçon en regardait Jamie d'un air supérieur. Alors, tu es prêt ?

— J'essaie de la convaincre de nous accompagner. On vient de lui poser un lapin, et il est grand temps d'élargir un peu ses horizons.

Elle s'attendait à ce que Dillon proteste, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Si tu penses qu'elle est à la hauteur...

— Je suis son idole. Jamais elle ne vendra la mèche. Et puis, elle te tiendra lieu de copine puisque tu n'en as pas.

— Non ! Se récria Jamie, trop atterrée pour rester polie.

Dillon ne se vexa pas, au contraire, la remarque parut l'amuser.

— Je n'ai pas besoin de copine pour aller là-bas. Si tu veux mon avis, je crois que tu cherches les ennuis.

Nate le gratifia de son sourire ravageur qui lui gagnait les cœurs, amis ou ennemis, troublait l'esprit des filles comme des garçons.

— Tu sais bien que j'adore les ennuis.

Elle tendit sa main à Jamie pour l'aider à se relever.

— Elle ne va pas venir dans cette tenue, tout de même.

— Tu n'es vraiment pas drôle, Killer. Nous devrions aller chez Crazy Jack avec ma cousine dans sa robe de bal.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, objecta Jamie, inquiète.

— Mais, si, voyons. Bon, file mettre un truc sexy pour faire plaisir à Dillon. Cela ne t'amuserait pas de te déguiser en fille facile pour un soir ?

— Pas spécialement, non.

Elle coula un regard méfiant en direction de Dillon. En général, il l'ignorait. C'est à peine s'ils avaient échangé quatre paroles depuis qu'ils se connaissaient.

— Qu'est-ce que tu en penses, Dillon ? Tu es d'accord pour que je vous accompagne ?

Elle aurait dû se douter qu'il ne trancherait pas.

— Fais comme tu veux, mais décide-toi, et ne traîne pas.

Elle était folle de prendre un tel risque. Ses parents seraient furieux s'ils apprenaient qu'elle était sortie avec les garçons ; ils ne toléraient Dillon que parce qu'il était l'ami de Nate, n'admettraient pas qu'elle le fréquente. Il avait grandi dans le mauvais quartier, de l'autre côté de la voie ferrée, et sa conduite était le reflet de ses origines, Il avait déjà passé six mois en maison de correction pour vol de voiture, mais ne s'était en rien amendé. Tous étaient d'avis qu'il finirait mal.

Jamie ne comprenait pas ce que son cousin voyait en lui.

Peut-être était-il fasciné par sa désinvolture. Nate charmait son monde car il avait besoin d'approbation. Au contraire, Dillon se fichait de ce qu'on pensait de lui : il n'en faisait qu'à sa tête sans souci des conséquences. Et elle s'apprêtait à sortir avec lui.

Enfin, pas au sens habituel. Elle se contenterait de les accompagner chez ce Crazy Jack dont elle ignorait tout, Dillon trouverait une copine à son goût, et Nate veillerait sur elle pendant la soirée. Elle avait en lui une confiance aveugle.

En ôtant la robe de bal en hâte, elle entendit une couture craquer. Tant pis. Elle jeta le vêtement dans un coin de la pièce, enfila un jean, une ample chemise blanche qu'elle boutonna presque jusqu'en haut pour que Dillon ne se fasse pas d'idées, puis elle descendit rejoindre les garçons sans se laisser le temps de changer d'avis.

Elle les trouva dans la cuisine à bavarder en buvant de la bière. Son père n'aimerait pas cela. Ils n'avaient que dix-neuf ans, et l'un d'eux conduirait. Ce n'était pas raisonnable. La faute à Dillon, bien sûr. Peut-être qu'après une soirée avec eux, elle comprendrait mieux ce qui fascinait son

cousin chez ce vaurien. Auquel cas, elle pourrait tenter d'aider ses parents à écarter Nate de cette influence pernicieuse.

Et si Dillon avait finalement une petite amie ? Il était attirant, blond aux yeux bleus, grand et mince, avec des jambes qui n'en finissait plus. Force lui était aussi de reconnaître qu'il avait des pommettes spectaculaires Et une bouche séduisante. Pour celles qui aimaient le danger.

— Ne t'occupe pas de Rachel, lui dit gentiment Nate. C'est juste pour s'amuser, rien de sérieux.

— C'est ta copine, ou celle de Dillon ?

Ce dernier lui tendit un pack de bières.

— Tiens, prends ça. Tu as déjà oublié ? Tu es ma copine pour la soirée.

Elle lui coula un regard méfiant, se demanda s'il était sérieux ou s'il plaisantait. Avec Dillon, impossible de savoir.

Mieux valait ne pas lui accorder trop d'attention. Elle enveloppa les bières de ses bras, espérant que le coton de son ample chemise cacherait la nature du paquet, et le suivit dehors.

En cette douce soirée de mai, les oiseaux chantaient à tue-tête et une légère brise faisait frémir les feuilles d'un vert tendre. Une de ces soirées troublantes qui éveillaient en elle d'étranges émotions, une sorte de désir vague qu'elle ne comprenait pas. Que pourrait-elle bien désirer ?

La vieille voiture de Dillon était garée dans l'allée, une immense Cadillac décapotable jaune qu'il avait restaurée lui-même. Au volant de cette voiture puissante, il pouvait semer la police si l'envie le prenait. Non qu'il eut fait autant que Jamie le sache. Il avait toujours trafiqué des voitures, conduisait depuis l'âge de treize ans, et n'avait peut-être pas de permis de conduire. Pour se mettre au volant, il sauta par-dessus la portière, ne prit bien sûr pas la peine de lui ouvrir celle de derrière. Elle s'apprêtait à le faire quand Nate l'arrêta.

— Mets-toi devant, chaton. La banquette arrière est pour moi et Rachel.

Et il la gratifia de son sourire ineffable. L'eût-elle voulu qu'elle n'aurait pas pu protester.

— Les portières avant ne s'ouvrent pas, l'avertit Dillon. Il faut que tu grimpes par-dessus. Passe-moi la bière,

Elle hésita. Il n'était pas trop tard pour reculer. Elle pouvait encore se rendre au bal de sa promotion. Il n'y avait pas de honte à y aller seule. Sa

robe l'attendait — cette stupide robe rose qu'elle venait d'abîmer.

Que choisir, l'aventure et ses risques ou bien la sécurité ?

Dillon l'observait. Ses yeux d'un bleu froid la mettaient au défi. Elle se hissa par-dessus la portière, prit place sur la large banquette de la Cadillac et déposa le pack de bières à côté d'elle.

Il en attrapa une, la déboucha et cala la boîte métallique entre ses jambes, attirant son attention sur cette partie de son anatomie. Elle se détourna vivement pour regarder droit devant elle. Il ne remarquerait pas la rougeur de ses joues. Elle ne l'intéressait pas à ce point.

Il conduisait vite, mais bien. Le lecteur de cassette qu'il avait installé lui-même diffusait de la musique assourdissante. Il vida une bière, jeta la cannette à l'extérieur et en prit aussitôt une autre. Il l'ignorait.

Elle n'avait pas la moindre idée d'où ils allaient, eut un petit frisson d'anticipation mêlé de crainte lorsqu'il s'engagea sur une piste de terre sans même ralentir. La voiture cahotait sur la route défoncée tout en s'enfonçant dans les bois à vive allure. Enfin, il s'arrêta dans une clairière. Un vieux pick-up cabossé était garé là, en compagnie de deux épaves rouillées. Un étroit sentier conduisait à un bâtiment presque en ruines noyé dans la verdure.

Nate avait déjà bondi hors de la Cadillac.

— Ne bougez pas. J'ai dit à Rachel que je la retrouvais à la cabane. Je file prendre les trucs, je reviens dans deux minutes.

Dillon coupa le moteur et s'étira paresseusement.

— Prends tout ton temps. Ma copine se chargera de me distraire.

L'estomac de Jamie se noua. Était-ce l'excitation ? La peur ? Un dangereux cocktail des deux ?

— Je devrais peut-être l'accompagner...

— Je ne crois pas. Rachel et lui ont besoin d'intimité. Il reviendra bien un jour.

— Un jour ?

— Pas de panique, ma douce. Je ne mords pas. Ou si peu.

Elle avait déjà pris ses distances, s'était mise aussi loin de lui que le permettait la large banquette de la Cadillac.

Il tendit la main, dégagea une bière de son cercle de plastique puis déposa le reste du pack sous le siège. Plus d'obstacle entre eux.

— Prends-en une, dit-il.

Était-ce une proposition ? Un ordre ?

— Je ne sais pas...

— Je croyais que c'était ta grande soirée de rébellion. Prends une bière, Jamie.

Elle s'exécuta. Quel mal y avait-il ? Ce n'était pas sa première. Elle n'aimait pas la bière, mais elle était crispée, anxieuse. L'alcool l'aiderait peut-être à se calmer, à dénouer la boule d'angoisse logée au creux de son estomac.

Et puis, pas question que Dillon la prenne pour une nigaude. Non qu'elle se soucie de son opinion, mais elle avait sa fierté.

Jamie but à longs traits le liquide tiède au fort goût de levure. Calé contre la portière, Dillon l'examinait, paupières mi-closes.

— Nate va nous rapporter des trucs, au cas où tu préférerais l'herbe.

— Pas du tout ! Se récria-t-elle.

— Suffit de dire non, ma douce, ironisa-t-il. Je parie que tu sais faire, que tu dis non comme tu respirez. Ça t'arrive de dire oui ?

Elle s'abstint de répondre. Apparemment, il ne le lui demandait pas. La tête renversée contre le dossier du siège, il regardait le ciel, totalement détendu, tandis qu'à un kilomètre de lui, pressée contre l'autre portière, Jamie serrait nerveusement sa bière.

Alors, c'était lui le rêve secret de toutes les jeunes filles ?

Lui, ce James Dean des temps modernes, ce mauvais garçon au sourire ravageur, à la bouche capable de séduire une nonne ? Nonne qu'elle n'était pas...

— Tu veux qu'on s'embrasse ? s'enquit-elle soudain.

Lentement, paresseusement, il se tourna vers elle.

— C'est une proposition ?

Elle remua, mal à l'aise.

— Eh bien... euh... si je suis ta copine...

— Laisse tomber. Même si j'apprécie l'offre de sacrifice d'une vierge, je préfère m'abstenir pour cette fois. Je ne fais pas dans le simple baiser.

Jamie but une gorgée de bière. La boîte était déjà presque vide. Lui en proposerait-il une autre ? Sans doute pas.

— Ah non ? Tu n'aimes donc pas les filles ?

Il la gratifia d'un sourire, le plus dangereux qu'elle eût jamais vu.

— Oh, je n’ai rien contre les filles. Mais je ne flirte pas, je n’embrasse pas pour me distraire.

— Qu’est-ce que tu fais, alors ?

— Je baise.

Jamie s’étrangla sur sa dernière gorgée de bière.

— Pardon ?

— Tu as parfaitement entendu. Je baise. Je n’embrasse les femmes que pour baiser. Et je ne tiens pas à finir en cabane. Je n’embrasse pas les mineures comme toi, sauf si je suis sûr de mon affaire. Et je doute fort que tu te déculottes pour moi dans la minute. Je me trompe ?

Elle le dévisageait, interdite. La nuit tombait, et la brise caressait les cheveux blonds de Dillon comme une amante.

— Non, répondit Jamie d’une toute petite voix.

Il esquissa un sourire moqueur.

— C’est ce que je pensais rien qu’à te voir collée contre ta portière. Ne t’inquiète pas, fillette, je ne te toucherai pas.

Et il se détourna pour scruter les ténèbres naissantes.

— Ce ne sera plus très long. Nate n’a pas d’endurance.

— Pas d’endurance ? De quoi tu parles ?

— Rachel et lui sont en train de s’envoyer en l’air. Il préfère la quantité à la qualité. Ils sont bien assortis parce qu’elle aussi. Ils vont ressortir dans quelques minutes, ivres de sexe, défoncés par la drogue qu’il est allé chercher.

— A qui appartient la maison ?

— C’est chez moi.

— Et les drogues ? Elles sont à toi aussi ?

— Oui.

Silence.

Elle avait suivi les cours obligatoires sur les drogues illicites et en connaissait les dangers. Elle connaissait également l’odeur de la marijuana pour s’être trouvée en présence de jeunes qui en fumaient, les avait vus se mettre à rire sans raison puis devenir comateux sous l’effet de la plante.

— Tu es dealer ?

— Pourquoi ? Tu as besoin de quelque chose ?

— Non. Simple curiosité.

— Un conseil, ma douce, tu devrais réfréner ta curiosité.

Il consulta sa montre, une Timex de bazar, et lâcha un juron avant de déclarer :

— J'ai l'impression que Nate est plus imaginatif que de coutume.

Puis, l'air pensif, il reporta son attention sur lamie.

— Finalement, je crois que j'ai changé d'avis.

— Hein ? fit-elle, nerveuse.

— Viens un peu par ici.

OceanofPDF.com

3

Jamie s'éveilla dans le noir, perdue, désorientée, la gorge serrée par l'angoisse. Une machine grondait quelque part.

Elle avait froid, son dos lui faisait mal, elle ne savait plus où elle était. Enfin, une enseigne au néon éclaira brièvement l'étroite pièce, et elle se souvint. Cela accrut sa panique.

Elle se redressa, s'assit, s'obligea à respirer lentement pour se calmer. Elle n'aimait pas dormir dans des lieux étrangers. C'était entre autres pour cette raison qu'elle avait effectué le long trajet depuis le Rhode Island d'une traite, conduisant de jour comme de nuit sans s'arrêter dans un motel. Même dans son propre lit, elle dormait souvent mal. Le moindre bruit l'éveillait en sursaut et elle restait pendant des heures les yeux grands ouverts dans le noir, incapable de retrouver le sommeil.

Cette fois, au moins, elle avait des excuses. Assise sur le matelas posé à même le sol, elle leva les yeux vers la fenêtre qui donnait sur la ruelle, regarda poindre l'aube grise de novembre. Combien de temps avait-elle dormi ?

Quelques heures ? Quelques minutes ? La pièce était glaciale. Dans la pénombre, on aurait dit une cellule de prison. En tendant l'oreille, elle parvint à localiser l'origine du grondement. Il provenait d'une bouche de chaleur située à proximité du matelas. Le bâtiment était équipé d'une chaudière particulièrement bruyante et d'une soufflerie qui tenait lieu de chauffage central...

Elle se recoucha et ferma les yeux. Inutile qu'elle se lève.

Dillon cuvait probablement encore les effets de l'alcool ingurgité la veille et ne serait pas en état de lui venir en aide. Ce qu'il ne ferait pas de bon cœur de toute façon.

Leurs relations n'avaient jamais été très amicales. Mais la perspective de la voir disparaître le motiverait certainement pour la simple raison qu'il ne la supportait pas.

Elle frissonna. Le souvenir de cette nuit fatidique d'autrefois ne l'avait jamais vraiment quittée. Des mois et même des années étaient passés sans qu'elle y pense, sans qu'elle revive la honte cuisante, douloureuse, mais en revoyant le regard polaire de Dillon, tout était remonté à la surface.

Les images, le rude plaisir de ses caresses, la fin désastreuse et la souffrance qui avait suivi.

Respirer lentement. Obliger son corps à se détendre. Tout cela appartenait à un passé lointain. Au terme de l'escapade. Dillon était si défoncé qu'il ne devait pas lui rester beaucoup de souvenirs. S'il se rappelait seulement cette nuit-là.

Elle était folle d'avoir entrepris ce voyage sans prévoir qu'il réveillerait ses démons. Mais c'était aussi le but l'opération. Elle s'était mise en route sans prendre le temps de peser le pour et le contre, s'était lancée dans la grisaille de novembre tel un ange chargé d'une mission.

Elle voulait des réponses, des explications sur la mort de Nate. Et elle avait besoin d'un face-à-face avec Dillon Gaynor afin d'enterrer le passé pour pouvoir aller de l'avant.

Qu'elle le veuille ou non, Dillon était inextricablement lié à Nate comme à son passé.

Depuis quarante-huit heures, elle ne s'était pas changée et se sentait affreusement sale. Sitôt sortie de ce trou, elle s'arrêterait dans le premier motel, prendrait une bonne douche et tenterait de dormir un peu. Après quoi elle regagnerait le Rhode Island d'une traite, sans plus de réponse qu'elle n'en avait en s'embarquant dans cette quête imbécile.

Au moins, la pièce se réchauffait et elle pouvait maintenant se dispenser du duvet. Elle passa une main dans ses cheveux emmêlés, s'extirpa de son lit de fortune. Et c'est alors qu'elle aperçut... sa valise.

D'abord interloquée, elle songea que ce n'était pas nécessairement bon signe. Si, par le plus grand des hasards. Dillon avait réparé la Volvo, il ne

lui aurait pas apporté ses effets. Il était trop pressé de la voir décamper pour lui fournir le prétexte de prolonger son séjour.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur le long couloir étroit.

Tout au bout, l'ampoule nue éclairait la salle de bains libre.

Les autres portes étaient closes. Quelle était donc celle de la chambre de Dillon ? Aucune importance. La seule chose qui l'intéressait pour le moment, c'était de profiter de la salle de bains. La perspective d'une douche semblait fort attrayante à présent qu'elle disposait de vêtements propres pour se changer. Et elle ne quitterait pas les lieux avant que Dillon soit levé et lui ait remis les affaires de Nate.

Agréable surprise, la salle de bains était équipée d'une serrure, avec une de ces clés universelles, un genre de passe-partout. Si elle avait eu toute sa tête la veille au soir, elle aurait emprunté la clé pour verrouiller sa chambre. Et Dillon n'y serait pas entré en catimini pour y déposer sa valise. Était-il resté là, dans le noir, à la regarder dormir ?

Sans doute pas.

Au-dessus de la baignoire — une antiquité à pieds de griffon et à l'émail incrusté de crasse — on avait installé une douche. En tout cas, l'eau était chaude, et les serviettes sentaient le propre malgré leur teinte grisâtre.

De la main, elle mit de l'ordre dans ses cheveux mouillés et sourit à son reflet. Plutôt que d'emporter ses tenues professionnelles, elle avait jeté un assortiment de jeans et de T-shirts dans sa valise. Douchée de frais, sans maquillage et dans ces vêtements de garçon, elle avait l'air d'une gamine. Toute autre femme de son âge se serait réjouie de paraître si jeune, mais Jamie se revoyait à seize ans, quand l'inquiétant Dillon Gaynor était le centre de son univers.

Lorsqu'elle imaginait d'éventuelles retrouvailles, elle se voyait adulte, détachée et sereine, idéalement coiffée et maquillée, en tailleur sobre, avec le rang de perles que ses parents lui avaient offert. Le pur produit de son éducation.

Au lieu de cela, elle avait débarqué devant sa porte telle une orpheline et, ce matin, il ne verrait pas en elle la femme qu'elle était devenue. Il reverrait l'adolescente, et il se souviendrait.

Peut-être. Si le souvenir de cette nuit-là ne s'était pas confondu avec des centaines de nuits de débauche dans les brumes de l'alcool et autres substances nocives. Peut-être ne se souvenait-il de rien.

Hélas, elle n'avait pas oublié.

Le couloir était toujours sombre et silencieux, les portes closes. Elle déposa ses vêtements sales en tas dans un coin de sa chambre et regarda dehors. Le jour se levait. Il devait être environ 7 heures. Que faire ? Attendre que Dillon se remette de sa gueule de bois et se traîne hors du lit, ou bien se prendre en charge sans s'occuper de lui ? Il lui fallait repérer où se trouvait sa voiture et la faire remorquer, appeler Isobel, dénicher du café et quelque chose à manger...

L'escalier était plongé dans le noir. S'il existait un moyen de l'éclairer, elle ne découvrit pas le commutateur magique. Accrochée à la rampe branlante, elle descendit lentement, prudemment, marche après marche. Parvenue en bas sans encombre, elle fit un pas vers la porte de la cuisine et posa le pied sur quelque chose de mou. De mou et d'énorme. Elle recula aussitôt, se laissa tomber sur une marche avec un hurlement de terreur. Le regretta et se sentit bien sotte. Ce n'était sans doute rien, un tas de chiffons, un vêtement oublié...

Le battant s'ouvrit sur Dillon, visiblement exaspéré.

— Qu'est-ce qui te prend de crier comme ça ? Tu es tombée ? Tu t'es fait mal ?

— Je... euh... J'ai marché sur un truc bizarre, bredouilla-telle. J'ai eu peur... c'est idiot.

Elle baissa les yeux vers le carré de sol nouvellement éclairé, déglutit avec difficulté, puis ajouta :

— Quoique...

— C'est un rat. On en voit de temps en temps.

— Il y a des rats ici ? C'est horrible !

— Désolé, princesse, ce n'est pas le Taj Mahal mais un vieil entrepôt. Les rats se trouvaient là avant moi. Par chance, jusqu'ici, je n'en ai vu que morts. Quelqu'un a dû mettre du poison quelque part il y a des lustres, en grande quantité puisque ça marche toujours. Une fois de temps en temps, je trouve un nouveau cadavre. Au moins, ils ne viennent pas mettre le nez dans la bouffe.

Manger ! Songea Jamie dont l'estomac criait famine au point que le rat mort n'aurait pas suffi à la dégoûter.

— J'ai faim.

— Alors va te servir dans la cuisine. Sauf si tu préfères une fricassée de rat frais.

Elle se releva, le foudroya du regard. Perchée sur sa marche, elle était presque à sa hauteur, ce qui lui donna de l'assurance.

— Tu pourrais commencer par enlever ce rat. Je n'ai pas envie de marcher dessus,

Elle aurait mieux fait de se taire. Avant de comprendre ce qu'il lui arrivait, il l'avait soulevée pour la déposer dans la cuisine. Et la relâcher aussitôt, comme si elle n'avait pas plus d'attrait qu'un rat crevé.

— Voilà, Majesté. Il y a du pain sur le comptoir et de la bière au frigo.

— Naturellement, rétorqua-t-elle. Mais je ne bois pas de bière au petit déjeuner.

— Tu devrais essayer. Ça te guérirait peut-être.

— De quoi ? Je ne suis pas malade.

— Du balai que tu as dans le cul, très chère, répondit aimablement Dillon en prenant le rat par la queue.

— Tu peux garder ta bière, dit-elle en réprimant un frisson horrifié.

— C'est gentil.

Il porta l'animal jusqu'à la porte de service, ouvrit le battant et jeta le cadavre dans l'impasse.

— Voilà. Problème réglé.

— Tu comptes le laisser là, au risque de contaminer les populations ?

— La peste est éradiquée depuis longtemps. Et, en supposant qu'elle reparaisse, tu serais sans doute ravie que j'en sois la première victime.

— Tu m'ôtes les mots de la bouche.

Il marqua une pause, parut réfléchir et conclut :

— De toute façon, il ne restera pas là bien longtemps. Ce ne sont pas les charognards qui manquent dans le quartier. S'il n'est pas dévoré par ses pairs, il sera embarqué par un chien errant.

— Qu'est-ce qui te prouve que c'est un mâle ?

— Rien. Une idée comme ça. Je pensais que pour toi tous les rats étaient mâles.

— Ce n'est pas faux, remarqua-t-elle.

La cuisine n'était pas beaucoup plus reluisante que la veille au soir. La table avait été débarrassée de ses bouteilles, mais la pièce empestait le tabac et la vieille bière avec une légère touche de gaz d'échappement.

— Il y a du pain sur le comptoir. Je vais préparer le café.

Il restait exactement deux tranches de pain dans l’emballage de plastique. Les deux entames.

— Où est le grille-pain ?

— Cassé. Tu trouveras du beurre de cacahuètes à côté du réchaud si tu veux te faire une tartine.

Des tartines au beurre de cacahuètes au petit déjeuner !

Isobel tournerait de l’œil si elle la voyait, mais Jamie pensait avant tout aux protéines nourrissantes en étalant la pâte épaisse sur son pain. Assise à la table de chêne couverte d’entailles, elle regarda Dillon vider le reste de café dans l’évier et remplir la cafetière d’eau pour la verser dans la machine.

— Tu ne rinces pas le pot d’abord ?

Il s’appuya nonchalamment contre l’évier pour l’observer.

— Pourquoi ? Du café, c’est du café, non ?

— Le dépôt laissé par le vieux café rend le café frais amer.

Elle s’abstint de mentionner l’hygiène qui, à en juger par l’état de la cuisine, ne figurait pas au premier rang de ses préoccupations.

— Peut-être que j’aime le café amer.

— Cela ne m’étonnerai pas de toi.

Le pain était légèrement rassis, mais elle dévora ses tartines de bon appétit.

— Tu n’aurais pas une boisson gazeuse, par hasard ?

— On appelle ça soda par ici, Majesté. Regarde dans le frigo.

Il avait menti pour la bière. Il n’y en avait plus. Sans doute avaient-ils tout bu pendant leur longue partie de poker nocturne. Le réfrigérateur contenait un morceau de fromage moisi, un demi-litre de lait, et des sodas en quantité.

Elle prit une boîte de Coca, souleva la languette et but à longs traits le liquide pétillant, riche en sucre comme en caféine.

Impassible, il l’observait toujours, les traits figés en un masque indéchiffrable. Jamais elle n’avait pu deviner ce qu’il pensait, et cela l’irritait considérablement.

— Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

— Je ne te croyais pas du genre à boire même la boîte.

— Et si je n’avais pas confiance dans tes notions de la propreté ?

— Elles ne sont certainement pas à la hauteur de tes exigences.

— Effectivement. Quand es-tu allé chercher ma valise ?

Ma voiture est ici ?

— Ta voiture est toujours dans le fossé en bordure de la route. Et je ne suis pas allé chercher ta valise. Jack devait faire une course pour moi. C'est lui qui a eu l'idée de la rapporter. Tu lui as fait grosse impression. Bien sûr, il ne te connaît pas aussi bien que moi.

— Tu ne me connais pas. Nous ne nous sommes pas revus depuis douze ans et à l'époque, tu ne t'occupais pas de moi.

— Ce n'est pas le souvenir que je garde de cette époque.

Le choc était rude, mais elle ne cilla pas.

— Parce que, malgré le temps, tu as des souvenirs clairs ?

— Assez, oui.

La nuance de menace qu'elle perçut dans sa voix était-elle le fruit de son imagination ? Sans doute pas.

— Il faut que j'appelle ma mère.

— Pourquoi ?

— Pour lui dire que je suis bien arrivée. Et que je rentre dès que ma voiture sera en état de rouler. Cet après-midi j'espère.

— Espère toujours. Jack prétend qu'elle est dans un sale état.

— C'est un garage ici, non ? Je te paierai pour que tu la ré pares.

— Je travaille sur de vieux modèles américains, pas sur des importations. Les pièces détachées ne sont pas les mêmes.

— En ce cas, je vais appeler l'assistance. S'ils me trouvent quelqu'un pour faire le nécessaire, je logerai dans un motel en attendant. Sinon, j'en louerai une.

— Désolé de te décevoir, ma puce, mais je te signale que ce bled est ravitaillé par les corbeaux. Le seul motel du coin loue des chambres à l'heure, pas pour la nuit. Et je suis le seul à louer des voitures.

— Et alors ?

— Alors, je ne loue pas à ceux qui quittent l'Etat. Pas moyen de récupérer les caisses.

— Je t'aurais cru plus pressé de te débarrasser de moi.

— Eh bien, tu te trompes, déclara-t-il d'une voix traînante en tendant la main vers la cafetière à présent remplie d'un épais liquide noir. Je pense

prendre du plaisir à évoquer le bon vieux temps. Les belles heures de ma glorieuse jeunesse et ces sortes de choses.

— Ta jeunesse n'avait rien de beau ni de glorieux.

— La tienne non plus, princesse.

— Ce n'est pas le souvenir que j'en garde. J'avais des parents aimants, le confort matériel, et Nate qui me tenait lieu de frère et de meilleur ami. Jusqu'à ce que tu lui mettes le grappin dessus.

Il s'installa à la table, sortit ses cigarettes. Il y avait des lustres qu'elle ne s'était pas trouvée en compagnie d'un fumeur. Fascinée, elle le regarda allumer sa cigarette avec son briquet d'argent.

— La mémoire nous joue parfois des tours, dit-il en soufflant un nuage de fumée vers elle.

Si seulement elle avait pu se mettre à tousser ! Hélas, elle n'avait jamais été très sensible à la fumée. Et puis, il la cherchait, et elle ne lui ferait pas le plaisir de mordre à l'hameçon.

— La tienne, peut-être. La mienne doit être plus précise.

— Si tu le dis.

— Où se trouve le téléphone ?

— Dans le garage. C'est un téléphone à pièces. J'espère que tu as de la monnaie.

— Incroyable ! Tu tiens un garage sans téléphone ?

— Je n'aime pas être dérangé.

— En ce cas, je m'en vais au plus vite. Donne-moi les affaires de Nate, et j'appelle l'assistance automobile.

— Il n'y a pas le feu, princesse. Nate est mort depuis trois mois. Il ne risque pas de bouger.

— Tu ne respectes donc rien ? C'était ton ami ! Il était comme un frère pour toi, il est mort sous ton toit, et cela ne te fait rien ? Tu n'éprouves pas de regrets, pas de tristesse, tu ne te sens pas responsable ?

— Je ne suis pas responsable de la mort de Nate, répondit-il d'un air détaché.

— Je n'ai pas dit que tu l'étais, mais tu aurais dû le protéger, faire quelque chose pour l'aider s'il avait de mauvaises fréquentations.

Elle s'interrompit en voyant l'expression ironique de ses yeux.

— Va donc téléphoner.

Il se versa une chope de café goudronneux et leva les yeux sur elle.

— Tu en veux ?

— Plutôt mourir.

— Tôt ou tard, mon ange, il va falloir que tu révises tes idéaux bourgeois à la baisse.

— Tu ne seras pas là pour le voir.

— Là, tu te trompes, ma douce. Et le spectacle promet d'être intéressant.

L'odeur du café était tentante. Mais il serait trop fort, horriblement amer, imbuvable, même avec du lait et du sucre.

Il lui mettrait les nerfs en pelote, l'estomac sens dessus dessous, mais il lui faisait envie.

Elle se leva, passa une main dans ses cheveux humides.

Dillon ne la quittait pas des yeux, et cela l'irritait. Partir.

Le plus tôt serait le mieux.

— Donc, ma voiture est toujours dans le fossé... sur quelle route, déjà ?

— Route 31.

— Bon, je vais appeler l'assistance, ma mère, et organiser mon retour pour te laisser à ta tranquillité dans les meilleurs délais. C'est bien ce que tu veux, non ? Etre débarrassé de moi ?

— Parce que tu en doutes ?

Il écrasa son mégot tout en l'observant à travers un filet de fumée bleutée. De fait, oui. Elle en doutait. Cela n'avait aucun sens, mais il ne semblait pas pressé de la voir partir.

— Je monte prendre mon sac. Peut-être que mon portable fonctionnerait ici.

Peut-être, dit-il en buvant une gorgée de café sans même grimacer. Mais je ne compterais pas dessus. A ta place, je ne compterais pas sur grand-chose.

Jugeant inutile de gâcher sa salive pour lui, elle ne releva pas, gagna l'escalier sombre, enjamba la tache laissée par le cadavre du rat et monta dans sa chambre encore moins accueillante sous la lumière du jour. Une cellule pire que monacale. Un matelas à même le sol pour tout mobilier.

Et plus trace de son sac à main où que ce soit.

Il faisait froid, là-haut. Nate n'imaginait pas qu'il aurait aussi froid à les épier d'au-dessus. Impression bizarre de flotter, sensation de flou,

comme dans un rêve, et, soudain, tout devenait net. Il aurait dû se douter qu'elle viendrait, ne comprenait pas qu'elle ait mis si longtemps à venir. Sa mort l'avait à coup sûr brisée. Sans réponses à ses questions, elle ne pouvait aller de l'avant. Elle était donc venue affronter son vieux copain Dillon. L'homme qui l'avait laissé mourir.

Il ignorait encore ce qu'il ferait. Pourtant, il avait eu tout le temps d'y réfléchir. Le temps n'avait plus de sens, les jours se fondaient les uns dans les autres. Il était prisonnier du vieux bâtiment qu'il ne pouvait quitter, mais à l'entendre remuer à l'intérieur, il avait compris que c'était elle.

Une inspiration, le rat crevé. Il en déposait de temps en temps. Pas à intervalles réguliers pour ne pas être trop prévisible. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle tombe dessus.

Finalement, c'était très bien ainsi. Dillon avait été contraint d'improviser en hâte une explication. Tel qu'il le connaissait, Dillon n'admettrait jamais devant Jamie que la vieille usine était hantée par le fantôme de son cousin assassiné.

Non. Mieux valait prétendre que l'endroit était infesté de rats. Il l'était en un sens. Infesté par le rat d'homme qui avait envoyé son meilleur ami à la mort. Et par le Roi des Rats en personne, Nate Kincaid.

On ne se refait pas.

Jamie chercha son sac sans résultat. Elle ne comprenait pas. Il était pourtant là quand elle avait ouvert les yeux, non ? Dillon ne pouvait pas l'avoir subtilisé depuis. Ils ne s'étaient pas quittés. Le seul moyen d'accéder à l'étage était cet étroit escalier noir comme un four et infesté de rats qui donnait dans la cuisine où personne n'était passé pendant qu'ils discutaient et se disputaient.

A moins que sa mémoire la trompe...

Dans ce cas, peut-être que la mystérieuse personne qui lui avait monté sa valise lui avait aussi pris son sac. Elle n'avait pas beaucoup de liquide sur elle, mais le flacon de somnifères pouvait tenter un adolescent qui se droguait...

Au fond, Dillon n'était guère qu'un adolescent drogué monté en graine. Ce ne pouvait être que lui.

Elle s'assit sur le matelas pour réfléchir. Il lui fallait If redescendre et exiger qu'il lui rende son sac. Naturellement, il nierait le lui avoir pris. Sans

permis de conduire ni carte de crédit, elle aurait du mal à repartir. Pas de moyen de Paiement, pas de pièce d'identité, impossible de louer une voiture, de prendre une chambre d'hôtel. S'il ne lui tendait pas son sac, elle était coincée.

Etendue à présent, elle fixait le plafond fissuré dont le revêtement s'écaillait. Cela n'avait pas de sens. Il ne voulait pas d'elle ici. Alors, pourquoi chercher à la retenir en lui dérobant ses papiers ? Il ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimée. En supposant qu'il se souvienne de cette nuit fatidique douze ans plus tôt, il garderait d'elle l'image d'une sotte, d'une minable, d'une oie blanche pitoyable.

Douze ans plus tôt

La douce brise de ce début d'été faisait danser ses cheveux trop longs.

— J'ai changé d'avis, dit-il. Viens un peu par ici.

A l'autre bout de la banquette, Jamie, pétrifiée, était pratiquement collée contre la portière de la vieille Cadillac et serrait entre ses mains sa boîte de bière vide. Dans ta pénombre crépusculaire, Dillon Gaynor incarnait le pire cauchemar de toutes les jeunes filles sages. Et leurs fantasmes inavouables.

Elle en avait, bien sûr, comme toutes les jeunes filles sages de Marshfield, Rhode Island. Dillon était mauvais garçon, sexy et beau à se damner. De ceux dont on aime rêver. De ceux qu'il vaut mieux éviter. Et elle était seule avec lui, au milieu des bois, sur la banquette avant de sa vieille Cadillac. Et, comme une sotte, elle l'avait invité au flirt.

— Je plaisantais, répondit-elle sans bouger d'un pouce.

Sa voix tremblait un peu tant elle était nerveuse.

— Moi, je ne plaisante pas.

Il lui prit la boîte de bière, la jeta dans les buissons, puis il attira Jamie à lui, et elle glissa sans peine sur le cuir lustré par l'âge. Elle était tout près de lui à présent, au point que leurs cuisses se touchaient, et il scrutait ses traits tandis qu'elle perdait le souffle.

— Alors, par quoi on commence ?

— Tu me raccompagnes à la maison et tu reviens chercher Nate et sa petite amie, suggéra-t-elle, inquiète.

— Non, je ne pense pas.

Il prit l'une de ses mains, l'examina longuement, la détailla, pensif.

— Du vernis rose-pâle, assorti à ta robe de bal, je suppose ?

C'était précisément pour cela qu'elle avait choisi cette teinte, mais elle ne l'avouerait pour rien au monde. D'ailleurs, la question ne nécessitait pas de réponse. Il se contentait de tenir sa petite main délicate dans sa grande patte calleuse, de lui caresser lentement la paume, avec de petits mouvements circulaires.

— Une main si innocente. Quelles méchantes choses as-tu faites avec elle ?

— Aucune.

— Je ne te crois pas. murmura-t-il en la portant à ses lèvres.

Le contact de sa bouche tiède au creux sensible de sa paume fit frissonner Jamie. Puis il se mit à la lécher. Sensation imprévu qui lui causa un choc.

— Il est temps que tu apprennes, dit-il Et il plaqua sa main captive contre son torse.

Ca n'aurait pas été bien grave s'il avait porté l'un de ses habituels T-shirts informes. Mais, ce soir, il arborait une chemise hawaïenne aux couleurs passées et au col largement ouvert, de sorte que sa paume moite collait à sa peau sans l'obstacle rassurant d'une épaisseur de coton.

Il avait chaud. Etait brûlant sous sa main froide. Et elle semait les lents battements réguliers de son cœur la pénétrer, remonter le long de son bras et jusque dans son corps. Elle sentait leurs deux cœurs en elle, mais le sien battait plus vite, beaucoup plus vite, et elle était glacée, non pas chaude, comme lui. Et elle le fixait, tétanisée.

Il garda sa main prisonnière, pressée contre son cœur tandis qu'il se perchait pour mettre la radio. Un tube de U2.

Bono chantait. Des paroles qu'elle n'avait pas envie d'entendre, qui parlaient de sexe et d'amour. Il se recala sur la banquette, lui caressa les doigts, lentement, l'un après l'autre, tandis que, de sa main libre, il achevait de dégrafer sa chemise.

Assise près de lui sur le siège avant de la vieille décapotable, elle se sentait comme une petite souris blanche face à un python affamé. Fascinée, elle attendait qu'il se décide à prendre l'initiative.

Dillon Gaynor, la, avec elle, l'objet de tous ses fantasmes depuis qu'il était entré pour la première fois chez ses parents. C'était sa peau qu'elle touchait, et sa tête se rapprochait d'elle, il allait...il l'allait l'embrasser pour de bon, et elle ferma les yeux, retint son souffle.

Il avait goût de bière. Et de cigarette. Et de péché, de doux péché. Le plus mauvais de tous les mauvais garçons l'embrassait, déplaçait lentement la bouche sur ses lèvres closes tout en pressant sa main captive sur sa peau nue.

Les yeux fermés, elle se disait que ce n'était pas vrai, qu'elle vivait un rêve, et, si c'était un rêve, elle ne faisait rien de mal, rien de dangereux, elle pouvait s'abandonner contre le cuir de la banquette et se laisser embrasser.

Il releva la tête.

— C'est comme ça que tu embrasses tes petits copains ?

Les délicieuses brumes du rêve se dissipèrent, elle rouvrit les yeux, tenta de se redresser, mais il l'en empêcha.

— Je sais que tu en as eu, poursuivit-il.

Elle prit alors conscience qu'il déplaçait sa main, la guidait plus bas, lui imprimant de lents mouvements circulaires sur son estomac plat.

— ... Nate m'a tout raconté sur Jimmy McCarthy et Jay Thompson. Tu n'as aucun goût en matière de garçons.

— C'est pour ça que je suis ici avec toi ?

— Hm. Les chatons ont des griffes, on dirait, remarqua-t-il. Ouvre la bouche quand je t'embrasse.

— Je n'aime pas ça.

— Dommage. Tu as changé de classe, tu n'es plus à la maternelle. C'est comme ça qu'on fait chez les grands.

Et, avant qu'elle ait le temps de protester, il la repoussa contre la banquette, l'obligea à ouvrir la bouche et l'embrassa, usant de sa langue avec une lente application, jusqu'à ce qu'une chaleur inconnue envahisse son ventre pour irradier partout. Aucun doute Dillon Gaynor était un expert en baisers. Ce qui avec Jimmy, était un exercice baveux et répugnant devenait avec Dillon un plaisir surprenant. Elle ne s'était pas aperçue qu'il avait relâché sa main, qu'elle caressait spontanément les muscles fermes de son ventre, ne s'en rendit compte qu'en sentant que sa main virile lui dégrafait la ceinture de son jean et abaissait la fermeture éclair pour se glisser à l'intérieur.

Elle paniqua. Ce qui ne servait à rien. Il était plus fort qu'elle. Sa bouche avide étouffait dans l'œuf toute protestation, son corps se pressait contre le sien, impossible de lui échapper, et ses doigts s'insinuaient sous sa culotte de coton pour la toucher. Elle eut cependant la force de s'arracher à sa bouche.

— Arrête, souffla-t-elle. Laisse-moi partir.

Elle aurait pu crier. Préféra s'abstenir. Il lui plaqua la tête contre son épaule, lui mordit le lobe de l'oreille. Petite morsure méchante.

— Calme-toi. Considère que c'est ton cadeau de promotion.

— Mais je n'ai pas fini mes études.

— Cela ne tardera plus. Tu vas bientôt passer à l'âge adulte.

Elle avait une main prise entre leurs deux corps, mais elle parvint à dégager l'autre pour lui agripper une épaule et tenter de le repousser. Sans résultat.

— Ferme les yeux, petite fille. Je vais te faire découvrir le plaisir.

Impossible de lutter. Il était trop fort, trop farouchement décidé. Il savait ce qu'il voulait, et il savait s'y prendre. Elle crut mourir de honte lorsqu'il inséra deux doigts en elle. Et il frottait du pouce l'endroit sensible, frottait et caressait jusqu'à ce qu'elle gémissse.

— C'est bien, ma chérie. Voilà ce que j'aime entendre, murmura-t-il contre son oreille. Juste un petit peu plus tort.

Elle se mordit la lèvre, tenta de se retenir. Vain effort Elle ne contrôlait plus les réactions de son corps, les petits spasmes qui la faisaient frissonner tout entière, lui tiraient des plaintes étouffées.

— C'est mieux, l'encouragea-t-il. Mais je voudrais te faire crier.

— Dillon, supplia-t-elle d'une voix étranglée sans même savoir pourquoi elle le suppliait.

Mais Dillon le savait, il jouait d'elle comme d'un instrument, lui arrachait des frissons, l'amenait au bord du précipice, puis se retirait pour mieux attiser son désir, accroître l'intensité des sensations et la ramener plus près encore du gouffre du plaisir. Exquise et douloureuse torture. Elle en aurait pleuré.

— Viens, petite fille, murmura-t-il à son oreille. Lâche un peu prise. Laisse-toi aller, arrête de résister. Jouis pour moi.

Elle n'avait pas le choix. La vague l'empala avec la violence d'un raz-de-marée. Son corps se raidit, se cambra.

Elle avait envie de pleurer, de hurler pour que cela cesse, pour que cela dure toujours. Elle n'en pouvait plus, c'était trop, trop fort et trop irrésistible. Elle laissa échapper une longue plainte qu'il recueillit dans sa bouche, la réduisant au silence tandis qu'il prolongeait son orgasme à l'infini, au-delà du soutenable.

Enfin, elle s'affaissa en une masse inerte et tremblante, tout contre son corps ferme sur le siège de la vieille Cadillac, ébranlée et en pleurs. Lentement, il retira sa main, remonta la fermeture de son jean, rattacha la pression de sa ceinture de ses doigts experts. Heureusement, il faisait trop sombre pour qu'il voie ses joues trempées de larmes.

Du moins le croyait-elle. Jusqu'à ce qu'il les essuie presque tendrement dans l'obscurité.

La voix pâteuse de Nate résonna soudain dans la nuit :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? Tu essaies de corrompre ma petite cousine, Killer ?

— Certainement pas, répondit Dillon avec nonchalance en repoussant discrètement Jamie toujours étendue sur la banquette. J'ai tenté de la convaincre, mais elle est trop pudique et trop bien élevée. Elle dort à moitié. Elle en a eu assez d'attendre que tu reviennes avec Rachel.

— Désolé, la même, lâcha Nate avec désinvolture.

Couchée comme elle l'était sur le siège de la vieille Cadillac, elle ne voyait rien, mais à en juger par la voix de son cousin, elle n'avait pas lieu de le regretter. Nate et sa petite amie montèrent à l'arrière, apportant avec eux une odeur douceuse et vaguement écœurante qu'elle reconnut comme celle de la marijuana, odeur à laquelle se mêlait celle d'un alcool plus fort que la bière de Dillon.

— En route, chauffeur ! ordonna Nate, royal.

Sans un mot, Dillon mit le moteur en marche, et la lumière des phares troua l'obscurité. Il devait être tard. A cette période de l'année, la nuit ne tombait vraiment qu'après 22 heures. Ses parents se demanderaient-ils où elle était lorsqu'ils rentreraient de leur cocktail ? Non, bien sûr. Ils la croiraient en sécurité au bal de la promo, avec un garçon bien élevé pour veiller sur elle. Seulement, le gentil garçon en question l'avait laissée tomber, et Nate, son cousin adoré, se souciait de la protéger comme de sa première chemise, l'avait abandonnée aux mains d'un... d'un... D'un quoi, exactement ? Elle ne trouvait pas de mot pour qualifier Dillon.

Elle tenta de se redresser, mais ce dernier l'en empêcha.

— Non. Repose-toi, dit-il en posant une main sur son épaule, l'obligeant à garder la tête sur sa cuisse.

Au prix d'un effort, elle aurait sans doute réussi à s'asseoir, mais les bruits qui lui provenaient du siège arrière l'en dissuadèrent. A l'évidence, Nate et sa copine ne se contentaient pas de flirter. Elle préférait ne pas voir cela et cessa de résister, s'abandonna contre le doux coton du jean élimé de Dillon.

— Là, c'est mieux, murmura-t-il tout bas, juste pour elle. Ne bouge pas, et tu ne verras rien qui puisse te choquer.

Il filait à vive allure sur la petite route boisée, guidant la Cadillac d'une main, caressant distraitemment Jamie de l'autre. Ses doigts couraient le long de son bras, remontaient le long de son cou, en écartait les cheveux. Mais elle n'avait pas d'illusion à se faire, il ne la laisserait pas se redresser. Dès qu'elle esquissait une tentative, il appuyait sur son épaule pour la maintenir couchée. Et elle renonça à lutter.

— C'est bien, souffla-t-il encore, et le vent emporta ses paroles.

Elle ferma les yeux, respira l'air nocturne à l'odeur de bière, de toile de jean et de fleurs printanières. Sentit sa propre odeur sur la main de Dillon qui effleurait son cou.

A demi assoupie, elle entendait vaguement les bruits venus de la banquette arrière, mais elle les ignorait, ne voulait pas savoir, pas repenser à ce que Dillon lui avait fait. Seule importait la sensation de calme qui l'enveloppait tandis qu'il caressait sa nuque.

Soudain, une musique bruyante et rythmée déchira le silence des bois. Dillon arrêta la voiture, la laissa se redresser et reprendre ses distances avec l'ébauche d'un sourire.

Nate et son amie avaient refait surface, débraillés et les joues en feu. Nate sortit de la voiture sans s'inquiéter de Rachel, mais il s'arrêta pour aider Jamie à passer par-dessus la portière bloquée. Elle lui en sut gré, car elle se sentait faible, tenait à peine debout. Des gens se rassemblèrent autour d'eux, tous des inconnus, ivres ou défoncés pour la plupart. Jamie se retourna, chercha Dillon des yeux. Il dévorait déjà la bouche d'une fille qui se pressait contre lui, dont il plaquait les hanches contre les siennes.

Et elle avait défait le dernier bouton de sa chemise. La chemise qu'il avait dégrafée dans la voiture pour que Jamie le caresse...

Elle n'avait pas dit un mot, pas émis le moindre son mais il interrompit le baiser pour lever sur elle un regard de sphinx indéchiffrable. Elle devait avoir l'air d'une complète idiote.

— Hé, Pauly ! lança Dillon à un autre garçon. Nate a amené sa petite sœur. Sois gentil et occupe-toi d'elle.

Jamie ne prit pas la peine de le corriger. Il l'avait oubliée, pétrissait le sein de la fille qui s'était jetée sur lui avec tant d'enthousiasme. Quant à Nate, il avait déjà disparu dans la foule.

— Salut, Jamie, dit une voix.

Et elle réalisa non sans surprise que Pauly n'était autre que Paul Jameson, l'ailier de l'équipe de foot, le président du conseil des élèves, le rêve de toutes les jeunes filles, grand et beau à tomber par terre. Il était un peu ivre et avec ses cheveux bruns en désordre qui lui tombaient dans les yeux, il était plutôt touchant.

— Tu en veux ? proposa-t-il en lui montrant la bouteille de tequila qu'il tenait à la main.

Elle se retourna vers Dillon, mais il n'était plus là, était parti sans demander son reste.

— Je veux bien, oui.

Et il lui tendît la bouteille.

Ressasser des souvenirs qu'elle avait bannis de ses pensées des années plus tôt, à force de volonté, avec l'aide d'une bonne thérapeute et l'emploi judicieux de tranquillisants ne la mènerait à rien. Lorsque des images de cette nuit fatidique remontaient à la surface, il lui suffisait de prendre une petite pilule, et son angoisse se dissipait.

Hélas, les pilules magiques se trouvaient dans son sac. Qui s'était volatilisé. Passer toute la journée à se terrer dans sa chambre ne la mènerait à rien non plus.

Elle se redressa, s'assit sur le matelas, puis s'immobilisa aussitôt, horrifiée. La porte était ouverte, et Dillon l'observait depuis le couloir plongé dans la pénombre, les traits figés en une expression qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer. Il n'avait pas changé, était toujours aussi énigmatique que douze ans plus tôt.

— Quelqu'un m'a pris mon sac, déclara-t-elle.

Il n'en parut ni surpris ni choqué.

— Tu ne l'avais pas laissé dans ta voiture ?

— Non, je l'avais avec moi. Quelqu'un s'est introduit dans cette pièce et l'a volé.

Doutant de parvenir à se lever gracieusement, elle resta assise sur le matelas.

— Si tu penses que c'est moi, tu te trompes, ma puce. Je n'ai aucun intérêt à te retenir ici, et la disparition de ton sac risque fort de retarder sérieusement ton départ. Je sais que tu vois en moi la cause de tous tes malheurs et de ceux de Nate, mais cette fois-ci, je suis innocent.

— Bizarrement, ce qualificatif me semble mal choisi en ce qui te concerne. Tu n'as jamais été innocent de ta vie. Et cesse de m'appeler ma puce, s'il te plaît.

Aucun doute, Dillon réveillait ce qu'il y avait de pire en elle. Depuis toujours, elle s'efforçait d'être calme, tolérante, compréhensive et de pardonner, mais Dillon avait le don de la mettre hors d'elle.

— Comment veux-tu que je t'appelle ? Petite fille ?

Elle accusa le coup. Il se souvenait de cette nuit terrible, ce qui n'avait rien de réconfortant. Mais sans doute avait-il oublié les détails étant donné l'état dans lequel il se trouvait. Préférant ne pas relever, elle ignora la remarque et poursuivit sur sa lancée :

— Si ce n'est pas toi qui as pris mon sac, qui est-ce alors ? Le rat crevé ? Le fantôme de Nate ?

— Va savoir.

Il se tenait toujours sur le pas de la porte, ne donnait pas signe de vouloir entrer, mais elle se sentait mal à l'aise.

Même à cette distance, il la dominait. Elle résolut de se lever, quitte à paraître maladroite. Tout plutôt que de rester assise au ras du sol sur ce matelas minable. Affaire de langage corporel. Cette position basse la mettait en situation d'infériorité et aggravait encore son sentiment d'impuissance.

Miracle, elle se mit debout sans même trébucher. Puis elle fit un pas vers lui pour montrer qu'il ne l'intimidait pas.

— Tu me rappelles où est le téléphone ? Il faut que je contacte ma mère, que je lui demande de m'envoyer de l'argent.

— En bas, dans le garage. Mais tu vas devoir l'appeler en PCV, princesse.

— Ne sois pas ridicule ! Il doit bien y avoir un téléphone normal ici. Il fit non de la tête.

— Ce serait bien inutile. Je n'appelle presque personne.

— Et réciproquement.

— Tu as tout compris. Tu trouveras sans problème, tu n'as pas besoin de moi. Je vais en profiter pour me doucher.

— Délicate attention. Merci de me laisser seule.

— De mon côté, je m'en fiche éperdument d'être seul. Si le cœur t'en dit, tu peux venir me rejoindre sous la douche.

— Non, merci !

Bien sûr, ce n'était qu'une boutade, il la provoquait pour le mettre en colère, et elle marchait, c'était vexant !

— Tu feras mes amitiés à la Duchesse, conclut Dillon avec désinvolture avant de refermer la porte derrière lui.

Il lui mentait. Dans ses limbes, Nate rôdait au-dessus d'eux. Son vieil ami était bon menteur depuis toujours, mais il savait détecter ses mensonges. Que voulait Dillon à Jamie ? Sans doute la même chose qu'autrefois. Ce qu'il lui voulait depuis toujours sans jamais oser le reconnaître.

Nate savait que Dillon Gaynor faisait depuis longtemps une fixation sur la petite Jamie. Et à présent, elle était là, piégée dans ce grand bâtiment, sans personne pour veiller sur elle. Personne en dehors du fantôme de leur seule connaissance commune.

Oh, il allait bien s'amuser !

Heureusement, il avait laissé la porte de la cuisine ouverte, et la lumière filtrait jusqu'au pied de l'escalier. Pas de rat crevé, cette fois, ouf ! Il n'y avait que le rat bien vivant qui prenait une douche à l'étage.

Jamie préféra ne pas s'attarder sur cette pensée. Dillon nu sous le jet d'eau chaude était une image à bannir de son esprit, assurément. Une seule image de lui l'aurait réjouie : celle de sa tête sur un plateau. Encore que. Il ne l'intéressait pas au point de mériter sa haine.

L'indifférence, voilà tout ce qu'il méritait.

Elle pénétra dans la cuisine, s'étonna de la trouver si propre. Son seul désir était de s'en aller. De récupérer les affaires de Nate et de filer au plus vite. Malgré le temps passé, Dillon avait encore le pouvoir de la troubler. Il la troublait bien davantage que toutes les questions sans réponses concernant la mort de Nate. Elle avait aimé son cousin comme un frère mais, au cours des années, elle ne se faisait plus d'illusions sur lui. Nate

était un mauvais garçon, un voyou et un délinquant, presque aussi dévoyé que Dillon Gaynor. Il se droguait, enfreignait la loi, avait brisé le cœur d'Isobel. Son charme et sa beauté lui avaient permis de se tirer des pires situations par des pirouettes, de ne pas subir les conséquences de ses actes jusqu'au jour où quelqu'un en avait eu assez au point de le tuer. Peut-être était-ce même son ami d'enfance.

Rien ne le ramènerait à la vie. Rien ne rendrait cette perte moins douloureuse. Ni la vérité ni la vengeance ne changeraient les faits. D'ailleurs, Nate était perdu depuis des lustres, leur avait échappé. Mieux valait qu'il repose en paix.

Cependant Isobel n'accepterait jamais cette évidence, et Jamie aurait fait n'importe quoi pour elle. N'importe quoi, sauf s'attarder ici.

Mais, pour fuir, elle n'avait d'autre choix que d'appeler sa mère depuis le téléphone à pièces du garage, une perspective qui ne l'enthousiasmait pas.

— Pourquoi diable m'appelles-tu en PCV ? Commença Isobel d'un ton de reproche devenu familier. Tu as un portable, non ? Une carte téléphonique ?

— J'ai égaré mon sac, répondit platement Jamie.

Puis, prise de remords, elle ajouta :

— Comment te sens-tu, Maman ?

— Pas mieux qu'hier, soupira Isobel. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Comment se fait-il que tu aies égaré ton sac ? Où es-tu ? Et cet homme, tu l'as vu ?

« Cet homme » ne pouvait être que Dillon.

— Je suis dans le Wisconsin, chez lui. Je t'appelle de son garage. Ma voiture a quitté la route, j'ai perdu mon sac, et il faut que je rentre.

— C'est bien triste, commenta Isobel d'une voix défaillante. Et pas très sérieux de ta part. Depuis combien de temps es-tu là-bas ?

— Douze heures. Douze heures de trop. J'ai besoin que tu m'envoies de l'argent, et quelque chose qui me permette de justifier de mon identité. Bella peut chercher ça pour toi.

Elle pourrait aussi se renseigner pour voir ce que je dois faire pour mon permis de conduire. Je ne peux pas louer de voiture sans permis, même avec une carte de crédit.

— Je ne demande pas ce genre de services personnels à mon infirmière, répliqua sa mère d'un ton pincé. Elle a suffisamment à faire sans cela. Crois-moi, s'occuper d'une vieille dame en fauteuil roulant n'est pas de tout repos.

Jamie se serait cogné la tête contre les murs. Isobel, qui souffrait d'arthrite paralysante, ne ratait pas une occasion de lui rappeler sa maladie dont elle se servait comme d'une arme.

— Je pense qu'en cas d'urgence, Bella ne refuserait pas...

— Je ne vois pas où est l'urgence. Tu es chez Dillon, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Alors, c'est parfait. Ton cousin est mort là-bas, Jamie.

C'est là que notre Nate a été assassiné, et tu es maintenant bien placée pour savoir ce qui s'est passé.

— Je ne suis pas Sherlock Holmes, Maman.

— Pas d'impertinence, s'il te plaît. Tu as besoin de le savoir autant que moi, je ne suis pas dupe. Quelques jours sur place ne te feront pas de mal. Je vais contacter mon avocat pour qu'il t'obtienne de nouveaux papiers. En attendant, tu ne bouges pas d'où tu es, et tu ouvres l'œil. Je ne crois pas au hasard, il y a une raison à tout. Le destin doit vouloir que tu restes.

Jamie s'abstint de protester. Elle aimait tendrement sa mère, mais Isobel Kincaid avait la ferme conviction que le destin se pliait à ses moindres caprices. Difficile de faire entendre raison aux Kincaid quand ils s'étaient mis une idée en tête. Et Kincaid, Isobel l'était, plutôt deux fois qu'une. Elle avait épousé Victor, un cousin éloigné, dans le seul but, selon Nate, de conserver ce nom.

— Je n'ai pas très envie de...

— Tes envies n'entrent pas en ligne de compte, Jamie, coupa sa mère avec une fermeté peu habituelle. Il y a plus important dans la vie. Je vais appeler Mlle Finch. Je suis sûre que l'école peut se passer de toi pendant quelques jours. Pendant ce temps, tu vas t'efforcer d'en savoir plus sur ce qui est arrivé à Nate, ce qu'il faisait là, ses activités pendant les derniers jours de sa vie, tout.

La voix d'Isobel s'était teintée d'une note de désespoir assassine. Jamie n'eut pas le cœur d'insister.

— D'accord, Maman, dit-elle avec lassitude. Je vais rester un jour ou deux.

— Je te remercie. Je savais que je pouvais compter sur toi. Nous l'aimions tellement, n'est-ce pas ?

— Oui, Maman. Je vais te donner le...

— Au revoir, ma chérie.

— ... numéro de téléphone du garage.

Trop tard. Isobel avait déjà raccroché. Frustrée, Jamie fixait le combiné d'un œil mauvais. Bien sûr, elle pouvait rappeler, mais Isobel ayant obtenu ce qu'elle voulait, elle ne répondrait pas. Ou refuserait de payer la communication.

Voie sans issue. Inutile de tenter le diable. Elle remit soigneusement le combiné en place. Sa mère avait raison, un ou deux jours de plus ici ne la tueraient pas. Et elle pouvait se charger elle-même d'obtenir rapidement un duplicata de son permis et de nouvelles cartes de crédit. Si seulement ce crétin de Dillon avait une ligne téléphonique normale !

Elle se dirigea vers la cuisine, s'arrêta en chemin pour regarder l'énorme caverne du garage, sans doute un ancien entrepôt ou une usine. L'endroit était immense, avec, de chaque côté, une file de voitures dont certaines bâchées.

Elle reconnut une vieille Thunderbird, une Mustang Cobra, et une Oldsmobile de 1949 — un modèle classique.

Sans trop savoir pourquoi, elle avait toujours eu l'œil pour les voitures, et celles qui se trouvaient dans le garage de Dillon étaient d'authentiques beautés.

Deux d'entre elles étaient en réparation. Celle au capot ouvert qui n'avait pas de moteur était une Ford de 1954 ou 55. L'autre, rien moins qu'une Duesenberg, une pièce de collection.

Irrésistiblement attirée, elle s'en approcha pour mieux l'examiner. Cette grande dame élégante qui avait conservé toute sa dignité malgré les outrages du temps éveillait sa convoitise. D'ordinaire, ses besoins étaient d'ordre plus psychologique et spirituel que matériel et pourtant, en voyant la vieille Duesenberg, elle en avait une envie folle.

Elle lui tourna le dos et gagna la cuisine d'un pas résolu.

Pas de Dillon, une chance. Elle avait une faim de loup et se mit en quête de nourriture. A présent, elle ne s'étonnait plus qu'il soit resté si mince. Il n'y avait pas dans la maison de quoi satisfaire l'appétit d'un rat mort. En tout cas, si les rongeurs avaient pris possession des lieux, ils ne

laissaient pas de traces. Il n’y avait pas plus de crottes dans la cuisine que de provisions dans les placards.

Renonçant à ses recherches, elle se rabattit sur un paquet de corn flakes rassis. Elle piochait dans la boîte pour calmer sa fringale quand la porte s’ouvrit sur un minuscule ange gardien — Jack, les bras chargés de sacs en papier Kraft.

— Bonjour, ma belle, je vous apporte du ravitaillement. Dillon n’a jamais rien dans cette fichue baraque et je me suis dit que vous deviez être affamée. Ne mangez pas ça ! Cette boîte date du déluge. Je crois que le type sur la photo était champion olympique en 1936.

Jamie posa le paquet de céréales, avala tant bien que mal la poignée de flocons qu’elle avait dans la bouche tandis que le petit homme déchargeait ses sacs : du lait, du jus d’orange, un carton de boulangerie à l’odeur alléchante.

— Petits pains à la cannelle, pas de noix, c’est bien ça ?

Elle avait déjà soulevé le couvercle, se tourna vers lui, interloquée.

— Comment connaissez-vous mes goûts ?

Jack haussa les épaules.

— Nate a dû en parler. J’ai la mémoire des détails.

— Peut-être, mais pas Nate. Je doute qu’il ait jamais su si j’aimais les noix ou pas.

— Bah, j’ai peut-être confondu. Demain, je vous en prendrai aux noix si vous préférez.

Elle s’empressa de le rassurer :

— Ne vous inquiétez pas, c’est parfait.

Isobel lui avait inculqué les bonnes manières, et elle regrettait de s’être montrée grossière. Quelle importance au fond que Jack ou un autre sache qu’elle n’aimait pas les noix ?

— Et voilà du café buvable, déclara le petit homme en posant devant elle un grand gobelet de carton. Celui de Dillon pourrait servir de décapant.

— Je te ferais payer ça si je n’étais pas sûr que tu m’en as apporté aussi, intervint ce dernier depuis la porte de l’escalier.

Jamie se retourna en entendant sa voix. Et reporta aussitôt son attention ailleurs. Il était pieds nus, vêtu de son seul jean et les cheveux mouillés, plus attirant encore que le beau blond de dix-huit ans, le mauvais garçon et le bourreau des cœurs de Marshfield, Rhode Island. Elle aurait dû s’en

douter. Concentrée sur son gobelet, elle en ôta le couvercle. Un délicieux arôme monta à ses narines. Un arôme de noisette alléchant et irrésistible...

— Je craque, déclara Jack en s’asseyant à table avant de prendre un petit pain à la cannelle. Tu ne travailles donc pas aujourd’hui ?

Avant de tirer une chaise près de Jamie, Dillon enfila sa chemise sans toutefois la boutonner. Il était toujours pieds nus.

— Je comptais m’y mettre. Tu me passerais mon café ?

Jack lui tendit un gobelet. Dillon but une gorgée de liquide, puis leva les yeux, horrifiés.

— Qu’est-ce que c’est que cette merde ?

— Du café à la noisette. Je me suis dit qu’il était temps d’élargir tes horizons.

— En matière de café, je m’en passe, déclara Dillon en avalant une seconde gorgée de liquide avec une grimace. Maintenant, si tu me proposes des choses intéressantes, une Studebaker de 49 par exemple, alors là...

— Il faut que je m’en aille d’ici ! Coupa Jamie à brûle-pourpoint.

Dillon se tourna vers elle, la regarda comme s’il découvrait son existence.

— Et je ne demande pas mieux que de me débarrasser de toi, répondit-il aimablement. Nous sommes donc d’accord sur le principe. Mais que suis-je censé faire ?

— Mon sac a disparu.

— C’est ce que j’ai cru comprendre. Appelle la Duchesse pour qu’elle t’envoie l’argent dont tu as besoin.

— C’est fait. Elle a promis de m’en envoyer. Bientôt. En attendant, elle veut que je reste.

Elle se décerna un point. Elle venait de réussir à le surprendre.

— Quoi ? La Duchesse te laisse entre mes griffes ? Elle veut que tu restes dans l’antre du démon ? Tu as une idée de la raison pour laquelle elle t’a choisie comme vierge du sacrifice ?

La vierge du sacrifice. L’expression était dite sur le ton de la plaisanterie, mais elle n’avait rien de comique pour Jamie. Réveillait trop de souvenirs douloureux. Pour elle seulement, pas pour Dillon Gaynor, bien sûr. Des années de drogue et d’alcool avaient gommé les détails pénibles de sa mémoire. Tôt ou tard, ses vices se liraient sur son visage. Pas encore. Il semblait plus mûr et plus sexy que jamais. Sa bouche était toujours aussi

tentante. Elle avait goût de bière et de tabac, elle s'en souvenait avec une acuité inouïe. Après ces douze années, malgré tous ses efforts, elle n'avait pas oublié le goût de ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

Il tendit la main pour prendre son paquet de cigarettes sur la table, et Jack lui tapa sur les doigts.

— Je croyais que tu voulais arrêter.

— Certes. Mais pas immédiatement. Pas en période de stress. J'attendrai de ne plus avoir d'invités.

Il alluma posément une cigarette, et reprit :

— Tu n'as pas répondu à ma question. Pourquoi la Duchesse tient-elle à ce que tu restes ?

— Elle me charge de découvrir ce qui est arrivé à Nate.

— Il est mort.

Ce rappel brutal lui fit mal, mais elle se garda bien de le montrer.

— Merci, je sais. Tu n'as rien de mieux à m'apprendre ?

Il tira longuement sur sa cigarette, plissa les yeux et souffla la fumée.

— Je pourrais t'apprendre un tas de choses que tu ne sais pas, fillette. Il n'y a pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— J'entends que, si je te racontais certains trucs, et même si je te mettais le nez dessus, tu ne me croirais pas.

Tu as bâti ton propre système de croyance il y a des lustres, et rien n'ébranlera ta foi. C'est aussi bien. Tu peux rentrer dans le Rhode Island et vivre au chaud dans ton petit cocon douillet A propos, tu n'as jamais eu envie de le quitter ?

— Pas particulièrement, non.

Elle mentait, bien sûr, mais il ne pouvait pas le deviner.

Elle étouffait dans sa petite école de province, dans la petite bourgade où elle avait grandi. Tout était préférable à cette vie étriquée, même un garage à moitié en ruines au milieu de nulle part.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut pour que tu déguerpisses ?

Il prit le dernier petit pain à la cannelle et mordit dedans.

Atterrée, Jamie s'aperçut qu'elle avait dévoré les trois autres sans s'en rendre compte. Par pure nervosité.

— Pour commencer, mon sac. Avec mes cartes de crédit et mes papiers.

— Je ne l'ai pas vu. Et toi, Jack ? Tu ne serais pas parti avec le sac de la dame, par hasard ?

— Certainement pas, Killer, je suis innocent.

Jamie, qui s'apprêtait à finir son café, posa résolument son gobelet sur la table.

— Je voudrais savoir pourquoi on te surnomme toujours comme ça.

Dillon haussa les épaules, écrasa sa cigarette à moitié consumée.

— Peut-être que je le mérite. Peut-être que ma réputation me colle à la peau. Reprenons. Personne ne sait où tu as mis ton sac. Maintenant que c'est établi, comment procédons-nous ?

— Pour regagner la côte Est, j'ai besoin de ma Volvo en état de marche, et de suffisamment d'argent pour payer l'essence en route.

— Ce n'est pas grand-chose, et je serais ravi de te payer pour que tu dégages. Seulement, ta voiture a été remorquée à l'autre bout de la ville, et Mick ne sait pas quand il va pouvoir s'en occuper. Sans compter que conduire sans avoir son permis sur soi est une infraction à la loi.

— Parce que tu te soucies des lois, maintenant ? C'est nouveau.

Il haussa de nouveau les épaules.

— Je me soucie de ta réputation sans tache.

— Ne t'inquiète pas pour moi, je prendrai le risque.

— De toute façon, ta voiture est hors d'atteinte. Ou bien tu restes ici jusqu'à ce qu'elle soit réparée, ou bien tu trouves une autre solution.

— Ah oui ? Laquelle ? J'ai besoin d'argent, de mes cartes de crédit. Il me faut mon téléphone mobile et mon permis de conduire. Je ne peux pas louer de voiture ni prendre un billet d'avion sans une carte de crédit et une pièce d'identité en règle.

— Dans ce cas, tu es coincée. Pas de chance. Et je suis condamné à subir ta présence importune pendant les quelques jours qui viennent. Ne t'en fais pas, ma puce.

Mick est un vieux copain. S'il sait que nous risquons de nous entretuer, il mettra le turbo pour que tu te tires au plus vite. En attendant, tu devras prendre ton mal en patience et me supporter. Cela ne te posera pas trop de problèmes. Tu as supporté bien pire. Tu supportes la Duchesse depuis que tu es née. ,

— J’aime ma mère. Et arrête de m’appeler ma puce.

— Bien sûr que tu l’aimes. Alors qu’elle vouait un culte à Nate et ne remarquait même pas que tu étais là.

Tu es complètement maso, Jamie.

— Plus maintenant, rétorqua-t-elle avec humeur.

Elle écarta sa chaise de la table, se leva et ajouta :

— Par le plus grand des hasards, tu n’aurais pas une voiture que je puisse conduire ?

— Mes beautés ? Tu plaisantes. Elles ont trop de valeur pour que je les confie à une conductrice sans permis, répondit-il d’une voix traînante.

— Je te hais ! Tu sais ça ?

— Il me semble te l’avoir déjà entendu dire. Et je doute que tu changes d’avis aussi longtemps que ta mère te soufflera tes paroles.

— Tu voudrais vraiment que je change d’avis ? Cela te plairait ? S’enquit-elle depuis la porte.

Visiblement surpris, il marqua une pause, prit le temps de réfléchir.

— Ce serait... intéressant.

Elle sortit en claquant la porte.

Le bruit avait quelque chose de satisfaisant. Mais le froid polaire la glaça jusqu’aux os. Elle était partie comme une bombe, en sweat-shirt et tennis. Alors qu’il y avait déjà huit centimètres de neige.

Elle se retourna, regarda le battant, pensive. Pas question de rentrer. Pas après cette sortie théâtrale. Pour être crédible, il lui faudrait rester au moins une demi-heure à se geler dehors, ce qui lui vaudrait sans doute une pneumonie et n’arrangerait rien. Elle se retrouverait à l’hôpital. Ou alors, Dillon pénétrerait discrètement de nuit dans sa chambre pour ouvrir la fenêtre et précipiter sa fin. Aucune de ces deux options n’était très favorable.

Incapable de se réchauffer, Jamie frissonnait convulsivement quand la porte s’ouvrit. En toute logique, elle aurait dû prendre ses jambes à son cou, seulement, le garage de Dillon se trouvait dans le quartier le moins fréquentable d’un trou pas fréquentable qu’elle n’avait pas envie d’explorer, même en plein jour.

Elle ne se retourna pas, se redressa et se raidit dans un effort pour contrôler ses frissons. Il pouvait toujours s’excuser, s’excuser à en perdre le souffle, à en devenir bleu !

De fait, c'était elle qui devenait bleue — de froid.

— Il est allé travailler au garage, dit Jack. Rentrez avant de vous geler le... de... d'attraper la mort.

Elle fit face au petit homme et déclara platement :

— Dillon est un connard.

Le visage buriné de Jack se plissa en un sourire.

— Je ne contesterai pas. Il a toujours eu un caractère de chien. Mais ce n'est pas une raison pour attraper la crève.

Si vous tombez malade ici, je doute fort qu'il vous apporte du bouillon de poulet et de l'aspirine. Il n'est pas du genre maternant, hein ?

— Pas vraiment, non.

Jamie le suivit dans la cuisine et referma la porte derrière eux. A l'intérieur, il faisait délicieusement chaud. Elle massa ses mains engourdis par le froid pour leur redonner vie.

— Vous êtes aussi têtue que lui, pas vrai ? Ce n'est pas bon, ça. Il va y avoir du vilain.

— Oh non. Je compte partir d'ici pour ne jamais le revoir.

Je ne comprends pas ce qu'il a dans le crâne. Il peut bien me trouver une voiture et cent dollars pour couvrir les frais d'essence, vous ne croyez pas ?

— Dillon est plein de ressources. Il peut beaucoup de choses en effet. Je présume qu'il n'a pas grande envie de vous aider.

— C'est évident. J'imaginai cependant que le désir d'être débarrassé de moi primerait sur son antipathie.

Jack sourit, découvrant des dents d'une perfection surprenante — plus probablement un dentier.

— Vous pensez qu'il ne vous aime pas ?

— Cela saute aux yeux. Il a autant d'affection pour moi que j'en ai pour lui, déclara platement Jamie.

Jack inclina la tête de côté et remarqua :

— Hm. Vu sous cet angle, ce n'est pas impossible. Mais, pour ne rien vous cacher, Jamie, je le connais bien, je le fréquente quotidiennement depuis cinq ans, je sais en général ce qu'il pense, et, en ce qui vous concerne, l'antipathie n'entre pas en ligne de compte.

— La haine serait plus appropriée.

— Pas exactement, non. Vous aurez tout le temps de découvrir ce que c'est dans les jours qui viennent, tous les deux. Il y a du ménage à faire, entre vous, des choses à terminer.

— D'où tenez-vous cela ? S'étonna Jamie. Je doute qu'il ait prononcé mon nom ou même pensé à moi ces cinq dernières années.

— Vous oubliez que Nate était ici. Et j'ai entendu parler de vous. Posez la question à Killer, si vous ne me croyez pas. Il vous éclairera peut-être.

Jack enfila sa lourde veste d'hiver pour affronter le froid et les intempéries du Wisconsin.

— Je suis venue pour ça, pour avoir des réponses.

— C'est une bonne chose. Si vous êtes attentive, vous avez une chance de les obtenir. Il vous les donnera si vous y tenez vraiment.

Sur ces mots, il sortit et referma doucement la porte derrière lui. Jamie resta seule dans la cuisine à se demander si elle avait ou non envie d'obtenir des réponses aux questions qui la hantaient.

Une odeur de cannelle et de noisette flottait jusqu'à lui. Il avait oublié ce que c'était que d'avoir chaud, de manger, perdu le sens du toucher, mais, curieusement, il gardait le nez fin, discernait les odeurs avec précision. Il reconnaissait celle du shampoing de Killer. Et il entendait bien, savait où se trouvait Jamie en bas. Il avait beau être prisonnier, il entendait tout, sentait tout, savait tout. Tout, sauf comment sortir.

Faire du ménage, terminer ce qui restait inachevé, n'était-ce pas là ce qui attachait les fantômes à un lieu ?

Nate avait des affaires à terminer. Lorsqu'il aurait compris lesquelles, compris comment, il serait en mesure de s'échapper.

Il lui suffirait peut-être de tuer Dillon. Ou de trouver quelqu'un pour le faire. Peut-être aussi devrait-il-en finir avec Jamie. Une combinaison meurtre-suicide serait idéale, mais son obtention improbable.

A moins que Jamie se laisse convaincre d'abattre Dillon.

C'était une possibilité. Tout pouvait arriver entre eux.

Leur passé les hantait autant que son fantôme.

Restait à voir lequel des deux serait le plus fort. Et le plus destructeur.

Consciente de ses défauts, et elle n'en manquait pas Jamie n'était pas lâche. Elle aurait certes préféré s'en aller au plus vite plutôt qu'affronter les fantômes du passé et qui sait, découvrir sur Nate des vérités désagréables, mais le destin ou sa mère en avait décidé autrement. Elle était coincée là pour deux ou trois jours et ne comptait pas passer son temps à éviter Dillon, au contraire. Affaire de stratégie. S'il la trouvait suffisamment insupportable, il ne demanderait pas mieux que l'aider pour précipiter son départ.

Rejetant ses cheveux en arrière, elle se redressa de toute sa taille. Hélas, elle n'était pas bien grande. Dillon la dominait d'une bonne tête, ce qui lui conférait l'avantage. Tout serait plus facile sans cette différence de taille. Mais s'il croyait lui échapper en se cachant sous le capot d'une voiture pour trifouiller dans le moteur, il allait voir ! Elle se conduirait comme une peste, lui empoisonnerait la vie jusqu'à ce qu'elle puisse prendre le large.

Elle poussa la porte de l'immense garage et fut aussitôt assaillie par le bruit, à peine perceptible dans la cuisine.

Ayant refermé le lourd battant, elle tendit l'oreille pour tenter de se repérer au milieu de cette cacophonie. Le grondement sourd en fond sonore provenait de la soufflerie qui alimentait le vaste hangar en air chaud. La musique hurlait plein pot pour se faire entendre — Nirvana sans doute, un groupe que Jamie n'appréciait pas, mais que Dillon affectionnait pour ses sonorités brutales. On distinguait aussi le rugissement d'un moteur et les coups réguliers d'un marteau sur du métal.

Lâchant une bordée de jurons, Dillon émergea soudain de dessous le capot de la Duesenberg. Elle avait espéré l'observer quelque temps sans se faire remarquer. Raté. Il l'avait vue, la regardait en plissant les yeux d'un air réprobateur. Dans un tel brouhaha, il était impossible de se faire entendre sans crier, et il n'avait pas l'intention d'élever la voix. Sans un mot, il replongea le nez dans son moteur.

Deux choix s'offraient donc à Jamie : regagner la cuisine et attendre qu'il termine, ou aller le trouver afin de l'obliger à lui parler.

Pour attrayante qu'elle paraisse, l'option cuisine ne lui vaudrait rien, et reculer devant les difficultés n'était pas son genre. Le problème majeur étant le bruit, elle réfléchit au moyen de le réduire. Pas question de couper le chauffage alors qu'elle était à peine remise de son séjour au froid dans la ruelle. En revanche, elle pouvait aisément faire taire l'énorme sono et sa musique tonitruante.

Elle alla jusqu'à l'appareil, pressa le bouton idoine, et obtint le résultat souhaité.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ? Aboya Dillon en émergeant de nouveau.

— Je baisse le niveau de boucan. Il faut que je te parle.

Laissant tomber son marteau sur le sol de ciment, il se dirigea à son tour vers la stéréo. Vers la stéréo, et vers elle.

— Je travaille, gronda-t-il. Et, quand je travaille, j'aime avoir de la musique.

— Tu appelles ça de la musique ?

— Princesse, on ne répare pas des bagnoles en écoutant Mozart. Quoi qu'en pense la Duchesse, si tu vois ce que je veux dire. J'ai promis que cette Duesenberg serait prête avant Thanksgiving. Comme tu le constates, j'ai pris du retard, alors, si tu veux bien ôter ton joli petit cul de là et me laisser en paix avec ma musique, cela m'évitera de te tirer dessus.

— Est-ce que tu as seulement une arme à feu ?

— J'ai fait de la taule, j'ai un casier. Je n'ai pas le droit d'en posséder.

— Tu ne réponds pas à ma question.

— Je n'en ai pas l'intention.

Comme une sotte, elle s'était plantée devant la stéréo pour lui en interdire l'accès. De sorte qu'il était maintenant tout près d'elle. Trop près.

Et il lui suffit de tendre le bras pour remettre la chaîne en marche. Aussitôt, Nirvana se remit à hurler, à vriller les oreilles de Jamie.

Elle le foudroya du regard, coupa de nouveau le son.

Puis elle remarqua le visage songeur de Dillon et se dit qu'elle avait peut-être mal joué.

— Tu es prête à te battre au corps à corps pour Nirvana, Jamie ? Ironisa-t-il en remettant la musique. Si tu y tiens, je n'ai rien contre, mais je sais déjà comment cela finira, et le ciment du garage n'est pas le meilleur endroit pour une partie de jambes en l'air.

Elle ne rougit pas, ne cilla pas, ce qui lui demanda des efforts.

— Dans tes rêves, Dillon.

— Exactement.

Ce seul mot la déstabilisa davantage que la remarque précédente et, fort judicieusement, elle décida de changer de sujet.

— Ecoute, tu croules sous les voitures, ici. Il y en a bien une dans le lot qui est en état de rouler, que tu pourrais me prêter pour que je rentre chez moi. Je te la ferais réexpédier, c'est promis. Je veux m'en aller !

— La plupart de ces bagnoles appartiennent à des clients. Je répare des caisses pour des rupins qui n'y connaissent rien et qui ne sont pas fichus de les apprécier. C'est mon métier, Jamie.

— Je suis sûre que, sur le nombre, il y en a une ou deux qui t'appartiennent.

Il la gratifia d'un inquiétant sourire de prédateur.

— Pour ne rien te cacher, j'en ai trois, dont deux en état de marche. Tu veux les voir ?

Ses airs mystérieux ne lui inspiraient guère confiance, mais tout valant mieux que de rester, elle était prête à prendre le risque.

— O.K. Tant que ça roule, je ne suis pas difficile.

Comment diable un sourire pouvait-il être tout à la fois aussi crispant, aussi troublant et aussi sexy ? De fait, ces adjectifs s'appliquaient à tout ce que faisait Dillon Gaynor.

Depuis toujours.

Il se dirigea vers la rangée de véhicules alignés au fond du garage, souleva la bâche jaune vif qui recouvrait le premier. Jamie, qui serait volontiers rentrée chez elle en diligence, resta bouche bée devant la vieille Ford Model A.

— Elle roule, déclara Dillon. A 40 Km/h environ. Et il faut remplacer les pneus tous les cent kilomètres lorsqu'ils n'éclatent pas avant. Elle démarre à la manivelle, c'est un peu délicat, mais si tu y tiens, je te la prête.

— Non merci. Qu'est-ce que tu me proposes d'autre ?

— Une Rosalie ?

Il ôta la bâche de la suivante, découvrant une superbe Thunderbird bleu ciel des années cinquante.

— Je prends, murmura Jamie, le souffle coupé.

— La même, si j'avais su que les voitures t'excitaient, j'aurais essayé ça plus tôt. Mais tu ne partiras pas avec la Thunderbird, désolé. Elle attend un nouveau moteur et ne bougera pas avant qu'il soit en place.

— Mais... tu m'as dit que tu en avais deux en état de marche. Pourquoi me montres-tu des machins qui ne roulent pas ?

— Pour que tu voies de tes yeux puisque tu refuses de me croire sur parole.

— Où est la troisième ?

— Là-bas, dit-il avec un signe de tête en direction d'une voiture couverte à l'autre bout du garage.

— Elle marche pour de bon, celle-là ?

— Oui.

— Alors, quel est le problème ?

Il ne bougeait pas, se contentait de la regarder en silence.

Mais elle ne se laisserait pas intimider par son attitude. Si la bâche bleue cachait son billet vers la liberté, elle ne se montrerait pas regardante, partirait au volant d'un tas de rouille s'il le fallait. Tout plutôt que rester ici !

Il la regardait toujours, n'avait pas parcouru le quart du chemin lorsqu'elle atteignit la voiture et tira sans hésitation sur le plastique qui la recouvrait. En voyant apparaître les chromes, la couleur jaune, elle aurait dû se méfier, mais il était trop tard.

C'était la voiture que Dillon possédait douze ans plus tôt.

Celle dans laquelle il l'avait conduite à la fête. Dans laquelle il l'avait embrassée, caressée et... Le siège arrière était celui où...

Fort heureusement, elle lui tournait le dos, car elle avait pâli, elle le sentait. Immobile, elle réfléchissait au moyen de se tirer d'embarras. Comment parviendrait-elle à se retourner calmement, à sourire à Dillon en

lui déclarant que cette voiture ne ferait pas davantage l'affaire que les précédentes ? Car, pour rien au monde elle ne prendrait place sur les banquettes au cuir craquelé de cette vieille Cadillac.

A ceci près que le cuir n'était plus craquelé. Dillon avait dû recouvrir les sièges, les changer. Mais le fait que ce ne soient plus tout à fait les mêmes que ceux sur lesquels elle avait subi les pires outrages...

Non. Ne pas y penser. Elle inspira profondément, s'efforça de contrôler ses émotions pour lui faire face et dire qu'il lui fallait un autre véhicule. Jamais elle ne pourrait emprunter la Cadillac. Impossible.

Nirvana huilait toujours, et elle savait qu'il l'observait, guettait ses moindres réactions. Inutile de se leurrer, de tenter de le tromper, elle n'y parviendrait pas. Elle laissa simplement retomber la bâche sur la vieille Cadillac, puis elle se dirigea vers la porte qui donnait sur la cuisine en prenant soin de ne lui montrer que son dos. Il userait de son imagination pour combler les blancs.

Elle ne prit pas la peine de claquer la porte. Avec la musique à fond, il n'entendrait rien. Elle se contenta de la refermer et fondit en larmes.

Dillon fut presque tenté de la suivre. Mais à quoi bon ?

Rien n'était sa faute. Il ne l'avait pas obligée à soulever la bâche qui recouvrait la Cadillac. Si Jamie avait été moins pressée de fuir pour aller rejoindre sa vieille emmerdeuse de mère, elle ne serait pas allée fourrer son nez dans des endroits qui ne la concernaient pas.

Evidemment, tant qu'elle serait là, elle fouinerait partout.

Finalement, c'était aussi bien qu'elle soit tombée sur cette brave Cadillac. A présent, elle savait que fureter pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

La bâche était de travers. Il en recouvrit soigneusement la Cadillac pour la protéger de la poussière et d'éventuelles projections de peinture. C'était sa première voiture et il l'aimait comme une mère. Non qu'il eût beaucoup aimé sa mère. Il n'aimait pas grand-chose, d'ailleurs. Une voiture, même ancienne, même sujette aux pannes, était beaucoup plus fiable qu'une majorité de gens...

Jamie avait laissé tomber quelque chose sur le sol de ciment, un objet brillant. Il s'en approcha, le prit dans sa main, l'examina. C'était une boucle d'oreille qui ne pouvait appartenir qu'à elle. Pour la simple raison que,

contrairement à ce qu'il lui avait affirmé, aucune femme n'avait osé s'aventurer dans son garage sans y être invitée. Et il ne les y invitait pas.

On pouvait compter sur Jamie pour ignorer les avertissements cachés. Elle fonçait d'abord, réfléchissait ensuite.

C'était précisément cette impulsivité qui avait valu des ennuis à l'adolescente qu'elle était douze ans plus tôt...

Il baissa les yeux sur le petit bijou qui reposait au creux de sa paume. Un bijou en or, naturellement. Une Kincaid ne portait que ce qu'il y avait de mieux. La boucle d'oreille représentait une licorne, rien de surprenant à cela non plus. Jamie était du genre à se sentir des affinités avec les bêtes mythiques qui n'apparaissent qu'aux vierges. Mais elle n'était pas vierge. Il le savait de source sûre. Elle vivait par choix dans un monde de rêve, à l'abri des dures réalités dans son pensionnat pour Jeunes filles, mais en venant ici, elle avait pénétré dans l'antre du dragon. Et le feu risquait fort de lui brûler les ailes.

Il traversa la pièce, ouvrit le petit coffre-fort à combinaison qui se trouvait sous son établi, déposa la boucle d'oreille sur le sac de Jamie, puis referma soigneusement le coffre.

Les mains de Jamie tremblaient. Cela n'aurait pas dû la surprendre. Elle n'était pas prisonnière du garage de Dillon depuis vingt-quatre heures que déjà, die revivait des souvenirs auxquels elle aurait préféré ne jamais repenser.

Pas moyen d'y échapper, ce qu'elle aurait fait de bon cœur si elle l'avait pu. Et, quitte à se heurter en permanence aux images du passé, mieux valait se défendre en attaquant le problème de front que chercher à fuir.

Hélas, pour le moment, elle ne se sentait pas en état d'affronter quoi que ce soit. Par la fenêtre crasseuse, elle jeta un coup d'œil à l'étroite ruelle sinistre. Recouverte de neige, elle aurait pu se teinter de romantisme, mais il n'en était rien. Sous son blanc manteau, le paysage semblait encore plus déprimant. Et les flocons tombaient toujours sur les épaves de voitures rouillées qui s'alignaient le long du bâtiment — à l'évidence, des tas de ferraille indignes de l'attention de Dillon. Il n'y avait personne dehors, pas âme qui vive.

Elle se trouvait au fin fond de nulle part, dans un coin oublié des dieux. Pourtant, il y avait là une ville. Jamie ne comprenait pas pourquoi le lieu

était aussi mort. Si seulement elle pouvait dénicher une paire de bonnes chaussures de marche et un ou deux gros pulls, elle partirait en quête d'assistance. Il y aurait bien quelqu'un pour lui venir en aide. N'importe qui serait plus coopératif que Dillon Gaynor.

Jack était le pari le plus sûr. Il n'avait pas peur de Dillon, ne se laissait pas impressionner par ses coups de gueule.

Elle pouvait toujours lui demander un petit service.

Restait à le retrouver. Il ne venait sans doute pas de très loin, car il n'y avait pas de traces de pneus récentes sur la neige déjà sale et, quand il était apparu tel un ange salvateur avec du bon café, des flocons s'accrochaient à ses vêtements. Mais sa voiture était peut-être restée au magasin, et il avait fait le reste du trajet à pied. Aucune importance.

Elle n'allait pas rester dans la cuisine déserte à se battre contre ses souvenirs. Il lui fallait rentrer chez elle, fuir ce lieu, fuir Dillon, le passé et tout ce qui s'y rattachait. Fuir cette fichue Cadillac jaune.

Si seulement elle savait où se trouvait sa voiture, elle y prendrait l'imperméable qu'elle gardait toujours à l'arrière, mais pour rien au monde elle ne retournerait à l'atelier pour poser la question à Dillon. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait pas sortir dans cette tenue. Un jean et un petit pull de lainage ne la protégeraient pas suffisamment du froid et du vent glacial, elle en avait déjà fait l'expérience. Et le contenu de sa valise ne lui serait d'aucun secours.

Toutefois, elle avait vu une rangée de patères près de la porte de service, celle par laquelle il avait jeté le rat mort dans l'impasse. Le gros pull accroché là ferait l'affaire. Elle l'enfila. Il sentait l'essence et la graisse de moteur et lui tombait aux genoux, mais il lui tiendrait chaud. Au moins, l'odeur de garage couvrait celle de Dillon.

Encore que. Elle l'avait toujours associé à l'odeur des voitures et du tabac.

A fumer comme une cheminée dans les vapeurs d'essence, il avait eu de la chance de ne pas mourir prématurément dans une explosion.

Était-ce vraiment une chance ? Si Dillon était mort, Nate ne serait pas venu le rejoindre et serait encore en vie. Elle ne serait pas là, prisonnière d'un cauchemar, hantée par les images d'un passé qu'elle croyait avoir enterré depuis des lustres.

Lorsqu'elle sortit, l'air avait encore fraîchi ; le soleil avait disparu, laissant derrière lui un ciel gris menaçant, et les flocons tombaient. Elle descendit la ruelle entre le garage de Dillon et un autre entrepôt sans croiser âme qui vive. Il n'y avait pas de voitures en dehors des carcasses abandonnées, et aucun bruit de voix ne troublait le silence cotonneux de la neige.

La rue principale ne valait pas mieux. A la vue de son environnement immédiat, Jamie se sentit plus déprimée que jamais. Si ce trou avait un jour fait partie d'une agglomération florissante, la population et les activités avaient migré dans un quartier plus souriant. Avec le temps, le vent tournerait peut-être et Cooperstown, Wisconsin, s'embourgeoierait. Quelqu'un rachèterait pour une bouchée de pain les entrepôts déserts pour les convertir en lofts ; d'autres rachèteraient les pas-de-porte pour ouvrir des boutiques de luxe.

Il y avait des empreintes de pas dans la neige. Nombreuses étant donné l'état d'abandon du quartier. Les plus petites étaient sans doute celles de Jack. Remarquant les traces de griffes laissées par les frères et sœurs du rat crevé, elle frissonna. Il y avait d'autres empreintes humaines, des empreintes d'homme, étroites, pas trop grandes, presque gracieuses. Pas celles de Dillon, à l'évidence. Il avait de grands pieds. Lorsqu'elle était adolescente, ses camarades et elle, impressionnées par leur taille, se demandaient en ricanant sottement si d'autres parties de son anatomie étaient aux mêmes proportions.

Aujourd'hui, elle ne riait plus, préférait ne pas y penser.

Ces empreintes étroites et aristocratiques lui rappelaient les pieds de Nate, ces pieds que, jeune, elle lui envoyait, trouvant les siens trop larges, trop paysans.

Il n'y avait pas de circulation, pas de taxis qu'elle aurait pu héler si du moins elle avait eu de l'argent pour payer la course. Pas la moindre voiture pour la prendre en stop.

Elle s'arrêta dans la rue déserte, ferma les yeux quelques instants.

Et les rouvrit soudain. Se sentant observée, elle se retourna lentement. Il n'y avait personne. Son regard se posa sur le garage décrépit de Dillon, sur les fenêtres des premier et deuxième étages. Là, il lui sembla détecter un mouvement derrière les vitres dépolies. Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde. Puis plus rien. Elle cligna des paupières et agita la tête. Elle avait

la berlué. Dillon était seul dans le grand bâtiment. Et elle, seule avec lui pour son malheur. A moins que les rats n'aient colonisé le dernier étage et pris l'habitude d'épier les résidents humains de la bâtisse.

Mais elle n'avait pas entendu le trottement menu des rongeurs la nuit dernière. Elle était épuisée, certes, mais suffisamment à cran pour s'éveiller au moindre bruit inhabituel. Si le garage était infesté de rats, ils dormaient la nuit, comme tout le monde.

Non, le mouvement qu'elle avait cru voir était plus certainement le produit de son imagination surchauffée. Les empreintes étroites disparaissaient dans la neige remuée par le vent. Elle se racontait des histoires, hallucinait par manque de sommeil et de nourriture. Le choc des retrouvailles avec Dillon la rendait plus angoissée encore que de coutume. Jamais elle n'aurait cru que le simple fait de le revoir aurait un tel effet sur elle. Il appartenait au passé.

Depuis, elle avait fait son chemin. Une seule nuit de cauchemar ne pouvait pas marquer toute une vie de son empreinte. Du moins le croyait-elle jusqu'à ce que le regard bleu et froid de Dillon Gaynor lui rappelle ses seize ans.

Elle en avait vingt-huit ; elle avait un diplôme universitaire et un bon emploi, une mère qui l'aimait et une vie qui la satisfaisait pleinement. Bien sûr, elle n'avait pas de compagnon pour le moment, mais elle pourrait en avoir un si elle le désirait. Les propositions ne manquaient pas, seulement, elle ne se sentait pas prête. Et puis, elle se suffisait à elle-même, n'avait pas besoin d'un homme pour la compléter.

Lorsqu'elle regagna la chaleur de la cuisine, Dillon n'était pas là. Elle ôta son gros pull d'emprunt couvert de neige, le secoua sur le linoléum craquelé et le raccrocha à sa place derrière la porte en songeant que le sol n'avait pas dû être lavé depuis vingt ans. Encore que. A y regarder de plus près, il était propre, n'avait pas même besoin d'un coup de balai. Quelqu'un devait faire le ménage pour Dillon.

Cette idée la surprit, lui parut incongrue. Elle n'imaginait pas qu'il puisse y avoir une femme dans la vie de Dillon. Ce qui était bien sot. Il y avait toujours eu des femmes dans sa vie.

Bien sûr, le type de femme qui l'intéressait autrefois n'était pas du genre à tenir une maison, mais il y avait douze ans de cela. En douze ans, on pouvait changer. Oh, pas énormément lorsqu'on était un mauvais garçon

irrécupérable comme Dillon, mais peut-être suffisamment pour apprécier que votre compagne de lit fasse également le ménage.

Non. Pas Dillon. Il n'avait jamais eu l'esprit pratique, choisissait ses amantes pour leur tour de poitrine, leurs seins avantageux. Avec son petit 90, Jamie ne faisait pas le poids. Elle n'avait rien à craindre de lui.

Il cherchait à l'intimider, à la déstabiliser par ses remarques déplacées, mais il serait le premier surpris si elle le prenait au mot. Elle ne l'intéressait pas, ne l'avait jamais intéressé. L'épisode de cette nuit lointaine était dû au seul hasard. Il s'ennuyait, il était ivre et d'humeur facétieuse, mais dès qu'il l'avait pu, il l'avait mise entre les bras d'un autre.

Ne pas y penser. Plus jamais. Au lieu de se torturer l'esprit, elle prendrait la boîte de crackers et monterait dans sa chambre pour réfléchir à ce qu'elle ferait. Et tenter de ne pas se demander si, à l'étage au-dessus, il y avait des rats qui grimpaient aux rideaux. Ou des fantômes.

Elle ne croyait pas aux fantômes. Elle ne croirait pas aux rats non plus s'il ne tenait qu'à elle. Et si rien ne l'avait obligée à revoir Dillon, elle n'aurait jamais eu à se démenier pour échapper à ce rongeur.

La vie était injuste de la piéger ainsi avec la seule personne au monde qu'elle n'avait aucune envie de voir.

Elle était venue se perdre ici pour faire plaisir à sa mère, pensait repartir aussitôt avec les affaires de Nate sans jamais avoir à croiser le regard de Dillon. Elle n'imaginait pas que sa voiture tomberait en panne. Ou qu'on lui volerait son sac.

Elle n'imaginait pas qu'en plongeant dans les yeux de Dillon, elle se sentirait exactement comme à seize ans. Vulnérable et fragile. Apeurée. Méfiante.

Et tout aussi fascinée.

Lorsque Dillon regagna enfin la cuisine, Jamie n'y était pas. Il faisait déjà nuit et son estomac réclamait. Il ouvrit le réfrigérateur et resta à le fixer pendant un long moment, comme s'il y cherchait les réponses aux questions de toute une vie. Il y avait là le pack de six bières que Jack avait apporté avec le petit déjeuner. Des Coca-light et une laitue flétrie. Une demi-douzaine d'œufs sans doute prêts à éclore et un morceau de fromage moisi.

Rien d'étonnant à cela. La nourriture n'avait jamais été son principal souci. Lorsqu'il avait faim, il sortait manger dehors ou achetait un plat à emporter. Il ne s'encomrait pas de provisions, préférait sauter un repas.

Jack s'efforçait de l'éduquer. C'était une manie chez lui, il tentait d'éduquer tout le monde. Il viendrait de nouveau jouer au poker ce soir et arriverait sans doute avec un stock de victuailles. Dillon pouvait attendre jusque-là.

Aucun bruit ne filtrait de l'étage. Jamie s'était sans doute assoupie. Il aimait la regarder dormir. Dans le sommeil, elle lui rappelait l'adolescente de seize ans dont le souvenir lui serrait le cœur. Elle n'avait plus rien d'innocent aujourd'hui, s'était bardée de défenses, mais lorsqu'elle dormait, il pouvait rester à la contempler, s'imaginer qu'il était revenu douze ans en arrière, revenu à l'époque lointaine où il avait encore un avenir.

En vieillissant, il devenait presque un crétin sentimental. S'il ne se méfiait pas, il finirait par assister aux réunions des anciens élèves du lycée qu'il avait quitté sans même passer ses examens. Il pourrait même rendre visite à la Duchesse pour lui présenter ses condoléances, lui dire combien il regrettait la mort de Nate qu'elle adorait. La chère Duchesse avait toujours été aveuglée par l'amour qu'elle portait à son neveu. Elle ne voyait que ce qu'elle voulait voir, ne jurait que par lui. Jamie avait beau protester du contraire, elle n'était pas, n'avait jamais été au premier rang des préoccupations de sa mère, et de très loin.

Rien de surprenant à ce qu'elle soit venue ici, le dernier endroit sur terre où elle serait allée de son plein gré, pour le voir, lui, alors qu'elle n'avait aucune envie de le côtoyer, tout cela pour satisfaire un caprice de la Duchesse. Elle devrait pourtant savoir qu'elle perdait son temps à tenter de gagner les faveurs de cette vieille carne. Mais Jamie ne s'avouait jamais vaincue. Elle s'imaginait peut-être trouver une petite place dans le cœur de pierre de sa chienne de mère à présent que Nate était mort. Si oui, elle se leurrait, et en serait quitte pour une déception.

Quoi qu'il en soit, cela ne le regardait pas. Jamie Kincaid avait resurgi dans sa vie sans crier gare, et elle repartirait aussi vite qu'elle était venue. Ou, plus exactement, quand il déciderait de lui rendre sa liberté. Dans l'intervalle, il avait l'intention de prendre un peu de bon temps. À seize ans, elle avait le béguin pour lui et croyait qu'il n'en savait rien.

Ce en quoi elle se trompait. La chose sautait aux yeux et mettait Nate en rage. Il considérait Jamie comme son fan-club personnel et ne supportait pas de se voir voler la vedette. Hélas, il n'y pouvait rien. Dès que Dillon entrait dans la maison, elle rougissait, baissait les yeux, évitait de le

regarder. Mais elle trouvait toujours une raison pour venir dans la pièce où Nate et lui filmaient. Il savait qu'elle était amoureuse de lui parce qu'un jour, il l'avait surprise à le dévisager de ses grands yeux gris candides qui étaient un reproche à sa dépravation.

Il était fermement résolu à la laisser tranquille. D'abord parce que Nate la protégeait farouchement pour une raison connue de lui seul. Ensuite, parce que la Duchesse lui flanquait une trouille bleue. Et enfin, parce qu'il aimait les filles faciles et les fêtardes, pas les bonnes élèves.

S'il n'avait tenu qu'à lui, jamais il n'aurait touché un seul cheveu de Jamie Kincaid.

Mais les circonstances en avaient décidé autrement. Il n'avait eu qu'un léger avant-goût de Jamie. Et cela remontait à des années. Avec le temps, ce souvenir lui avait donné de l'appétit, et il restait sur sa faim.

Il s'assit à la table, alluma une cigarette. Si Nate savait ce qui se passait ici, il serait fou de rage. Il ne voulait pas savoir Dillon avec Jamie et s'était arrangé pour les éloigner l'un de l'autre. Seulement Nate était mort, et plus personne n'empêcherait Dillon de faire ce que bon lui semblait avec son invitée récalcitrante. Le moment était venu de la tester pour voir si elle tenait tant que cela à rentrer chez elle. Nate n'était plus là pour l'en empêcher. Personne ne l'en empêcherait.

Sauf ce qu'il lui restait de conscience. A moins que ce ne soit l'instinct de survie. Son corps avait beau lui répéter qu'il n'avait qu'à la prendre et la faire sienne, son bon sens se rebellait et lui criait pas touche. Et, pour une fois, il laisserait peut-être sa raison décider pour lui au lieu d'écouter ses bas instincts.

Jamie s'éveilla en sursaut. Le néon clignotant du dehors était le seul éclairage de l'étroite pièce nue. Par quelque curieuse ironie, elle donnait trop depuis qu'elle était ici alors qu'en temps normal, le sommeil la fuyait. Ce devait être l'ennui. Elle n'avait rien à faire sinon attendre et ne savait même pas ce qu'elle attendait. Alors, faute de mieux, elle dormait. Logique.

Après s'être redressée, elle chercha à tâtons l'interrupteur pour allumer la petite lampe de chevet. Elle trouva son livre abandonné sur le coin du matelas. Pas étonnant qu'elle se soit assoupie. Dickens était assommant dans ses meilleurs jours, insupportable le reste du temps. Lorsqu'elle aurait regagné le Rhode Island, elle se dispenserait peut-être du pensum annuel qui consistait à décortiquer David Copperfield pour ses élèves, et mettrait à

la place Un chant de Noël au programme. Pour commencer, le texte était beaucoup plus court — c'était un conte, pas un roman. Ensuite, l'histoire était plus passionnante et faisait moins de place aux pleurnicheries féminines qui l'exaspéraient.

Elle se passa la main dans les cheveux. La faim la tenaillait. Naturellement. Elle n'avait rien mangé depuis les trois petits pains à la cannelle de ce matin. Elle était montée dans l'idée de dormir jusqu'au lendemain, mais la malchance avait voulu qu'elle se réveille. Il faisait nuit, et Dillon n'avait visiblement pas l'intention de la nourrir. Des bruits de voix masculines montaient jusqu'à elle. A l'évidence, une nouvelle partie de poker était en cours. Si elle avait deux sous de jugeote, elle les ignorerait et resterait sagement en compagnie de *David Copperfield*.

C'est alors que lui parvint une odeur de pizza. Appel irrésistible. Peu importait qu'il soit tard. Au moins, elle ne serait pas seule avec Dillon puisqu'il avait du monde. Et, pour calmer sa fringale, elle était prête à prendre bien des risques. Elle se mit donc en quête d'une part de pizza.

Effectivement, ils jouaient au poker. La cuisine était enfumée, sentait le tabac et la bière. Des boîtes de pizza ouvertes s'entassaient sur le plan de travail encombré.

— Bienvenue, Jamie ! La salua Jack avec enthousiasme. Je me demandais si vous comptiez nous rejoindre un jour.

Killer m'a dit que vous vous étiez retirée pour la nuit, mais avec le raffut que nous faisons, je pensais bien que vous finiriez par montrer le bout de votre nez.

Elle lui sourit. Il y avait là un troisième homme qui la dévisageait, visiblement sidéré, et, derrière un rideau de fumée, Dillon qui tirait sur une cigarette, un verre de liquide ambré devant lui, à côté d'un tas de jetons.

— Servez-vous, dit Jack, faites comme chez vous. A gauche, chorizo, poivrons, champignons, à droite, jambon, fromage, olives.

Dieu que le sort était cruel ! Songea Jamie.

— Juste avec du fromage, vous n'auriez pas ça ? S'enquit-elle en s'efforçant de rester neutre.

— Tu es difficile, remarqua Dillon sans même lever les yeux sur elle.

— Pas difficile, végétarienne, corrigea-t-elle.

Cette fois, elle avait toute son attention. Il la regarda avec un petit sourire en coin et, l'espace d'un instant, elle se souvint que cette même

bouche...

— Evidemment. Et je parie que tu ne fumes pas, que tu ne bois pas, et que tu ne joues pas non plus.

— Je bois occasionnellement, avec modération. Et je suis très bonne joueuse de poker, répondit-elle d'un ton de défi.

— Une bière et une chaise pour la dame, Henry ! lança Dillon. Finalement, nous serons quatre. La table est au complet.

Il écrasa son mégot, se leva, fit trois pas dans sa direction, et elle s'esquiva prestement.

Le dénommé Henry tira une lourde chaise de chêne jusqu'à la table, déboucha une cannette de Corona et la posa face à la chaise qui attendait Jamie.

— On joue à quoi, Killer ? S'enquit alors Henry.

Il n'avait pas encore ouvert la bouche, et Jamie se fit la remarque que sa voix grave et posée lui ressemblait.

— Honneur aux dames. A elle de choisir. Prends ta place, Jamie.

— Mais...

— Assise !

Elle s'exécuta sans plus discuter. Quelques instants plus tard, une assiette en carton apparut devant elle avec une part de pizza au fromage dont on avait ôté le jambon. Protester ne servirait à rien. Inutile qu'elle gâche sa salive. Et puis, elle mourait de faim.

— Je ne peux pas jouer avec vous, je n'ai pas d'argent.

— Je vous couvre, déclara Jack en poussant une pile de jetons dans sa direction.

Il buvait du Coca-light. Drôle de choix pour une soirée de poker entre hommes.

— Très bien. Avec un peu de chance, tu gagneras peut-être assez pour te tirer d'ici, commenta Dillon en levant son verre.

Et il avala deux grandes gorgées de liquide ambré suffisamment foncé pour être du whisky pur. S'il le buvait comme de l'eau, il serait définitivement soûl en quelques heures. Sachant que l'alcool le rendait mauvais, elle serait bien avisée de se retirer au plus vite, de mettre une saine distance entre elle et lui.

— Je devrais peut-être vous laisser et remonter avec ma pizza.

— Tu ferais mieux de la boucler et de distribuer les cartes.

— Arrête ton cirque, Dillon, objecta Jack. Rien ne t'oblige à être grossier.

— C'est dans ma nature.

— On le sait déjà. Fais un effort pour te contrôler. C'est pour s'améliorer qu'on nous a mis sur terre.

— Mouais. Et certains y parviennent mieux que d'autres, remarqua Dillon d'une voix douce en regardant Jamie assise en face de lui.

— Je t'emmerde, répondit-elle aimablement, comme si cette expression lui était familière, qu'elle la plaçait régulièrement dans la conversation alors qu'elle ne l'employait jamais, même quand l'envie l'en démangeait.

— Tais-toi et donne les cartes, gronda-t-il.

Elle distribua, choisit le jeu le plus alambiqué et le plus retors qu'elle connaissait — une forme de poker très en vogue parmi les étudiants quand elle était en fac et dont les règles étaient d'une telle complexité que les parties se terminaient souvent en eau de boudin. C'était là sa seule chance de battre les trois requins qui la dévisageaient, sa seule chance de mettre la main sur l'argent dont elle avait besoin.

Après quelques protestations de ses partenaires, la partie s'engagea plutôt bien. Son petit tas de jetons grossissait à vue d'œil. Elle mangea sa pizza, ignorant le goût de jambon qu'elle trouva délicieux ; elle vida une bière, en attaqua une autre et, tout en jouant, elle s'efforçait au mieux de ne pas prêter attention à Dillon qui, derrière un rideau de fumée, l'observait tel un python prêt à se jeter sur un lapereau.

Bien sûr, c'était un handicap. Pour jouer efficacement au poker, il fallait rester attentif au langage corporel des adversaires pour tenter de deviner s'ils bluffaient ou pas. Elle se concentrait donc sur Henry et Jack, ne regardait que très vaguement Dillon qui buvait allègrement et s'était resservi à son insu. Curieusement, il ne manifestait aucun signe d'ivresse, semblait au contraire plus vigilant que jamais.

A mesure que les heures passaient, elle accumulait les jetons, en gagnait plus qu'elle n'en perdait, et Jack commentait joyeusement ses exploits, affirmait qu'elle trichait pour les rouler ainsi dans la farine. Une fois n'est pas coutume, les choses semblaient tourner à son avantage. Si elle parvenait à conserver ses gains, elle repartirait dès le lendemain matin avec assez d'argent pour s'installer à l'hôtel et reprendre le cours de sa vie.

— Je ne suis plus, déclara soudain Jack en jetant ses cartes. Je vous laisse vous battre tous les deux. Tu viens, Henry ? Il se fait tard et demain, il faut que je me lève, je travaille.

— Depuis quand tu gagnes ta vie en travaillant ? S'enquit Dillon qui n'avait pas bougé.

— Oh, je fais un effort de temps en temps. Henry va me filer un coup de main, pas vrai, Henry ?

L'intéressé hocha la tête et écarta sa chaise de la table.

— Vous n'encaissez pas vos jetons, tous les deux ? demanda Jamie.

— Vous voulez que je vous dise, Jamie ? Une fois dans ma vie, j'aimerais bien voir quelqu'un remettre Killer à sa place.

Jack se pencha pour pousser son modeste tas de jetons vers elle et fit de même avec ceux de Henry sans prendre la peine de le consulter.

— Flanquez-lui une trempe, Jamie. Vous avez ma bénédiction. Il est grand temps qu'il se prenne une raclée.

Quelques instants plus tard, la porte se refermait derrière eux, la laissant seule en compagnie de la dernière personne qu'elle aurait choisie pour cela.

Elle inspira profondément, but une gorgée de sa troisième bière. D'ordinaire, elle ne buvait pas tant, mais à quoi bon se priver ? Elle n'avait pas à conduire. Et puis, Dillon buvait beaucoup plus qu'elle, ils étaient piégés là. Peu importait qu'ils restent éveillés et à demi lucide à minuit passé.

Cela ne gênait personne.

De plus, elle n'avait rien à craindre de lui. Pour une raison inexpliquée, elle ne parvenait pas à se défaire de l'idée absurde qu'au fond, il la désirait. Pourtant, le bon sens comme son expérience passée attestaient du contraire. Ses remarques suggestives ne portaient pas à conséquence.

C'était de la pure provocation visant à la faire réagir. Dillon aimait remuer la boue et pêcher en eau trouble. Il était ainsi fait.

— Je suis fatiguée, dit-elle en levant les yeux vers lui. Je propose que nous levions la séance et que nous partagions la mise pour que je puisse monter me coucher.

— Non merci, je n'y tiens pas.

Malgré la quantité de whisky qu'il avait bue, sa voix n'était pas même pâteuse.

— Franchement, c'est ridicule. Nous jouons pour quoi ? Un dollar du point ? J'ai assez devant moi pour te débarrasser le plancher dès demain matin. Tu devrais te réjouir de me voir partir.

— Je ne fais ni ne ressens jamais ce que je devrais. Les cartes sont distribuées, jouons.

Elle regarda sa main. Pas si mal. Ils étaient revenus au poker à cinq cartes, et elle avait une suite à la dame. Il aurait du mal à la battre. D'autant que Jack et Henry avaient aussi du jeu.

— Bon, dit-elle calmement. Allons-y.

— Je double la mise. Tu suis ?

Elle hésitait, but une gorgée de bière pour temporiser. Par tempérament, elle n'était pas joueuse. La prudence s'imposait étant donné l'enjeu...

— Lâche, murmura-t-il. De quoi as-tu peur, petite fille ?

Soudain les digues se rompirent et le flot des souvenirs déferla : souvenir de la banquette au cuir craquelé, souvenir de sa voix à son oreille, de ses mains sur son corps, et elle sentit le feu qui lui montait aux joues. Sans un mot, elle poussa la totalité de ses jetons au centre de la table et leva sur Dillon un regard glacial.

Il écrasa sa cigarette. L'ébauche d'un sourire souleva toute façon, elle était piégée. Placé comme il l'était, il lui bloquait le passage.

— Si cela ne t'ennuie pas. Je voudrais un verre.

— Un verre, bien sûr. Cela tombe mal, je n'en ai pas.

Il mentait, à l'évidence. Ce matin au petit déjeuner, elle avait bu du jus d'orange dans un verre. Mais il lui barrait l'accès à l'évier.

— Laisse tomber. Je n'ai pas besoin de lait.

— Pourtant, c'est plein de calcium, excellent pour les os. De quoi as-tu peur ? Tu n'as jamais fait ça ?

Il se rapprocha encore. Au point que ses hanches la frôlaient presque.

— Essaie. Je suis sûr que tu y prendras goût. Ne t'inquiète donc pas tant. Il suffit d'ouvrir la bouche et de laisser couler.

— Ce n'est pas de boire dont tu parles, dit-elle d'une voix enrouée.

— Non, tu as raison.

Il se pencha sur elle. Son souffle sentait le lait.

— Courage, Jamie. Tu en as envie. C'est bon.

Ses lèvres touchaient presque les siennes. Et il avait raison, elle en avait envie. Envie de lui, de ce qu'il promettait.

Envie de tout ce qu'elle n'avait jamais fait. La balance penchait dangereusement. Il l'attirait comme un aimant, elle oscillait, penchait vers lui...

Et fut sauvée in extremis. Par Dieu seul savait quoi. Peut-être par le fantôme de Nate qui veillait sur elle. Peut-être par un sursaut de bon sens. Elle entendit un bruit dehors, se recula et plongea sous son bras pour partir en courant vers l'escalier.

Elle s'attendait à ce qu'une main se pose sur son épaule, l'oblige à pivoter. Et puis, il l'embrasserait, et elle n'aurait d'autre choix que de lui rendre son baiser. Elle était sa captive, ce n'était pas sa faute.

Mais il ne bougea pas. Ne fit pas le moindre geste pour la retenir. Lorsqu'elle s'élança dans l'étroit escalier, elle jeta un rapide coup d'œil en arrière. Il était toujours debout devant le réfrigérateur ouvert, le carton de lait à la main, et il la regardait fuir sous l'emprise de la panique.

Il aurait mieux fait de la laisser gagner. Il serait plus tranquille si elle emportait les affaires de Nate et repartait s'enterrer à Marshfield, Rhode Island, auprès de la Duchesse au cœur de pierre. Une fois débarrassé d'elle, il n'aurait plus jamais à revoir les Kincaid ni à se soucier d'eux. Ce chapitre de sa vie serait clos, et il tournerait enfin la page.

Pour l'instant, il improvisait, obéissait à l'impulsion du moment depuis qu'il avait levé les yeux de son match de pugilat avec Tomas et qu'il l'avait vue là, telle la petite fille aux allumettes, pauvre orpheline dans la neige au regard de biche affolée. Elle n'avait sans doute jamais assisté à une bagarre de sa vie, même si, à son insu, elle en avait causé une, et pas des moindres.

Alors, il l'avait fait entrer chez lui, il l'avait mise au lit, et laissait maintenant les choses suivre leur cours à leur guise. La Volvo de Jamie était en piteux état mais elle pouvait encore rouler au prix de quelques heures de travail. Il lui avait menti en affirmant qu'il ne disposait pas des outils nécessaires pour la réparer. D'origine allemande, la Duesenberg était aux mêmes normes que la Volvo et beaucoup d'autres véhicules qu'il avait eus entre les mains. Il possédait tout ce qu'il fallait pour la remettre en état. Mais Jamie l'avait cru. Car elle était aussi crédule et naïve qu'à seize ans. Jamais elle ne doutait de ses paroles, il en était ému, terriblement tenté. Tout en elle le tentait. Depuis toujours.

Il avait subtilisé son sac sur une inspiration. L'idée d'avoir un Kincaid à sa merci, fût-ce le plus désarmé de tous, lui plaisait bien. Jack l'avait chapitré à ce sujet— sans résultat.

Il avait brièvement envisagé de la laisser gagner au poker.

Il était bien meilleur joueur qu'elle, et bien meilleur tricheur que l'infortuné Tomas. Jack et Henry savaient ce qu'il projetait de faire ; il est vrai qu'ils le connaissaient bien. Pour Jamie Kincaid, il demeurait un mystère, une impossible énigme.

C'était très bien ainsi.

Heureusement qu'elle avait pris la fuite. Une minute de plus, et elle aurait fini renversée sur le comptoir de la cuisine, les jambes repliées sur les hanches. Et, qu'elle en soit consciente ou non, elle se serait soumise.

Mais il l'avait laissée filer. Malgré sa folle envie de voir jusqu'où il pourrait aller avec elle. Ce besoin impérieux qu'il avait de la toucher s'expliquait simplement : pour des raisons à lui, toutes plus alambiquées les unes que les autres. Nate aurait été fou de rage d'apprendre que Dillon avait porté la main sur sa petite cousine.

Seulement, Nate était mort. Il n'y avait que son fantôme pour s'en inquiéter, et Dillon ne croyait pas aux fantômes.

Plus de douze ans s'étaient écoulés depuis le soir où *il* avait embrassé Jamie. En douze ans, son désir frustré n'avait fait que croître. D'autant qu'il avait passé dix-huit mois en prison à cause d'elle.

Il serait mieux avisé de la laisser partir.

Mais il n'en ferait rien. Il prendrait tout le temps nécessaire et, quand il en aurait fini, elle serait marquée à jamais. Il placerait la barre si haute qu'aucun homme ne pourrait la combler. Et, cette fois, il n'y aurait pas de Nate pour l'en empêcher.

Les fantômes, il n'y croyait pas.

Elle ne l'avait pas vu quand elle s'était précipitée dans sa chambre, claquant la porte derrière elle. Il l'entendait traficoter avec la serrure et lui aurait volontiers dit que la clé universelle ne lui serait d'aucun secours. Rien n'arrêterait Dillon s'il décidait d'entrer, pas même un gros verrou avec un cadenas.

Mais elle ne l'aurait pas entendu plus qu'elle ne l'avait vu.

Elle savait qu'il était mort depuis trois mois et ne s'autoriserait pas à voir des fantômes. Surtout pas si elle en avait envie.

Assurément, c'est elle qui aurait le plus souffert de sa disparition. Elle l'aurait pleuré, la conscience tranquille et le cœur brisé. Tante Isobel aurait fait étalage de son deuil, se serait lamentée tel un personnage de tragédie grecque, mais Jamie l'aurait regretté en silence et gardé son profond chagrin pour elle. Cette aimable pensée le touchait, au point qu' 'il lui aurait presque posé une main sur l'épaule au moment où elle s'y attendait le moins.

Mais il ne se dévoilerait pas tant qu'il ne serait pas fin prêt. Tant qu'il n'était pas sûr d'avoir tout à gagner en réapparaissant. Il ignorait encore quand il se déciderait, mais il savait déjà que Dillon jouerait un rôle crucial dans le choix du moment. En retenant Jamie ici, il lui simplifiait la tâche, et il connaissait suffisamment son vieil ami pour se douter qu'il ne la relâcherait pas de sitôt. Pas cette fois.

Résigné, il songea que, tôt ou tard, Dillon la mettrait dans son lit. Il la désirait depuis qu'il l'avait vue pour la première fois, innocente et pure à quatorze ans, fascinée et intimidée par l'ami dépravé de son cousin. Depuis quatorze ans, Dillon fantasmaît sur elle, et il n'était pas homme à se contenter de fantasmes. A présent qu'elle était arrivée à sa porte, il la ferait sienne, et Nate n'y pourrait rien changer. Les bruits de chaîne et les coups frappés dans la nuit n'empêcheraient pas Dillon d'obtenir ce qu'il voulait. Rien ne l'arrêterait.

Il lui fallait donc se résigner à l'inévitable. Avec cet avantage qu'il serait aux premières loges pour les observer.

La pièce était plongée dans l'obscurité, éclairée par le seul clignotement de l'enseigne au néon, mais Jamie était trop occupée à verrouiller la porte pour prendre le temps d'allumer la petite lampe près du lit. Elle avait pris y la clé de la salle de bains. Bien sûr, la serrure ne résisterait pas longtemps à un homme déterminé, mais assez pour le ralentir. Pour lui donner le temps de s'échapper par la fenêtre.

Hélas, cette sortie ne menait nulle part. Sauf en bas, dans la ruelle encombrée de détritüs. La mince couche de neige ne suffirait pas à amortir sa chute. Blessée, elle serait en plus mauvaise posture encore.

Elle ôta la clé de la serrure et tira sa valise contre la porte avant de se laisser choir sur le vieux matelas. L'angoisse la tenaillait, une peur irrationnelle lui nouait le ventre. Dillon n'avait pourtant rien fait de plus dangereux que parler. Il n'avait jamais rien fait d'autre, sauf une fois, douze ans plus tôt, et c'était par désœuvrement. Il n'allait pas gravir l'escalier au pas de course et défoncer la porte de sa chambre tel un pirate hollywoodien pour lui faire subir les pires outrages.

La clé la rassurait cependant et elle la serrait convulsivement dans son poing fermé.

Dillon ne l'avait pas embrassée ni même effleurée, et pourtant, elle se sentait nue, ébranlée, souillée et vulnérable. Il avait toujours eu ce genre d'effet sur elle. Et, cette fois, Nate n'était pas là pour la protéger. Dillon ferait selon son bon plaisir, comme à son habitude. Qu'elle le veuille ou non.

Et, le plus consternant dans cette triste histoire, c'est qu'en un sens, elle ne demandait pas mieux, désirait qu'il l'embrasse, qu'il la caresse. Tout en sachant que ce n'était pas raisonnable et qu'elle n'y gagnerait rien.

Même les yeux fermes, elle percevait toujours le clignotement du néon à travers ses paupières. Il lui fallait à tout prix s'en aller. Demain, elle parviendrait peut-être à le convaincre de l'aider. A moins qu'il n'ait de bonnes raisons de la retenir. Des raisons qu'elle n'avait pas encore élucidées.

Au fond, qui s'en souciait ? L'important était de partir dans les plus brefs délais pour ne jamais revenir. Elle avait les moyens de racheter une voiture, aurait dû le faire depuis longtemps. Rien ne l'empêchait d'abandonner la Volvo et de s'offrir un modèle récent pour la remplacer. En attendant, si Dillon ne lui rendait pas sa liberté, il lui faudrait prendre le taureau par les cornes et voler une auto dans son garage.

Elle en était capable. Etait capable de tout en cas de besoin. Et, pour se motiver, pour faire taire ses doutes et ses hésitations, il lui suffisait de repenser à cette nuit de cauchemar douze ans plus tôt.

Douze ans plus tôt

— Je te croyais au bal de la promo avec Zack Gunther. dit Paul Jameson.

Sa voix légèrement pâteuse mit Jamie sur ses gardes. Il portait un smoking bleu ciel qui aurait fait frémir sa mère d'horreur et qu'elle-même trouvait d'un goût discutable.

Il ne lui allait pas, le serrait aux épaules, était trop court aux manches. Il n'en restait pas moins que, smoking mis à part, Paul était le plus beau garçon de la classe. Au lieu de le critiquer, elle pourrait se montrer un peu plus reconnaissante d'avoir son attention.

— Nous nous sommes séparés. Et Charlène ? Elle est là ?

— Oh non ! Elle m'a laissé tomber juste quand je l'emmenais au bal. J'ai loué ce putain de costume pour rien. A te voir, tu n'as pas eu le même problème.

Jamie songea à sa robe de bal rose abandonnée dans un coin de sa chambre.

— Non, je n'ai pas eu le même problème.

— Je me suis dit que, de toute façon, ce serait plus chouette ici. Il y a de l'herbe et de la bière à gogo, et si j'ai bien compris, quelqu'un doit même nous apporter de la neige. Ton petit copain, je présume.

— De la neige ? Mon petit copain ? répéta-t-elle abasourdie.

— Tu es idiote, ou quoi ? Ah, c'est vrai, j'oubliais, tu es une bonne élève, hein ? Alors, je vais t'expliquer un peu la vie. L'herbe, c'est de la

marijuana, on en fume pour décoller.

— Je sais ce que c'est que l'herbe, merci, je ne suis pas si niaise.

— La bière, poursuivit-il, c'est une boisson alcoolisée à base de houblon particulièrement prisée des lycéens. Personnellement, je préfère la tequila, et tu seras ravie de savoir que j'ai ma bouteille avec moi. La neige, c'est de la coke, de la cocaïne, pour se faire des lignes. C'est ton petit copain Dillon Gaynor qui fournit l'herbe et la coke ici.

— Ah oui ? Comment tu le sais ?

C'était pourtant logique, mais quelque chose en elle se refusait à le croire.

— Demande à ton frère Nate, il te le confirmera.

— Mon cousin, pas mon frère. Et Dillon n'est pas mon petit ami. Je suis juste venue en voiture avec lui.

— Hm. Tu n'es pas le genre de Killer, c'est clair. Si tu l'étais, il ne t'aurait pas refilée à moi.

Il s'empara de la main de Jamie, puis ajouta :

— Viens. Allons chercher un endroit calme et je vais t'apprendre à boire de la tequila.

— Je pense pouvoir me passer d'un professeur pour ça.

Elle jeta un coup d'œil anxieux autour d'elle. Le groupe qui les avait accueillis à leur arrivée s'était dispersé. Ils étaient seuls près de la vieille Cadillac jaune. Pas trace de Nate ni de Dillon dans les parages.

— Où sont-ils tous passés ? S'enquit-elle.

Paul lui sourit, lui caressa le bras.

— Ne t'inquiète pas, chaton, je te tiendrai compagnie.

En fin de compte, elle n'avait qu'elle-même à blâmer. Au premier regard, elle avait vu que le beau Paul était ivre. Il ne l'avait pas forcée à porter la bouteille de tequila à ses lèvres et à boire. A boire et boire encore. Il ne l'avait pas forcée à monter à l'arrière de la voiture de Dillon. Elle ne l'avait pas repoussé quand il la tripotait partout, l'embrassait de ses lèvres molles caoutchouteuses, frottait et pressait son entrejambe contre sa cuisse en plongeant les deux mains sous sa chemise. Devait-elle s'étonner qu'il ne l'ait pas écoutée quand, enfin, elle avait dit non ?

Epinglée sous lui tel un papillon sans défense, elle ne luttait plus tandis qu'il s'escrimait sur elle en jurant et haletant, lui pinçait les seins, passait la langue sur ses dents serrées. Elle aurait dû boire davantage, boire

suffisamment pour s'étourdir et peut-être prendre plaisir à ce qu'il lui faisait. Il lui avait dit que ce serait bon, qu'elle aimerait ça. Dit aussi qu'elle était une allumeuse. Puis il n'avait plus rien dit. Il l'avait bâillonnée d'une main pour défaire sa braguette de l'autre, l'avait extirpée de son jean, déchirant sa simple culotte de coton. Il lui faisait mal, mais ce n'était rien en comparaison de la douleur qu'il lui infligea en la pénétrant, en forçant le passage. Elle tenta de le repousser.

Il lui semblait se déchirer de l'intérieur. De fait, elle se déchira lorsqu'il la déflora, perça la membrane de sa virginité d'un coup de boutoir accompagné d'un grognement.

Plus c'est long, meilleur c'est, lui avaient déclaré des camarades plus expérimentées. Elles avaient menti. Il n'en finissait plus, pompait, infatigable, avec des râles de bête en rut. Impuissante à se défendre, elle restait passive, subissait ses assauts cependant que les larmes ruisselaient sur ses joues. Enfin, dans un dernier chapelet de jurons, il s'effondra sur elle, se rassit bientôt pour se reboutonner en la regardant du coin de l'œil.

— Merde, tu pleures ? Je déteste les chialeuses. Les larmes, c'est du chantage pour nous obliger à faire ce que vous voulez, mais ça ne prend pas avec moi. Et si tu t'imagines que maintenant, on sort ensemble, tu te trompes. Charlène me reviendra. Elle revient toujours. Au pire et sans vouloir te vexer, je n'aurai pas de mal à trouver mieux que toi.

Elle récupéra son jean sous le siège, parvint à l'enfiler et alla se terrer contre la portière. Il y avait du sang sur le cuir craquelé. Dillon serait furieux.

Elle leva les yeux vers Paul mais ne parvint pas à distinguer ses traits, sans doute à cause des larmes. Elle sanglotait, hoquetait au point que c'en était gênant. Et il s'énerva :

— Boucle-la, nom de Dieu ! Tu tiens vraiment à faire un scandale ? Si oui, ce n'est ni le lieu, ni le moment.

Il lui tendit la bouteille et ajouta :

— Tiens, bois un coup et arrête de geindre.

L'odeur de la tequila lui souleva le cœur. A l'aveuglette, elle se débattit avec la portière sans réussir à l'ouvrir. De guerre lasse, elle se hissa par-dessus et parvint tant bien que mal à gagner les bois avant de se mettre à vomir.

Lorsqu'elle eut terminé, elle s'effondra au pied d'un arbre et resta là, roulée en boule, à pleurer en silence. Il était trop tard pour les larmes, mais elle ne pouvait plus en endiguer le flot.

Soudain, elle entendit des voix et des rires avinés. Elle se redressa, s'essuya les yeux et les joues au cas où quelqu'un déciderait de se lancer à sa recherche.

Elle aurait dû se douter que ces bruits signalaient l'arrivée de son pire cauchemar. Dillon revenait avec une fille, sans doute pour utiliser le siège arrière de la Cadillac. Était-ce la fille de tout à l'heure ? Une autre ? Quelle importance ?

— Hé, vieux, lança Dillon, on a besoin d'être un peu tranquilles.

Finalement, Paul était toujours là. Elle l'entendit grommeler en réponse :

— C'est bon, je m'en vais. Et la prochaine fois que tu me confies une fille, trouve-m'en une qui sait ce qu'elle fait. Les vierges, c'est trop galère.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquit Dillon d'un ton posé.

— Elle n'a pas arrêté de chialer. Tu sais bien, vieux. C'est dur de sauter une nana qui pleure tout le temps. J'ai mis des heures à y arriver, et même après, elle chialait toujours. On a sali ton siège. Tu aurais pu me dire que c'était une oie blanche et un plan à finir en taule.

— Aïe, Killer ! gémit alors la fille. Tu me fais mal ! Lâche-moi.

— Ah, Dillon.

La voix de Nate portait jusque dans les bois. Incapable d'en supporter davantage, Jamie se releva et s'en fut en courant. En direction de la nationale. Du moins, elle l'espérait. Elle finirait bien par rejoindre la route où quelqu'un la prendrait en stop. Après toutes les horreurs qu'elle avait vécues ce soir, l'idée de faire un bout de trajet avec des inconnus ne la terrorisait plus autant que par le passé.

La nationale était plus loin qu'elle l'imaginait. Elle prit peur, crut qu'elle s'était perdue, qu'elle tournait en rond. C'est alors qu'elle entendit le bruit d'une voiture roulant à grande vitesse. Ô bonheur, elle touchait au but !

Emergeant des buissons, elle tituba jusqu'à la route. Au même moment, des phares apparurent et l'aveuglèrent.

Elle n'eut même pas à lever le pouce, n'en aurait peut-être pas eu la force. La voiture s'arrêta près d'elle, et elle reconnut Nate au volant.

— Monte, trésor, dit-il avec sa nonchalance habituelle.

Jamie trouva son détachement curieusement réconfortant.

S'il l'avait prise en pitié, elle aurait craqué et fondu de nouveau en larmes.

Elle n'avait jamais vu cette voiture et Nate n'avait pas le permis de conduire, mais elle ne posa pas de question, contourna le véhicule inconnu, monta à côté de son cousin, boucla sa ceinture et ferma les yeux.

Il conduisait à une allure d'enfer. Son haleine empestait la bière et lui soulevait le cœur. Jamais plus elle ne boirait d'alcool de sa vie. Jamais plus elle ne commettrait l'erreur de croire qu'on pouvait fantasmer sur un mauvais garçon comme Dillon Gaynor.

Encore que. Paul Jameson avait été bien pire malgré sa belle allure et sa réputation.

C'était sa faute à elle, il ne fallait pas l'oublier. Elle l'avait aguiché, encouragé. Mais elle ne s'était pas rendu compte que Dillon lui avait donné le feu vert, qu'il l'avait remise entre les mains de Paul tel un fruit mûr prêt à cueillir. Et, comme une sotte, elle avait bu, s'était presque enivrée. Fallait-il s'étonner qu'elle n'ait pas su lui faire comprendre qu'elle ne voulait pas ?

Une légère plainte s'échappa de ses lèvres. Un bras sur le dossier de la banquette, une main sur le volant, Nate lui coula un regard de biais.

— Ne t'en fais donc pas, Jamie. Il fallait que cela arrive un jour ou l'autre. Maintenant, tu as franchi le pas. Ce sera mieux la prochaine fois.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, répondit-elle, amère.

— Bien sûr que si. Dillon n'a qu'à lever le petit doigt, et tu arriveras en courant.

— Armée d'un fusil, oui !

— Il n'y est pour rien. D'ailleurs, tu serais surprise de savoir...

Il s'interrompit brusquement en voyant apparaître dans son rétroviseur les feux à éclats bleus d'une voiture de police.

— Oh merde !

Elle se retourna pour voir.

— Tu es en excès de vitesse ?

— C'est peu de le dire. En plus, je suis bourré, et je n'ai pas pris la peine de demander au propriétaire de la voiture l'autorisation de l'emprunter. Je crois qu'on est mal barrés, Jamie, et pas qu'un peu.

Elle le dévisageait, horrifiée.

— Ne fais pas cette tête, chaton. Il faut avoir de l'humour, dans la vie. Tante Isobel paiera la caution, et nous prendrons tout juste une petite tape sur les doigts. Ne t'inquiète donc pas ! Si ça se trouve, ils nous laisseront partir avec un simple avertissement.

Une heure plus tard, ils étaient assis côte à côte au commissariat où ils attendaient que Victor Kincaid vienne les chercher quand deux officiers de police entrèrent, traînant un jeune homme menotté, débrillé et couvert de sang, qui tenait à peine debout Dillon Gaynor.

Il les regarda d'un œil enflé, et ses lèvres tuméfiées arborèrent un sourire moqueur familial. Puis les policiers s'éloignèrent avec lui, le poussèrent contre le guichet avec une brutalité excessive. Jamie ne put retenir une grimace douloureuse. Et songea aussitôt qu'elle était bien sotte de souffrir pour lui. N'empêche, il était en piteux état et faisait peine à voir.

— Dillon Gaynor, dit le sergent de service d'un ton résigné. J'aurais dû me douter que je te reverrais. Tu sais que tu vas plonger, cette fois, pas vrai ? On t'avait averti qu'une bagarre de plus, et tu serais en pension quelque temps aux frais de l'Etat. Il semblerait que tu sois sur le point de récolter ce que tu as semé.

— Oh, ça, il va payer. Il a envoyé un môme à l'hosto, dit l'un des flics.

— M'étonne pas, grommela le sergent. Ce qui m'étonne, c'est que l'autre ait réussi à abîmer sa belle gueule de la sorte.

— L'autre l'a à peine touché, reprit le flic avec un petit rire malveillant. Il s'est esquiné en tombant pendant qu'on le menait au fourgon.

— Hm. Mauvaise chute, remarqua le sergent.

— Très mauvaise chute.

— Nate ! Jamie !

Isobel Kincaid s'encadra dans la porte du commissariat.

Perchée sur ses talons, avec, au cou, deux rangs de pertes véritables, elle arborait une expression de mépris horrifié.

— Votre père attend dans la voiture. Je m'occupe des formalités, allez le rejoindre.

— Maman..., balbutia Jamie.

Isobel l'interrompit et fit peser sur elle tout le poids de sa réprobation.

— S'il te plaît, ne commence pas ! Je suis très en colère contre toi. Contre vous deux.

Et elle gratifia Nate d'un regard glacial.

— Mais tu me pardonneras, Tante Isobel, tu me pardonnes toujours, dit-il gentiment.

Elle eut un sourire triste,

— Dehors, tous les deux. Moins vous serez au contact de vauriens comme Dillon Gaynor. Mieux vous vous porterez.

Je t'avais pourtant prévenu. Nate.

— Oui, tu m'avais prévenu.

Nate enlaça les épaules de Jamie, et ils sortirent dans la douce nuit printanière.

— Tu sais, je trouve que Dillon impose le respect. Il est là, en plein milieu d'un drame, et il laisse tout tomber pour se bagarrer avec un de ses potes. Ce type ne pense qu'à lui.

C'est sûrement avec Jimmy Canton qu'il s'est battu. Ils se cherchent depuis des semaines, depuis que Dillon est parti avec la copine de Jimmy. Je me demande s'il l'a tué.

La remarque finale était dite d'un ton de vague curiosité, sans plus. Jamie en eut froid dans le dos et frissonna.

— Remets-toi, poursuivit son cousin. Ne fais pas cette tête. Quand nous serons rentrés, tu prendras une bonne douche, et ce sera comme s'il ne s'était rien passé.

Surprise, elle leva les yeux vers lui, se demanda s'il était sérieux. Il l'était.

— Ne te bile donc pas, la même. Le seul à être au courant, c'est Dillon, et il est tellement soûl que, demain, il ne se souviendra plus de rien. De toute façon, il a plus important à faire. Il faut qu'il trouve une combine pour échapper à deux ans de taule.

— Tu oublies Paul.

— Oh, il n'ira pas s'en vanter. Charlène le tuerait Et puis, s'il en parlait, tu n'aurais qu'à dire qu'il ment Les gens te croiront sur parole. Pourquoi une jeune fille sage et bien élevée comme toi irait se donner au premier venu un soir de beuverie à l'arrière d'une vieille décapotable, hein ?

Elle eut une bouffée de nausée.

— Tu as raison, murmura-t-elle d'une voix enrouée.

— Une douche, une bonne nuit de sommeil là-dessus, et tout rentrera dans l'ordre, tu peux me faire confiance.

— Je te fais toujours confiance.

Si seulement elle pouvait dormir ! Elle avait passé tes trois quarts de la journée au lit et, à présent qu'elle avait besoin de trouver l'oubli, le sommeil la fuyait, la laissait seule avec ses souvenirs, seule à ressasser les images de cette nuit cauchemardesque.

Elle croyait pourtant avoir surmonté le traumatisme. Sa mère avait payé très cher les séances d'analyse qu'elle avait réclamées après cet incident Isobel n'avait pas même demandé d'explications. Et Jamie avait fait un énorme travail pour s'affranchir des souvenirs de cette nuit-là.

Au fond, ce n'était pas si terrible. Ce n'était pas un viol à proprement parler — Paul ne l'avait pas frappée ne lui avait pas fait de mal. Et elle ne l'avait pas revu. Quand, deux semaines plus tard, elle avait enfin émergé de sa chambre, elle avait appris que Paul, victime d'un accident, était à l'hôpital. Il y avait passé tout l'été, puis il était entré en terminale dans une autre bourgade de la taille de Marshfield, de sorte que leurs chemins ne s'étaient plus croisés. Elle aurait pu faire comme si rien de tout cela ne s'était produit.

Si Nate n'avait pas sans arrêt ramené la question sur le tapis.

Dans les meilleures intentions, bien sûr. Elle n'en avait jamais douté. Il tentait de l'aider à passer le cap pour aller de l'avant. Il ne comprenait pas qu'elle voulait oublier, enterrer tout cela. Paul était parti et Dillon en prison. Il n'y avait plus rien ni personne pour lui rappeler cette pénible nuit.

Personne en dehors de Nate. Rien en dehors de sa soudaine aversion pour tout contact physique. Ce qui, chez les Kincaid, ne posait pas de problème. Isobel et Victor n'étaient pas des parents très démonstratifs, de sorte que Jamie pouvait, avec un peu de chance, passer plusieurs semaines sans qu'on la touche.

Par bonheur, il était interdit de mentionner Dillon Gaynor chez eux. Elle savait seulement qu'il était en prison pour avoir manqué tuer quelqu'un à coup de poing au cours d'une bagarre et, pour une fois, Nate n'était pas bavard.

Jamie en avait conclu que Killer était allé trop loin pour son cousin. Se conduire en voyou était une chose, commettre un acte criminel en était une autre.

En fin de compte, tout aurait pu s'arranger. Hélas, ce n'était pas le cas. Depuis, Nate avait été assassiné, battu à mort dans la maison d'un délinquant qui avait été condamné pour un crime presque semblable. Et Jamie ne supportait toujours pas qu'un homme pose la main sur elle. Le seul fait d'y penser la plongeait dans des abîmes d'angoisse.

Seul Dillon semblait s'en sortir. Mais il ne s'embarrassait pas de scrupules, sa conscience ne lui avait jamais pesé. Il allait de l'avant, indifférent aux désastres qu'il semait sur son chemin, à la souffrance, aux vies brisées. Aux morts.

Elle se redressa, s'assit, le dos contre le mur. Dehors, le néon clignotait toujours. Il devait être très tard Presque l'aube, peut-être ? La partie de poker s'était prolongée jusqu'à des heures indues. Malheureusement, le soleil ne semblait pas décidé à se lever, et elle était seule dans le noir avec les souvenirs de cette nuit fatidique qui tournaient en boucle dans sa tête.

Le pire, le plus atroce, était le souvenir précis du plaisir que lui avaient procuré les mains et les lèvres de Dillon.

Souvenir de la répugnance qu'elle avait éprouvée en plus de la douleur au contact de Paul.

Incapable de rester une minute de plus seule avec ses pensées, elle se leva. L'énorme bâtisse était silencieuse et Dillon couché depuis longtemps. Tout dormait, même les rats. Il y aurait encore de l'alcool en bas. Elle en boirait suffisamment pour sombrer dans une longue et agréable torpeur...

La lumière du couloir était allumée. Elle portait un boxer-short de flanelle et un T-shirt, sa tenue de nuit habituelle.

Elle n'avait pas emporté de peignoir dans ses bagages. Peu importait. Elle ne courait pas un grand risque. Si l'envie la prenait, elle pourrait descendre en tenue d'Eve sans que personne n'en sache rien.

Craignant une nouvelle rencontre avec un cadavre de rat, elle négocia prudemment l'étroit escalier et arriva en bas sans encombre. En pénétrant dans la cuisine obscure, elle constata avec un soulagement mêlé de dégoût que la table était encore encombrée de verres, de cendriers pleins et de jetons. Pas d'argent, heureusement. S'il y avait eu là une jolie pile de billets lui promettant la liberté, la tentation aurait sans doute été trop grande, et elle aurait empoché tout au mépris du danger. Mieux valait ne pas encourir la colère de Dillon.

Son verre de whisky à moitié plein était encore là. Elle le prit dans l'intention de le vider d'un trait et manqua s'étrangler. Ce n'était pas du whisky mais du thé froid, sans acide. Elle posa le verre, écoeurée. Pas étonnant qu'il soit si fort au jeu ! Pendant que ses adversaires s'enivraient joyeusement dans l'illusion qu'il buvait comme eux, Dillon restait sobre pour mieux les battre. Une ruse de tricheur-né qui, venant de lui, n'aurait pas dû la surprendre.

Elle entama ensuite une lente fouille méthodique de la cuisine, se mit en quête de bière. Il en restait sûrement puisqu'elle en avait bu... Erreur. Il n'y avait pas la moindre canette. Pas une goutte d'alcool dans la maison. Jack et Henry avaient dû repartir avec leurs provisions...

— Tu fais des découvertes intéressantes ? S'enquit soudain Dillon depuis la porte.

Elle ne l'avait pas entendu venir, s'immobilisa sur-le-champ et se donna le temps de se composer un visage serein avant de se retourner vers lui.

Bien lui en prit Calé contre le chambranle de la porte. Dillon l'observait, en jean à taille basse et chemise *de* flanelle ouverte. Son corps était toujours aussi beau-Derrière cette minceur trompeuse, il y avait de la force, elle le savait d'expérience, la devinait aux muscles à peine saillants de ses épaules, de ses bras. Et cette puissance cachée avait quelque chose de vaguement érotique...

Cette pensée incongrue, déplacée, la surprit. Où avait-elle la tête pour trouver quelque chose d'érotique à cet homme dangereux ?

— Je cherchais à boire. Je ne peux pas dormir.

Il entra dans la pièce, referma la porte du garage derrière lui.

— Je suis sûr que ce ne sont pas les remords de conscience qui t'empêchent de trouver le sommeil. Tu n'as pas assez vécu pour te sentir coupable de quoi que ce soit.

— J'imagine que tu compenses.

— Quoi ? Ton manque d'expérience ? Ça se discute.

Il haussa les épaules puis s'avança lentement vers elle.

D'instinct, elle se mit à reculer.

— Je voulais dire que mon absence de remords est amplement compensée par les tiens. Tu as de quoi te sentir coupable pour deux.

— Exact. Mais, par bonheur, j'estime que les remords sont une perte de temps. Ce qui est fait est fait. Gémir et se lamenter n'y changeront rien.

— Je ne geins pas.

— Je n'ai jamais dit que tu geignais.

Il contournait la table, faisait obstacle entre elle et l'escalier.

— Je veux dire qu'un jour ou l'autre, il faudra que tu dépasses ce trac.

— Va te faire foutre.

— C'est effectivement un moyen de régler le problème.

Il s'était rapproché, avait presque couvert la distance qui les séparait. Elle cessa de reculer.

— C'est ridicule. Tu ne vas pas me courir après autour d'une table.

— Alors, reste où tu es.

Elle se remit à battre en retraite.

— Pas question. Dis-moi où je peux trouver quelque chose pour dormir, et je remonte me coucher.

— Là, dit-il.

En un mouvement fluide, il l'avait rattrapée. Elle était acculée à la table, et lui beaucoup trop près.

— Ne me touche pas.

Sa voix, étrangement calme, contenait une supplique et un avertissement,

— Je ne supporte pas qu'on me touche.

— Il faut que tu dépasses ça. répéta-t-il.

Il lui passa un bras autour de la taille, la souleva sans effort. Elle entendit les verres se briser, la chute des jetons de poker en pluie sur le plancher tandis qu'il dégageait la table. Puis elle se retrouva étendue dessus, et il était sur elle, plongeait dans ses yeux, pressait son torse nu et tiède contre sa poitrine, son sexe en érection contre sa cuisse.

Elle ne pouvait plus bouger.

Appuyé sur ses coudes, il l'observait, prenait la mesure de sa panique.

— Nate a oublié de mentionner ce petit détail, dit-il, comme pour lui-même.

— Quoi ?

Le son qui sortit de sa bouche n'était guère qu'un couinement de terreur. Elle frissonnait, savait qu'il le sentait, mais il n'en était pas ébranlé ou ému.

— Tu as peur des hommes, pas vrai ? C’est Paul qui t’a fait ça ?

— Non, j’ai fait ça toute seule.

C’était la vérité. Elle aurait pu dépasser son aversion si elle l’avait voulu. Mais c’était plus facile ainsi, plus sûr et plus prudent. Du moins, cela l’avait été.

A sa grande horreur, il lui effleura le front d’un baiser distrait.

— Heureusement que Paul est mort, murmura-t-il. J’aurais peut-être été obligé de le tuer.

Sa bouche glissa, légère, jusqu’à sa joue, puis au coin de ses lèvres.

— Mais, à la réflexion, c’est peut-être mieux ainsi. L’avantage, c’est que tu ignores ce que tu as raté.

Ses lèvres effleurèrent les siennes, sans s’attarder, et poursuivirent leur lent cheminement, goûtant, caressant sa chair.

— Laisse-moi me relever, Dillon. S’il te plaît.

Mais sa bouche continuait son paresseux voyage le long de son cou. Elle ne le toucha pas, ne chercha pas à le repousser. Parfaitement immobile, clouée sous lui, les bras le long du corps, les deux mains à plat sur la table, les muscles tétanisés, elle fermait les yeux de toutes ses forces.

L’épreuve prendrait fin tôt ou tard, et elle y survivrait. Elle pouvait tout supporter si nécessaire.

Ses lèvres effleurèrent de nouveau le coin de sa bouche et elle ne put retenir une légère plainte.

— Ouvre les yeux, Jamie, murmura-t-il.

Elle n’en avait aucunement l’intention, mais son corps semblait animé d’une volonté propre. Lentement, ses paupières se soulevèrent, et elle plongea dans le bleu hypnotique du regard de Dillon.

— C’est déjà mieux. Tu n’as qu’une chose à faire, et je te laisse te relever.

— Certainement pas !

— Sors la tête du trou, Jamie, je ne te demande qu’un baiser.

— Tu es soûl. Ou tu es shooté à quelque chose.

— Tu sais très bien que je ne suis pas soûl. Tu as failli t’étrangler avec mon thé. Pour ne rien te cacher, la seule chose qui affecte mon jugement en ce moment, c’est toi.

— Eh bien, cela ne te réussit pas.

Il eut un petit sourire ironique.

— Je n'ai jamais dit que tu avais un effet positif sur ma raison. Mais tu as un effet sur moi, et pas des moindres. Tu comptes faire quelque chose pour y remédier ?

— Certainement pas. C'est ton problème.

— Tu vois, ça va déjà mieux. Tu ne trembles plus, et tu es folle de rage. J'appelle ça un progrès.

Elle s'aperçut alors qu'elle avait bel et bien cessé de frissonner. La colère avait pris le dessus, eu raison de sa panique. Et le fait qu'il s'en soit rendu compte avant elle la rendit plus furieuse encore.

— Laisse-moi me relever, nom d'un chien, sinon tu vas le regretter !

Elle remua légèrement, comprit qu'elle pourrait sans trop de difficulté lui asséner un bon coup de genou à l'entrejambe. Non qu'elle eût jamais rien fait de tel, mais vu les circonstances, c'était la seule solution.

— N'y pense pas une seconde, petite fille, dit-il en pressant ses hanches contre elle, la plaquant irrémédiablement contre le chêne de la table.

Elle ne pouvait plus bouger d'un pouce, n'avait aucun moyen de se défendre. Au comble de la frustration, elle ne remarqua même pas qu'il l'avait appelée « petite fille ».

— Je te demande encore une fois..., gronda-t-elle.

— Et, pour la dernière fois, je te répète qu'il te suffit de m'embrasser pour pouvoir remonter te coucher. Je ne toucherai pas tes seins, ni rien. Mais tu devrais réfléchir avant de te balader ici sans soutien-gorge. La chair est faible, Jamie. Tu mets mes nerfs à rude épreuve et j'ai du mal à me contrôler.

— Tu ne te contrôles pas tant que ça à ce que je constate.

Il émit un rire grave, un rire qu'elle sentit courir le long de son dos.

— Tu ne sais pas ce que je te ferais si je ne me retenais pas, si je cédaï à la tentation. T'as de la chance que j'aie des scrupules.

— Des scrupules ? Toi ? J'aurais tout entendu !

Eh bien, remercie le Ciel que je te laisse partir. Quand tu m'auras embrassé. C'est ta faute, tu sais. Il fallait filer pendant qu'il en était encore temps.

— Je ne vois vraiment pas quand j'aurais pu m'échapper.

— C'est toujours le plus rapide qui remporte la course. Cela étant, je veux bien passer la nuit ici, cela ne me dérange pas, au contraire. Si tu

refuses de m'embrasser, je peux m'amuser tout seul en me frottant à toi. Cela fera quelques saletés, mais si cela ne te gêne pas, moi non plus.

— Tu es dégoûtant !

— En bonne santé, Jamie, c'est tout.

Il se mit à osciller lentement de droite à gauche. Son sexe en érection sous le jean pressait entre ses cuisses, et ce contact troublant lui tira un frisson.

Ebranlée, elle croisa son regard tandis que les sensations et les souvenirs affluaient, la submergeaient. Premiers frémissements d'excitation sexuelle. Et il le savait

Par une cruelle ironie du sort, elle avait passé douze ans à tenter d'éprouver du désir pour un homme, et elle trouvait enfin ce qu'elle cherchait avec celui-ci. Avec cet homme dangereux, immoral, sans cœur et sans pitié. Un homme qui n'avait rien de convenable. Mais il se frottait contre elle, les yeux brillants ; il l'observait, évaluait ses réactions, et elle sentait la fièvre monter malgré tous ses efforts pour rester de marbre.

Il lui fallait se sortir de là, lui échapper coûte que coûte. Un baiser la libérerait. C'était le moindre de bien des maux.

— D'accord, dit-elle sèchement avant d'effleurer rapidement ses lèvres des siennes.

Cela n'apporta pas le résultat souhaité.

— Désolé, ça ne suffit pas.

— Comment, ça ne suffit pas ? Tu m'as dit que si je t'embrassais, tu me laisserais partir.

— Avec la langue.

Ses hanches heurtèrent de nouveau les siennes, attisant encore le feu qui couvait en elle. Son degré d'excitation était tel que, s'il la touchait, elle jouirait sur-le-champ.

Hors de question que cela se produise.

Elle dégagea un bras, posa une main sur sa nuque, sous ses longs cheveux, puis elle l'attira à elle pour l'embrasser.

Avec la langue.

Il lui encadra le visage de ses paumes, et posséda sa bouche, langue contre langue, lèvres, dents, chaleur de plus en plus intense. Elle tenta de rester neutre, de contrôler ses réactions, mais il était trop tard pour lutter, et

elle s'abandonna, à lui, à son baiser, elle l'embrassa de tout son corps, de toute son âme, en oublia de respirer...

Et ce fut lui qui interrompit le baiser pour la dévisager avec étonnement, les lèvres encore humides, le regard vague.

— Merde, murmura-t-il. C'était une très mauvaise idée.

Le brouillard érotique teinté d'inquiétude se dissipa soudain, et elle le repoussa des deux mains. Cette fois, il se releva, s'écarta de la table pour se retirer dans un coin sombre de la vieille cuisine en agitant la tête.

A quoi pensait-il ? Mystère. Elle préférait ne pas le savoir.

Une seule chose comptait : il avait changé d'avis et la laissait libre de partir. Mais, curieusement, elle se demanda soudain si elle tenait vraiment à s'échapper.

Elle se mit debout à son tour, s'efforça de rester digne sur ses jambes flageolantes pour faire une sortie honorable.

— Une très mauvaise idée, répéta-t-elle, comme en écho. J'ignore quelle mouche t'a piqué, mais je doute que tu aies fait cela sous le coup d'une folle envie. Je ne suis pas ton genre et tu le sais. Maintenant, si cela ne t'ennuie pas, je vais remonter me coucher, et oublier cet incident regrettable. Je te conseille d'en faire autant.

Il éclata de rire, ce qui gâcha quelque peu l'effet de la remarque.

— J'ai l'impression d'entendre la Duchesse, dit-il en quittant l'ombre pour la lumière. Regarde-moi bien, Jamie, et répète que je n'ai pas envie de toi si tu l'oses.

Que répondre à cela ? Son désir sautait aux yeux.

— C'est une réaction biologique normale, commença-t-elle.

Mais il l'interrompit :

— A ta place, je filerais, et vite. Je pourrais changer d'avis et te faire une démonstration.

Le ton était posé, la menace évidente.

Elle prit la fuite sans demander son reste.

Jamie était partie à toutes jambes, sans même claquer la porte derrière elle. Il l'entendit trébucher dans l'escalier, en aurait presque ri s'il n'avait été d'une humeur massacrant. Pour lui échapper, elle était capable de se rompre le cou, de sauter par une fenêtre. Heureusement, il n'avait pas de complexes. L'attitude de Jamie aurait pu le démoraliser.

Mais non pas son baiser.

Elle avait toujours ce même goût d'innocence, cette même ferveur, cette sensualité ardente, si profondément enfouie qu'il aurait fallu une pelleuse pour la dégager. Ou un homme farouchement décidé.

Décidé, il l'était.

Et qu'il le veuille ou son, l'expérience l'avait ébranlé. En pincer pour la petite sœur de son meilleur ami était chose commune ; agir ai conséquence coulait presque de source.

Mais ses frémissements de désir, le goût de sa bouche, l'expression de panique dans ses yeux affolés avaient «j sur lui un effet aussi profond qu'inattendu. Un effet si puissant qu'il en avait peur.

Peut-être que, finalement il écouterait sa conscience, suivrait les sages conseils de Jack et la laisserait partir.

Il retrouverait miraculeusement son sac, sortirait la Volvo de dessous sa bâche au fond du garage, passerait une demi-heure sous le capot pour la remettre en état et roulez fillette ! Lorsqu'elle aurait quitté les lieux, il ne la reverrait jamais. Rien ne le justifiait plus. Nate était le seul prétexte à cette visite, le seul lien qui les unissait. Un piètre semblant de lien. Temps de le rompre, de la flanquer dehors.

Temps qu'il reprenne sa vie en main.

Restait à savoir si, avant de l'expédier chez les siens, il la sauterait à lui faire voir des étoiles. Ou s'il résisterait à la tentation.

Il connaissait déjà la réponse. Son vieux copain Nate Kincaid n'aurait pas supporté qu'il baise sa petite cousine. Cela l'aurait mis dans une rage noire. Et, pour cette seule raison, il la ferait sienne.

Des raisons, il en avait d'autres, en pagaille. D'abord, ce serait un pied de nez à Sa Condescendance la Duchesse.

Ensuite, ce serait mettre un point final à une histoire commencée douze ans plus tôt. Il avait par nature horreur de l'inachevé, éprouvait depuis toujours le besoin de conclure.

Sans compter qu'à cause d'elle, il avait perdu dix-huit mois de sa vie. Elle avait une dette envers lui. Et elle se donnerait un jour ou l'autre. Autant que ce soit à lui.

Des milliers de raisons. Il avait des milliers de raisons, meilleures les unes que les autres. Mais une seule comptait vraiment. Il la désirait au point d'en avoir mal jusqu'à la moelle des os.

Et il la ferait sienne. Malgré la peur qu'elle avait de lui.

Nate ne savait pas exactement quand il avait décidé de tuer Jamie. Etait-ce en la voyant sur la route enneigée, qui menait au garage de Dillon ? Il s'était dit d'abord qu'elle venait chercher vengeance, mais il se leurrerait Jamie n'était pas assez primaire pour se venger, pas assez passionnée pour commettre un meurtre. Et puis, elle avait eu le béguin pour Dillon lorsqu'elle était adolescente.

Elle croyait qu'il n'en avait rien remarqué, mais elle se trompait. Et il prenait plaisir à les laisser ensemble pour les mettre dans l'embarras et les observer. A l'époque, c'était un de ses passe-temps préférés.

Il avait songé à la tuer le soir du bal de la promo. Quand Paul en avait eu terminé avec elle, il l'avait laissée en bien piteux état Elle pleurait comme une fontaine, sanglotait et hoquetait sans pouvoir s'arrêter, et il se demandait quel effet ses larmes produiraient sur Tante Isobel et Oncle Victor. Tante Isobel fermerait les yeux, bien sûr. Pour elle, il avait tous les droits. Elle l'adorait pour de mauvaises raisons, et ne supportait pas qu'on dise du mal de lui. Il en allait tout autrement d'Oncle Victor, et Nate se plaisait à le mettre à l'épreuve pour voir jusqu'où il pourrait aller sans encourir sa colère.

Ce soir-là, il avait sans doute dépassé les bornes. Oncle Victor protégeait et défendait la gentille petite Jamie ; il risquait de le rendre responsable de ses malheurs, de le punir pour ne pas avoir su veiller sur elle.

Un tragique accident de voiture aurait permis d'éviter cela.

Et ce n'était pas bien difficile. Il lui aurait suffi de briser la nuque de sa cousine et de mettre ensuite la voiture au fossé, ce qui lui aurait laissé des bleus et quelques bosses.

Oncle Victor aurait été au désespoir. Et Tante Isobel n'aurait pensé qu'à lui.

Mieux encore, Dillon en aurait été malade.

Mais il n'en avait rien fait. La police les avait arrêtés pour excès de vitesse avant qu'il se décide et, finalement, ce n'avait pas été plus mal. A court terme.

Il avait hélas oublié de prendre en compte les sentiments de Dillon dans son calcul. Sottise que d'avoir négligé ce détail. Encore que. Le temps avait pu dissiper le secret intérêt que son cher ami Dillon portait à sa petite cousine.

Loin des yeux, loin du cœur. Ils ne s'étaient pas revus depuis douze ans, que diable !

Cependant, tandis qu'il flottait au-dessus d'eux et les épiait, Nate avait perçu le désir dans la voix de Dillon, dans le sommeil agité de Jamie qui se débattait dans son lit. Ils étaient à quelques Jours, quelques heures, quelques instants de consommer, et il allait devoir la tuer.

Rien de personnel, bien sûr. Il avait toujours eu de l'affection pour sa cousine ; elle ne jurait que par lui, ne menaçait en rien et ne lui avait jamais fait d'ombre. Même l'oncle Victor, pourtant plus observateur que Tante Isobel, le préférait à Jamie. Et quand Dillon avait été contraint de choisir entre Nate et son innocente petite cousine, il ne s'était pas posé de question.

Peut-être était-ce l'innocence même de Jamie qui le rendait fou. Sa sotte confiance aveugle. Alors qu'elle était très intelligente, presque trop pour son propre bien. Mais elle était mauvais juge des personnes.

Il les avait écoutés dans la cuisine, avait entendu les verres se briser, les conversations étouffées ponctuées *de* longs silences révélateurs. Il n'imaginait que trop bien ce qu'ils étaient en train de faire, ce qu'ils feraient s'il n'y mettait pas bon ordre.

Depuis qu'il errait là-haut, il attendait une occasion de tuer Dillon. Les tuer tous les deux en même temps lui simplifierait grandement la tâche, mais il ne leur accorderait pas cette faveur. Ils mourraient séparément, seuls, terrorisés et dans la douleur. Certes, Dillon Gaynor ne prenait pas peur facilement. Mais il ne s'était encore jamais trouvé en face d'un fantôme.

Il commencerait par Jamie. Elle ne lui était plus d'aucune utilité, et sa mort porterait un coup à Dillon.

Un rude coup.

Restait à savoir comment il procéderait. Comment un revenant s'y prenait-il pour tuer ?

Recroquevillée dans un coin de la pièce, serrant frileusement le duvet autour d'elle, Jamie frissonnait et claquait des dents. Pendant la nuit, le chauffage s'était arrêté. Elle était gelée et serait morte de froid plutôt que de quitter sa chambre.

Dans sa fuite, elle avait dérobé la clé de la salle de bains au passage, verrouillé sa porte et bloqué la poignée avec une chaise. Cela n'arrêterait pas Dillon s'il décidait d'entrer.

Mais elle doutait fort qu'il soit suffisamment motivé pour forcer le passage.

Il l'avait étendue sur la table de la cuisine dans le seul but de l'intimider. Pourquoi diable s'intéresserait-il à elle ?

Jamais elle ne l'avait intéressé. Et s'il tenait vraiment à se débarrasser d'elle, le plus simple était de lui avancer de l'argent. Elle le rembourserait

en arrivant chez elle, il le savait Les Kincaid avaient de la fortune, et Dillon Gaynor n'avait rien. Encore qu'il eût réussi à acquérir cet immense garage. Sans doute l'avait-il acheté avec l'argent de son trafic de drogue. Et, s'il n'avait pas assassiné Nate de ses mains, c'était sans doute que ses amis de la mafia colombienne avaient commis l'erreur de tuer un innocent au lieu de l'abattre, lui.

Nate innocent ? Non. Malgré sa gentillesse, malgré toute l'affection qu'elle lui portait, elle n'était pas dupe. Charmant et charmeur, oui, généreux et agréable à vivre, oui, mais il n'avait rien d'un ange, rien d'un garçon sérieux et rangé. Jamie n'avait de fait jamais pu décider qui, de lui ou de Dillon, était le meneur.

Cela n'avait plus d'importance aujourd'hui. Nate était mort, et elle ne reverrait jamais Dillon. Dès que le soleil se lèverait, elle se couvrirait le plus possible et partirait dans la neige, marcherait droit devant elle jusqu'à rencontrer quelqu'un qui puisse l'aider. Et puis, que diable, il y avait l'assistance automobile. Elle n'avait pas de cartes de crédit, pas de pièce d'identité, mais toutes les données étaient conservées sur des ordinateurs. Ils retrouveraient sa trace, les justificatifs nécessaires, et ils enverraient quelqu'un pour récupérer sa voiture et la réparer. C'est pour ce genre de service qu'elle payait sa cotisation à l'assurance, non ?

La police l'aiderait aussi. Ne lui avait-on pas volé son sac pour la laisser sans ressources dans une ville inconnue ? A tout prendre, elle préférerait loger dans un foyer de sans-abri que passer une nuit de plus sous le toit de Dillon.

C'était beaucoup plus sûr.

Le vent avait forcé et lançait ses assauts contre le vieux bâtiment avec des cris d'orfraie.

Orfraies, dames-blanches, chouettes silencieuses, messagères de la mort... La mort n'avait plus à envoyer de messagères ici, elle avait déjà prélevé son tribut.

Recroquevillée dans son coin, Jamie attendit que les premiers rayons de l'aube filtrent par la fenêtre, puis elle se leva, se mit en quête de ses chaussures. Elle avait enfilé tous les vêtements possibles pour se protéger du froid glacial qui régnait dans la pièce. Il faisait encore sombre et, comme elle ne les trouvait pas, elle alluma la lumière.

Pas de chaussures. Nulle trace de ses chaussures de sport en cuir qui supporteraient aisément quelques kilomètres dans la neige. Pas trace non plus de ses escarpins de daim qui seraient irrémédiablement gâtés si elle sortait avec par ce temps, qui lui vaudraient sans doute quelques chutes, mais qui lui permettraient de s'échapper malgré tout. Il n'y avait pas l'ombre d'une chaussure dans la chambre.

Les aurait-elle laissées en bas ? Sans doute pas. Elle ne se sentait pas suffisamment à l'aise en présence de Dillon pour ôter ses chaussures. De plus, il lui donnait en permanence envie de fuir et le fait d'être pieds nus aurait hypothéqué ses chances de s'échapper.

Et dans la salle de bains ? Possible, mais peu probable. La dernière fois qu'elle avait vu ses chaussures, elles étaient soigneusement alignées au pied du matelas. A présent, elles s'étaient volatilisées, comme son sac.

Si elle l'avait pu, elle aurait accusé Dillon du larcin, mais il ne voulait pas d'elle ici. Elle se rassit en frissonnant sur son lit de fortune. Dieu qu'il faisait froid dans cette chambre ! Si froid que sa respiration produisait de petites images de vapeur. C'est alors qu'une pensée troublante lui traversa l'esprit. Et si le chauffage ne s'était pas éteint ? Et à ce froid glacial tenait à ce qu'elle n'était pas seule dans la pièce ? Elle avait vu cela dans des filins d'épouvante ; la présence d'un fantôme faisait baisser la température de façon flagrante. Et elle se sentait observée depuis qu'elle était arrivée dans ce garage.

— Nate ? murmura-t-elle dans un souffle. Tu es là ?

Pas de réponse, évidemment. Dieu qu'elle était donc sottre !

Ce qui ne l'empêcha pas de continuer :

— Je ne crois pas aux revenants, mais si tu devais être quelque part, je présume que tu serais ici où tu es mort de mort violente. Tu es venu me mettre en garde, Nate ?

Silence.

Jamie inspira profondément.

— Je n'ai pas peur de toi, Nate. Tu ne m'aurais jamais fait de mal de ton vivant, et tu ne m'en feras pas mort Tu veux que je reste ? Tu veux que je découvre la vérité sur ce qui t'est arrivé ? C'est toi qui as pris mon sac et mes chaussures ? Tu sais où ils ont disparu ?

Question stupide que cette dernière. Elle n'attendait pas de réponse.

— Il faut que je m'en aille, Nate. Il faut que je m'éloigne de Dillon. Tu devrais le comprendre. Tu savais ce que je ressentais alors que je n'en savais rien moi-même. Il faut que je m'en aille d'ici.

Un bruit soudain, comme de déflagration étouffée, la fit sursauter. Il fut bientôt suivi d'une série de cliquetis et de grincements métalliques. Quelques instants plus tard, la soufflerie se déclencha et la bouche grillagée se mit à cracher de l'air chaud tandis que Jamie la fixait, médusée.

— Si c'est un signe, j'ignore ce qu'il signifie, mais je vais descendre emprunter des chaussures à Dillon et filer. Je suis désolée, Nate.

La pièce se réchauffait, et le jour se levait. Jamie se mit debout, se rendit à la porte, ôta la chaise qui la bloquait avec mille précautions. Dillon devait être au lit. Après avoir pris la fuite, elle était restée roulée en boule dans son coin à écouter le bruit de ses pas pendant des heures. Il n'avait pas même marqué un temps d'arrêt en passant devant sa chambre.

La clé grinça légèrement en tournant dans la serrure rouillée, mais la chaudière faisait un tel vacarme que personne ne le remarquerait. Et puis, la chambre de Dillon se trouvait au bout du couloir. Il n'entendrait rien.

Le plancher craquait sous ses pieds à chaque pas ; elle le maudissait en silence mais avançait sans hésiter.

Il faisait noir d'encre dans le couloir. Par prudence, elle s'abstint d'allumer la lumière. Elle descendit l'étroit escalier au jugé, en s'efforçant de ne pas penser à la sensation déplaisante du cadavre de rat sous son pied nu. Cela ne se reproduirait pas deux jours de suite.

Lorsqu'elle poussa la porte de la cuisine, elle s'attendait à retrouver le désordre de la veille au soir. Avant de la coucher sur la table de chêne, Dillon avait fait de la place en poussant tout par terre. Elle avait entendu les verres se briser. Il lui faudrait se méfier pour ne pas se blesser.

Surprise, la cuisine était immaculée, la vaisselle lavée et rangée sur l'évier, les bouteilles de bière vides avaient disparu, le sol avait été balayé. Même les cendriers étaient propres.

Ou bien Dillon était plus ordonné qu'elle ne le croyait ou bien, comme elle, il était trop agité pour dormir et s'était défoulé à faire le ménage.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas de chaussures en bas. Des gros pulls et des vestes étaient suspendus à la rangée de crochet près de la porte, mais il n'y avait en dessous ni bottes, ni bottillons, ni rien. Y en avait-il eu ? Mystère. Sa mémoire lui faisait défaut.

Elle ouvrit le battant qui donnait sur la ruelle et contempla le paysage enneigé. Pourquoi n'était-elle pas venue équipée, pourquoi n'avait-elle pas prévu le climat froid du Wisconsin ? Bah, elle n'avait jamais eu à s'en préoccuper jusque-là, et elle aurait été la plus heureuse des femmes si rien ne l'avait obligée à venir se perdre dans le Midwest.

Dépitée, elle referma la porte. Impossible de sortir pieds nus, même dans un cas désespéré. Il devait bien y avoir des chaussures dans cette maison, et elle les trouverait. Ou elle s'envelopperait les pieds dans des chiffons. Tout plutôt que rester. A la guerre comme à la guerre.

Cherchant une solution, elle jeta un coup d'œil dubitatif à la porte du garage. A cette heure matinale, Dillon dormait encore à l'étage. S'il avait quitté sa chambre, elle aurait entendu ses pas dans le couloir. Toutes les portes extérieures avaient été verrouillées pour la nuit, elle ne risquait donc pas de faire une rencontre désagréable.

Contrairement à ce qu'elle attendait, la poignée tourna aisément, et le battant s'ouvrit sur l'immense hangar plongé dans la pénombre. Naturellement, il n'y avait pas d'interrupteur près de la porte pour allumer.

La Duesenberg trônait au beau milieu de la pièce, capot ouvert sur son moteur que caressait un rai de lumière. Le contact du béton froid et rugueux sous ses pieds nus était désagréable, mais Jamie s'avança résolument, attirée par le seul objet qui aurait dû la taire fuir — la Cadillac décapotable jaune vif.

Débarrassée de sa bâche, elle apparaissait maintenant dans toute sa splendeur. En dehors des sièges neufs, elle n'avait pas changé. A dix-neuf ans, Dillon tirait déjà fierté : de ses voitures et les entretenait avec un soin jaloux. Il n'avait pas alors les moyens de remplacer les banquettes, mais il avait réparé les entailles du cuir avec de la bande adhésive pour éviter qu'il se détériore davantage.

Jamie effleura la carrosserie de la main, s'obligea à regarder l'intérieur de la Cadillac. Elle ne se souvenait pas de ce qui l'avait sottement poussée à monter à l'arrière avec Paul. La tequila y était sans doute pour quelque chose. Et le fait que Paul, le garçon le plus convoité du lycée de Marshfield, s'intéressait à elle.

Mais il n'y avait pas que cela. La vraie raison, c'est que Dillon Gaynor l'avait finalement embrassée, qu'il l'avait touchée, jusque dans son intimité,

pour l'abandonner dès qu'une autre s'était présentée. Pour la repasser à Paul comme un vulgaire témoin dans une course de relais.

Elle se mit à frissonner et, quand la porte du garage s'ouvrit, elle ne se retourna pas.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-elle à voix si ; basse qu'il n'aurait pas dû l'entendre.

Mais Dillon avait l'oreille fine.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu m'as refilée à Paul Jameson.

Il ne le nia pas comme elle l'espérait.

— Je pensais qu'il incarnait le rêve d'amour des jeunes filles. Un garçon idéal pour une innocente dans ton genre. Ailier de l'équipe de foot, président des élèves, un bel avenir devant lui et toutes ces sortes de choses. Il avait tout pour devenir ton prince charmant, Princesse. Et, d'après Nate, tu avais le béguin pour lui.

Sous le choc, elle se retourna pour le dévisager. Erreur. Il était pieds nus, torse nu, ne portait que son Jean à moitié boutonné. Soudain, dans la pénombre, elle revoyait en lui l'incroyable beauté physique qui la faisait fantasmer adolescente.

— Je ne comprends pas que Nate t'ait raconté pareilles sornettes. Ce n'est pas pour Paul que j'avais le béguin et je suis certaine qu'il le savait.

— Ce n'était pas Paul, hein ? Qui, alors ?

Terrain miné. A éviter.

— Pourquoi Nate aurait-il...

— Laisse tomber, coupa-t-il. Nate mentait comme il respirait et ne ratait pas une occasion de le faire si cela servait ses intérêts.

— Je ne vois pas en quoi cela servait ses intérêts que je passe à la casserole un peu brutalement.

— Ce n'était pas « juste un peu brutal », Jamie, c'était du viol.

Le mot qu'elle se refusait à entendre, qu'elle évitait de prononcer, fût-ce mentalement depuis douze ans...

— Non, il ne m'a pas violée. Je suis montée en voiture avec lui de mon plein gré. C'était ma faute.

— N'importe quoi ! Tu étais soûle. Et Paul se prenait pour le chéri de ces dames, pour un tombeur irrésistible. Si tu lui avais dit non, il ne t'aurait pas crue, n'en aurait pas tenu compte. Et tu lui as dit non, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle d'une toute petite voix.

Il s'était rapproché sans qu'elle le remarque. Lui bloquait la sortie. Elle se détourna prestement, baissa les yeux sur la voiture.

— Je ne vois pas comment tu peux te souvenir de tous ces détails. Tu avais bu plus que ton compte, toi aussi.

— C'est vrai. Mais je tenais mieux l'alcool que ce petit morveux.

Curieusement, elle fut presque tentée de sourire. Elle gardait de Paul l'image d'un colosse menaçant, presque d'un monstre. L'entendre traiter de « petit morveux » le ramenait à de plus justes proportions.

— Enfin, soûl ou pas, tu étais trop occupé à cogner comme un sourd sur Dieu sait qui jusqu'à ce que les flics t'arrêtent pour te souvenir de ce qui se passait autour de toi à ce moment-là.

— Certes.

Quelque chose dans le ton de sa voix retint l'attention de Jamie. Cette réponse laconique, ce seul mot d'apparence anodine ne méritaient pas qu'on s'y attache, et pourtant, elle achoppait dessus. Lentement, elle se retourna pour lui faire face, s'adossa à la Cadillac.

— Qui as-tu battu si sauvagement pour que cela t'ait valu une peine de prison ?

— Je suis sûr que Nate t'en a parlé. Tu ne crois donc pas ton cousin sur parole ?

D'après lui, c'était une histoire de drogue qui aurait mal tourné.

— Et tu penses sincèrement que la police et les tribunaux se seraient souciés à ce point de deux petits dealers qui se tapent dessus ?

— Deux ?

— Je dealais, Jamie, tu le sais. Principalement de l'herbe, et quelques petits bonus à l'occasion. Et j'ai failli tuer un homme à mains nues. Pas étonnant qu'ils m'aient mis à l'ombre pendant un an et demi.

— Qui était l'homme ?

— Un garçon, en réalité.

— Qui était ce garçon, alors ?

Il esquissa un sourire moqueur.

— Tu connais la réponse. Il t'a seulement fallu douze ans pour la trouver.

— Paul ?

— Je lui ai fracassé la mâchoire et une pommette, fêlé trois côtes, cassé quelques os de la main droite et fait un hématome à la rate. Si ma mémoire est bonne, il avait un traumatisme crânien et il pissait le sang par la bouche. Je l'aurais tué si on ne nous avait pas séparés. Fort heureusement, un accident de voiture s'en est chargé quelques années plus tard.

Elle écarquilla de grands yeux affolés.

— Tu n'y étais pour rien, j'espère ?

— Non, répondit-il en agitant la tête. Je n'ai encore tué personne. Pas directement. Ça peut venir.

Elle déglutit péniblement.

— Ce n'est pas très rassurant.

Je ne cherche pas à te rassurer.

— Il devait bien y avoir autre chose. Ils ne t'ont pas envoyé en prison pour une simple bagarre.

— Ce n'était pas une simple bagarre, Princesse. Je voulais tuer ce petit salaud, et je n'étais pas loin de réussir. Manque de chance, ses parents l'adoraient et avaient des appuis en haut lieu qu'ils ont fait jouer pour que je sois sévèrement puni. S'il n'avait tenu qu'à eux, j'aurais passé le reste de mes jours en taule. En fin de compte, j'ai écopé de dix-huit mois.

— Ce n'est pas tant que ça, dit-elle, abasourdie.

— Pas tant que ça ? Tu devrais faire un tour dans une prison d'Etat. Je peux te promettre que c'est long. Les jours se traînent à la vitesse d'un escargot. Et j'ai passé tout ce temps dans l'illusion que tu avais été éblouie par mon geste héroïque pour défendre ton honneur. Sombre erreur de ma part.

— Je ne t'ai jamais demandé ça...

— C'est vrai.

— Je ne savais pas.

— Vrai aussi. Seulement, cela ne change rien. Si tu réfléchis bien, j'ai sacrifié un an et demi de ma vie pour toi, Jamie Kincaid. Et je pense qu'il est temps que je sois payé de retour. J'ai attendu suffisamment longtemps, tu ne trouves pas ?

— Suffisamment longtemps pour quoi ?

— Pour toi, Jamie. Tu pourrais commencer par enlever tes vêtements.

Jamie n'en crut pas ses oreilles. Ce n'était pas possible, elle avait mal entendu. Ses yeux s'étaient maintenant accoutumés à la pénombre du

garage et, si Dillon n'avait pas pris la peine d'allumer la lumière avant de l'approcher, elle distinguait cependant clairement ses traits. Il lui bloquait le passage, l'accès à la porte, lui interdisait toute retraite.

Mais elle tenterait de fuir malgré tout. En jouant sur la surprise, elle avait une chance de lui échapper. D'autant que sa taille l'avantageait ; plus petite que lui, elle était sans doute plus vive. Elle se revoyait encore sur la table de chêne, sentait son corps peser sur elle, se souvenait du goût de sa bouche et, à la réflexion, la perspective de courir pieds nus dans dix centimètres de neige lui semblait soudain beaucoup plus attrayante que de tomber aux mains de Dillon Gaynor. Hors de question que l'incident de la veille au soir se reproduise. Elle ne le permettrait pas.

— Non, déclara-t-elle platement.

Trop tard pour l'effet de surprise ! Il venait de faire un pas de plus, impossible de lui échapper, il était maintenant si proche que leurs pieds se touchaient presque. Elle sentait la chaleur irradier de son torse nu alors qu'elle frissonnait sous plusieurs épaisseurs de vêtements.

— Ouais, bon, j'avoue. J'étais au courant pour le béguin, Jamie. Nate me racontait tout en détail. Et j'ai l'impression de concrétiser tes fantasmes après douze ans de préliminaires.

— Je ne veux pas que tu me touches. Tu ne vaux pas mieux que Paul, protesta-t-elle d'une voix tremblante.

Il esquissa un sourire.

— Là, tu te trompes. Je vaux cent fois mieux que lui. Dans ses meilleurs jours, Paul ne m'arrivait pas à la cheville, et je vais te le prouver. Commence par déboutonner cette veste. Emmitouflée comme tu l'es, il va te falloir une heure pour te déshabiller. Inutile de perdre trop de temps.

— Ne compte pas sur moi, il n'en est pas question. Tu vas te reculer, et je vais partir d'ici, prendre mes chaussures, tes chaussures, ce que je trouverai, puis m'en aller sans me retourner pour ne jamais revenir.

— Cela m'étonnerait. Je n'ai pas l'intention de bouger.

— Tu comptes me prendre de force ?

Sa voix chevrotait un peu. Il penserait que c'était à cause du froid. Ce qui n'était pas entièrement faux.

— Je doute que ce soit nécessaire, pas toi ?

Il tendit le bras, dégrafa le premier bouton de sa longue veste de lainage. Au moins, il ne touchait pas sa peau nue.

Elle demeura rigide, les bras le long du corps, tandis qu'il défaisait un à un les boutons, tandis que le vêtement glissait de ses épaules pour tomber au sol. Il prit ensuite le bas de son sweat-shirt, le remonta pour le passer par-dessus sa tête. Elle n'avait d'autre choix que de lever les bras. Et le sweat-shirt alla rejoindre la veste à ses pieds.

La peur l'aveuglait, mais elle ne pleurerait pas. Elle ne pleurerait plus à cause d'un salaud d'homme. Jamais.

— Cette fois, je porterai plainte, déclara-t-elle d'un ton égal. Tu ne m'en crois pas capable ? Je n'ai plus seize ans, tu sais, j'ai mûri Et je te dis non. Ôte des sales pattes de mon corps.

— Je ne te touche pas, répondit-il distraitement en soulevant un premier T-shirt pour le passer par-dessus sa tête.

Plus qu'un T-shirt, un caraco et un soutien-gorge... La panique montait en elle.

— Je ne comprends même pas pourquoi je m'entête. Ce n'est pas comme si j'étais en manque. J'ai toutes les femmes que je veux quand je veux. Depuis toujours. Oies me tombent dans les bras.

— Eh bien tant mieux. Va en chercher une autre. Une qui ne demandera que ça.

Il s'apprêtait à lui enlever son dernier T-shirt. Elle songea à résister, à serrer les coudes pour l'en empêcher. Puis y renonça. De crainte qu'il la touche. Sachant qu'elle ne le supporterait pas.

— La plupart des femmes que je connais dorment encore à cette heure-ci. Désolé, je vais devoir me contenter de toi.

Il se recula légèrement pour l'examiner. Le délicat caraco de soie lavande était un luxe secret, un plaisir qu'elle s'offrait à elle-même, qu'il n'aurait pas du voir. Et son soutien-gorge de dentelle était plus sexy encore. Lorsqu'elle avait acheté cette parure, elle songeait vaguement que si un jour elle était tentée, si un homme l'attirait suffisamment pour qu'elle ose tout risquer, elle porterait ces sous-vêtements de Victoria's Secrets. Mais pourquoi diable les avoir emportés pour cette visite à Dillon Gaynor ?

— Joli, murmura-t-il.

Puis il se pencha vers elle, lui souffla à l'oreille :

— Tu sens bon la cannelle.

— Toi, tu sens la graisse de moteur, rétorqua-t-elle.

— Excellent lubrifiant qui peut servir à un tas de choses si tu as envie d'essayer.

Horriifiée, elle ne put réprimer une grimace de dégoût. Fut encore plus choquée de l'entendre rire.

— Si tu voyais ta tête, Princesse ! Je plaisantais.

Il attendit qu'elle se détende un peu avant d'ajouter :

— De toute façon, j'ai mieux à l'étage.

Elle avait tenté de mettre le plus de distance possible entre eux et se trouvait maintenant acculée contre la Cadillac. Il défit la fermeture Eclair de sa jupe qui tomba à ses pieds.

Elle portait un jean dessous, mais cela ne suffirait pas à la protéger. Même un scaphandre ne suffirait pas.

Il se pencha pour souffler doucement sur son estomac Souffle tiède et humide. Dans un autre lieu, un autre temps, cela aurait pu être érotique. Ça l'était presque malgré les circonstances.

Puis il se redressa, posa les mains de chaque cote de sa taille.

— Je te touche à présent. Tu savais que cela viendrait tôt ou tard, n'est-ce pas ? Et maintenant, dis-moi non. Répète.

— Non. Je répète.

Il passa l'index dans la ceinture de son jean, crocheta habilement le bouton qui sembla sauter de lui-même tandis qu'elle fixait ses mains avec fascination, attendait qu'il abaisse la fermeture Eclair.

— Je me demande pourquoi j'insiste. marmonna-t-il comme pour lui-même. Les vierges, cela n'a jamais été mon truc. Ce qui explique sans doute que je t'aie fichu la paix autrefois, alors que tu étais si craquante.

— Je ne suis plus vierge, déclara-t-elle, amère.

Et elle le regretta aussitôt.

— Quoi ? Une incitation à poursuivie ? Je croyais que tu disais non ?

Lentement, paresseusement, il abaissa la fermeture éclair.

— C'est non. Je constate simplement que je ne suis plus vierge. Par ta faute.

— Si seulement c'était vrai !

Il ponctua la remarque d'un sourire de regret qui aurait dû la mettre en rage.

— De toute façon, peu importe combien d'hommes t'ont sautée depuis que Paul t'a dépucelée sur le siège de ma Cadillac, tu es toujours vierge par

le cœur, intouchée, intacte. Je parie que tu restes passive, que tu fermes les yeux en te répétant que tu devrais y prendre plaisir. Et tu n'en prends aucun.

Ses insinuations, sa voix grave, et le contact de ses longs doigts qui lui brûlaient la peau la rendaient folle.

— Tais-toi !

Sous son jean, elle portait un petit slip Bikini assorti au caraco et au soutien-gorge lavande. Elle avait hésité à choisir le string pour compléter la parure, puis avait renoncé, jugeant le Bikini suffisamment indécent à son goût.

Bien sûr, personne en dehors d'elle n'était censé le voir, et si elle n'agissait pas rapidement, Dillon le verrait bientôt.

C'était hors de question.

Son jean était défait, mais Dillon ne semblait guère pressé de le lui enlever. Elle se défendrait s'il essayait. Sûr et certain. Elle n'avait pas le choix, il le fallait.

— Tu dois faire tourner les hommes en bourriques, murmura-t-il en effleurant son cou de ses lèvres.

Caresse légère, délicate comme le frôlement d'une aile de papillon...

— Qu'est-ce que tu exiges d'eux ? Un test sanguin ? Un arbre généalogique ? J'imagine que la Duchesse s'intéresse davantage à leur pedigree qu'à leur état de santé.

— C'est une manière subtile de me demander si je suis séropositive ? Je le suis. Tu devrais me fuir.

— Ne perds pas ton temps, fillette, tu ne sais pas mentir et tu n'as jamais su. Pour moi, tu es transparente. Dis-moi que tu ne veux pas de moi.

— Tu es malade ou quoi ? Voilà une demi-heure que j'essaie de te le dire. Fiche-moi la paix !

— Va-t'en, alors.

— Pardon ?

— Tu as parfaitement compris. Si tu ne veux pas que je te touche, repousse-moi et va-t'en. Tu crois que je vais te courir après, te renverser pour te prendre sur le ciment ?

Ce n'est pas mon genre.

— Je ne suis pas ton genre, déclara-t-elle en posant une main sur son torse.

Son torse lisse et chaud...

Elle hésita un bref instant, puis elle poussa, et Dillon se recula sans même résister. A présent, elle pouvait partir en courant. A ceci près qu'elle était presque dévêtue et que son jean défait lui tombait sur les hanches.

Il l'observait, imperturbable.

— A te voir, on dirait que tu es encore plus innocente qu'avant ton histoire avec Paul, mais je ne suis pas dupe.

Ils sont si nuls que ça, les hommes, dans le Rhode Island ?

Ils ne savent donc rien du sexe ?

— Je n'en ai aucune idée, répliqua-t-elle sèchement.

Mauvaise réponse. Il reculait pour la laisser partir, mais cette remarque l'arrêta net

— Aucune idée ? Vraiment ? Combien d'amants as-tu eus depuis cette nuit-là avec Paul ?

— Aucun.

— Bon. Je reformule la question. Avec combien d'hommes as-tu couché depuis cette nuit-là ?

Il était trop tard pour revenir sur ce qu'elle avait dit. Et puis, elle était trop furieuse et trop angoissée pour se taire.

Sans compter que la vérité était peut-être sa meilleure chance de l'éloigner.

— Aucun.

— Combien de garçons ?

— Aucun ?

— De femmes ?

S'il cherchait à la choquer, c'était raté. Elle avait dépassé ce stade.

— Aucune.

— Eh bien, voilà qui simplifie les choses. A l'évidence, tu te gardais pour moi.

Une telle outrecuidance laissa Jamie pantoise. Sa surprise était telle qu'elle resta un moment bouche bée à le dévisager.

— Je me gardais par prudence, répondit-elle enfin. Simple question d'autoprotection.

— La prudence est une vertu surfaite. Je pense qu'il est temps de terminer ce que nous avons commencé cette nuit-là.

— Pas moi.

— Je vais te prouver le contraire.

C'était sa dernière chance. Elle en avait déjà trop dit, s'était laissée déshabiller, et il lui avait donné amplement le temps de filer.

Elle n'avait pas bougé d'un pouce.

— Je pourrais compter jusqu'à dix, t'offrir une bonne longueur devance, ironisa-t-il, mais je ne suis pas certain que tu aies vraiment envie de partir.

Elle ne bougeait toujours pas. Pourtant, il le fallait, et ce n'était pas l'envie qui lui manquait, mais son corps ne répondait pas. Il semblait animé d'une volonté propre, semblait connaître ses désirs profonds mieux qu'elle-même,

— C'est ta dernière chance, Princesse. Je vais de nouveau poser les mains sur toi, et cette fois, je ne te lâcherai pas.

Elle parvint in extremis à se dégager de la Cadillac. Sensation de faiblesse, de vague soulagement. Dillon n'avait pas reculé très loin, ne lui laissait pas beaucoup d'espace et, lorsqu'elle se pencha pour ramasser ses vêtements à terre, son jean se mit à tomber. A présent qu'elle avait les mains pleines, impossible de remonter la fermeture Eclair, mais, en courant très vite, elle parviendrait peut-être à ne pas le perdre en route. Pourquoi diable choisissait-elle des jeans aussi larges ? Si, comme tout le monde, elle les portait moulants, elle ne se trouverait pas dans cette situation aussi embarrassante que ridicule. Mais, bien sûr, elle préférerait les vêtements lâches. Pour cacher son corps. Le peu qu'il y avait à cacher.

Dillon l'observait, imperturbable. Comme si sa décision l'indifférait. Comme si cela n'avait pas plus d'importance que ce qu'il mangerait au petit déjeuner.

— Je m'en vais, déclara-t-elle en serrant ses vêtements contre sa poitrine.

Mais elle ne bougeait pas.

— Bien sûr. Assez discuté, viens ici.

Il croyait vraiment qu'elle irait le rejoindre ? Alors qu'elle n'était qu'à quelques pas de la porte ? Assurément, il perdait l'esprit !

— Viens, Jamie, répéta-t-il d'une voix douce, trompeuse. Il y a trop longtemps que tu fuis, finissons-en.

L'instinct lui disait de courir, de prendre ses jambes à son cou. Mais ce serait céder à la panique, aggraver son angoisse. Elle avait suffisamment peur sans cela. Peur de l'inévitable. Farouchement décidé, il ne reculerait

pas, ne renoncerait pas. Parce que, en fin de compte, elle ne souhaitait pas vraiment le voir renoncer.

Tétanisée, incapable de mouvement, elle le regarda s'avancer, mince et souple, félin, dangereux. Il lui prit ses vêtements des bras, les laissa tomber sur le ciment. Et Jamie de songer qu'ils seraient tachés d'huile. Sa mère serait furieuse. Elle devrait les ramasser... Ne pas penser.

Se concentrer sur des banalités...

Il fit glisser le jean de ses hanches, et elle le laissa faire.

Regarda le pantalon tomber à ses pieds. Et, lorsqu'il lui prit la main, elle se dégagea du vêtement pour le suivre, ne chercha pas à lutter. Elle n'en avait pas la force physique, mais elle pouvait encore se battre avec des mots.

— Non, ne fais pas cela, murmura-t-elle.

Il ne répondit rien, l'entraîna dans un coin reculé et sombre de l'immense garage. Là, il y avait un vieux canapé d'un vert affreux dont les coussins crevés perdaient leur bourre. Elle ne voulait pas finir là. Et il ne lui donnait pas le choix.

— Ne traînons pas, c'est préférable, dit-il en la poussant sur le sofa avec une douceur trompeuse.

Trompeuse quand on savait à quel point il était violent.

Certes, elle n'avait jamais été victime de sa violence, mais tout pouvait arriver si elle le poussait à bout. Et elle s'y employait depuis son arrivée.

— Je ne tiens pas à ce qu'une crise de panique te fasse changer d'avis.

— Je n'ai jamais dit...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge tandis que, d'un geste d'expert, il la débarrassait de son minuscule slip.

— Ce n'était pas nécessaire, coupa-t-il en s'agenouillant près d'elle sur le sofa. Tu ne peux pas passer ta vie à fuir.

Je ne te croyais pas lâche, Jamie Kincaid.

— Je le suis. D'une lâcheté absolue et honteuse.

Il remonta son caraco, défit l'attache sur le devant de son soutien gorge, ne prit pas la peine de lui ôter ses sous-vêtements. Les fines bretelles glissèrent le long de ses bras, entravant ses mouvements. Il mit la main à sa ceinture, et elle ferma les yeux. Elle entendit le bruit de sa fermeture Eclair, et l'angoisse se répandit en frissons à travers tout son corps. Il s'étendit sur elle, entre ses jambes, et elle se raidit, attendit qu'il la touche, — Je ne

t'aiderai pas, murmura-t-elle. Paul voulait que je l'aide, il était soûl, il m'a frappée, obligée à...

— Je n'ai pas besoin d'aide.

Bruit de papier qu'on déchire. Intriguée, elle faillit ouvrir les yeux, puis elle comprit. Un préservatif. Il allait utiliser un préservatif.

Eviter le pire. Une dernière tentative s'imposait.

— Tu perds ton temps avec moi. J'ai déjà essayé de surmonter le traumatisme. Je suis arrivée une fois au même stade que maintenant, seulement, il n'a pas pu... j'étais trop...

Incapable de s'expliquer, horriblement gênée, elle regrettait déjà d'avoir parlé.

— Tu étais trop sèche, trop serrée, compléta-t-il, prosaïque. Et tu ne voulais pas vraiment de lui.

— Je pensais que si...

Sa voix se mua en une sorte de cri. Il avait posé une main sur son sexe et ses longs doigts s'insinuaient en elle. En un clin d'œil, c'était fait.

— Tu n'es pas sèche du tout. Et, que tu l'admettes ou non. Tu me désires. Je ne te laisserai pas le temps de changer d'avis.

Elle protesta pour le principe, lui fit remarquer qu'elle n'avait pas dit oui, mais il était déjà trop tard. Il n'y eut pas de caresses savantes, pas les baisers qu'elle attendait pour apaiser ses craintes. Il se plaça au-dessus d'elle, se mit entre ses cuisses et la pénétra aussitôt. Avant qu'elle puisse dire ouf, il l'envahissait d'une lente poussée, la pénétrait toujours plus profondément...

Il était trop gros, mais elle n'y pouvait rien. Son corps la trahissait, l'avait laissé entrer. Elle le sentait maintenant en elle tout entier, sentait ses hanches pressées contre les siennes, et elle s'agrippait aux coussins déchirés, y enfonçait ses ongles.

— Respire, Jamie, dit-il d'une voix pincée. Tu n'en mourras pas.

Elle n'avait pas le choix et reprit son souffle. Alors qu'elle inspirait, il s'enfonça encore, ce qui semblait impossible, et pourtant...

Il se maintenait au-dessus d'elle, et seul le bas de son corps pesait, sur ses hanches, en elle. Puis il pencha la tête. Il allait l'embrasser. Et elle ne le voulait pas, ne le supporterait pas. Prestement, elle détourna la tête et se mordit la lèvre.

— Très bien. Qu'est-ce que tu préfères ? Vite ou doucement ?

Sa voix trahissait une tension extrême.

— Vite. Dépêche-toi d'en finir.

— Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes, petite fille.

Il se retira, et elle laissa échapper son souffle avec soulagement. Soulagement temporaire. Il plongea de nouveau, s'enfonça plus que jamais, se retira, plongea, encore, et encore. Impuissante à lutter, elle frissonnait, cherchait au fond d'elle-même la zone d'ombre qui lui servait de refuge, recoin secret où elle pourrait se cacher. Mais la zone d'ombre était envahie de lumières, d'étincelles qui fusaient, et il était là, avec elle. Pas d'échappatoire possible.

Il était partout, répandait la chaleur en elle, une chaleur insidieuse comme une langueur dont le doux poison se coulait dans chaque veine et contre laquelle elle ne pouvait lutter. Il le savait, il le sentait.

— Ouvre les yeux, Jamie, je veux te regarder.

Elle n'avait plus la force de résister, plus de volonté propre. Ses paupières papillonnèrent et se soulevèrent. Elle vit ses traits flotter comme à travers une brume.

— Nous recommencerons, murmura-t-il. Nous recommencerons. Encore et encore...

Et il plongeait en elle au rythme de ses paroles, plongeait, se retirait, et plongeait de nouveau.

— ...De toutes les manières possibles. A toute heure du jour. Partout. N'importe quand. Selon ma fantaisie. Tu ne penseras plus qu'à moi. Ne respireras et ne goûteras que moi. Et je ne penserai qu'à toi. Je ne respirerai et ne goûterai que toi.

Elle frissonnait, dedans, dehors, mais elle se refusait à le toucher. Ses doigts s'agrippaient au sofa, et elle l'enveloppait tandis qu'il accélérait ses coups de boutoir toujours plus profonds. Jusqu'à ce qu'elle le sente se raidir tout entier. Il laissa échapper un juron, ferma les yeux et la prit par les hanches pour l'attirer plus près, comme s'il voulait ne faire plus qu'un et disparaître en elle tout entier.

A travers une sorte de brouillard, elle l'observait, se sentit soudain presque sereine. Elle éprouvait, chose rare, un sentiment de puissance à le voir perdre tout contrôle, jouir sans pouvoir se retenir. C'était... inattendu pour le moins.

Puis il s'effondra sur son corps, trempé de sueur, haletant, le cœur battant à un rythme précipité. Elle nota ces détails avec un intérêt presque scientifique, détaché. L'expérience tenait de la révélation. Elle n'avait rien de traumatisant. Rien de déplaisant Et Jamie s'étonna de constater que sur la fin, elle commençait même à ressentir quelque chose comme...

Il roula de côté, se laissa glisser sur le soi et s'assit en lâchant une bordée de jurons.

— Bordel de merde ! Tu parles d'un désastre ! Ce n'est pas du tout de ce que j'avais en tête.

Il se retourna, leva les yeux vers elle, et ajouta :

— Ne bouge pas. Je vais me nettoyer un peu et je reviens.

Elle ferma les yeux pour mieux l'ignorer, l'exclure de son monde. Jusqu'à ce qu'elle entende la porte claquer derrière lui, puis le bruit de l'eau qui coule. Alors, elle se redressa et rouvrit les paupières.

Un désastre. Mieux valait éviter que cela se répète. Eviter d'en parler. L'inévitable s'était produit, ce qui, en un sens, ne la surprenait pas. A présent que c'était fait, il ne lui restait plus qu'à filer au plus vite.

Il ne s'attendait pas à tomber sur Jack à la sortie de la salle de bains. Furieux contre lui-même, il était d'une humeur de chien, et, dans sa frustration, il en voulait à la terre entière. Il avait espéré lui offrir des orgasmes répétés, la faire jouir à n'en plus pouvoir, jusqu'à avoir raison de ses défenses. Jusqu'à ce qu'elle sorte de sa réserve, renonce à ce masque de pseudo-vierge. Jusqu'à ce qu'elle cesse de lui *échapper* et reconnaisse son existence.

Au lieu de cela, il avait perdu tout contrôle, éjaculé trop tôt comme un adolescent avant même qu'elle ait goûté les premiers frémissements du plaisir.

Il comptait remédier à ce triste état de choses dès qu'il la rejoindrait, mais l'oiseau s'était envolé. Et Jack était planté là devant lui, le regard lourd de reproche.

— A quoi tu joues, Killer ?

Dillon le gratifia d'un sourire torve.

— Je m'apprête à te trancher la gorge. Je suis occupé. Va-t'en !

— Certainement pas. Inutile d'être extralucide pour deviner ce que tu fabriques. Tu ne peux donc pas laisser la malheureuse en paix ? Tu n'as pas

besoin d'elle. Que Nate t'ait fait des crasses, je veux bien, mais ce n'est pas une raison pour te venger sur sa cousine. Elle ne mérite pas cela.

— Il n'est pas question de Nate. J'ai passé un an et demi en taule à cause d'elle. Il est temps qu'elle paie sa dette envers moi, tu ne trouves pas ?

— Non. Ce séjour en prison, tu ne l'avais pas volé. Ton prétexte ne tient pas et tu le sais. Je crois surtout qu'elle t'obsède, que tu fais une fixette. Elle n'y est pour rien, vieux, laisse-la rentrer chez elle.

— Pas encore.

— Tu es têtu comme vingt bourriques, ma parole ! Elle n'a pas à payer pour Nate. De toute façon, il a payé, avec les intérêts. Fiche-lui la paix, Killer. Tu ne t'es jamais conduit comme un salaud de sang-froid.

— Là, tu te trompes. J'ai une grande expérience dans ce domaine, et c'est précisément le genre de conduite qu'elle attend de moi. Je ne voudrais pas la décevoir.

Il se pencha pour ramasser un T-shirt qu'elle avait laissé tomber dans sa fuite. Il l'avait faite sienne. Et cet en-cas qu'il avait pris après tant d'années avait accru son appétit.

Cannelle. Son T-shirt sentait la cannelle. Il ne pouvait renoncer à elle. Pas encore. Malgré tous ses efforts pour racheter ses péchés, les péchés de toute une vie, sa bonté avait des limites, son héroïsme aussi. Et ces limites avaient pour nom Jamie Kincaid.

— Tire-toi, Jack. Nous en avons déjà discuté en long et en large, tu perds ton temps. Je ferai d'elle ce que je voudrai, et elle ne protestera pas. Oh, et la prochaine fois, tu frappes avant d'entrer.

— M'est avis qu'elle ne sait pas protester. C'est toi qui as l'expérience. Toi qui devrais la laisser partir.

— Ne compte pas dessus. Et ferme la porte à clé en sortant.

— Tu es un salaud, Dillon. Je t'aime bien quand même, mais il y a des jours où tu ne me facilites pas la tâche, Réfléchis à deux fois avant de la faire souffrir. Tu t'en mordras les doigts, et cela n'arrangera pas la sale image que tu as de toi-même.

— Fous-moi le camp, Jack !

Dillon monta sans bruit le vieil escalier dont les marches avaient tendance à grincer. Jack était parti, la porte verrouillée. Personne ne viendrait plus l'interrompre.

Il ne pourrait pas reprendre où ils en étaient restés, mais il ne lui faudrait pas bien longtemps pour la ramener au point où, tremblante de désir, elle s'abandonnerait. Cette fois, il ne raterait pas son coup. Au diable Jack et ses reproches, au diable les scrupules nés de ce qui lui restait de conscience !

Il allait poser la main sur la poignée de la porte lorsqu'il l'entendit. Il mit quelques secondes à comprendre le sens des hoquets étouffés qui venaient jusqu'à lui. Jamie pleurait, sanglotait contre un oreiller, un vêtement, le matelas, ses poings, peu importait. Elle ne voulait pas qu'on l'entende, et c'était pire que tout. Il l'imaginait terrée dans un coin de la pièce à attendre qu'il vienne la chercher.

Les larmes des femmes l'indifféraient. Il en avait trop vu pleurer par calcul, pour le culpabiliser. Et Jamie Kincaid était le genre de femme à pleurer pour un rien. En ce moment, elle pleurait sans doute de frustration sans le savoir.

Parce qu'il n'avait pas fini ce qu'il avait commencé. Si elle ne lui ouvrait pas la porte, il la défoncerait à coups de pied sans trop de mal, et il s'occuperait d'elle comme elle le méritait.

Mais il savait aussi qu'il ne le ferait pas. Les sanglots étouffés de Jamie avaient réveillé en lui une fibre morale oubliée. Il était bien sot de renoncer alors qu'il la tenait, tremblante de désir, après avoir attendu si longtemps ce moment. Il suffirait d'un rien pour la ramener à ce point...

Pourtant il ne le ferait pas.

Il songea à accrocher le T-shirt au bouton de la porte, hésita, y enfouit le visage pour respirer son odeur. Puis il reprit son chemin le long du couloir, le T-shirt à la main.

Jack secoua tristement la tête. Killer était sérieusement mordu et ne s'en rendait pas compte. En tant qu'ami, il ne se sentait pas le courage de lui dire qu'il était amoureux.

Killer ne croyait pas à l'amour. Pas au sens romantique en tout cas. Il mettrait ses symptômes sur le compte du désir frustré, et voilà tout. Seulement, le pauvre Dillon avait dépassé le stade du simple désir en ce qui concernait la petite cousine de Nate.

Aucun doute, elle avait une mauvaise influence sur lui, faisait resurgir ses pires instincts. Dillon pouvait se montrer impitoyable, mais s'en prendre

aux plus faibles n'était pas dans ses habitudes. Il le regretterait et s'en voudrait à mort.

Le mieux que puisse faire un ami dans ces circonstances, c'était d'assurer la fuite de la demoiselle avant qui soit trop tard. Avant que Dillon commette l'irréparable.

Il neigeait dehors. Dillon avait verrouillé le garage après l'avoir flanqué dehors. Mais la porte qui donnait sur la ruelle ne fermait pas. Sa précédente intervention avait gâché la fête et donné à Jamie le temps de s'esquiver. Possédé comme Dillon l'était, la seconde manche ne tarderait pas. Il n'avait pas de temps à perdre.

La sinistre ruelle était presque jolie sous son manteau de neige. Seules, quelques traces de pas en gâchaient la blancheur immaculée. Jack plissa le front, se demanda qui avait pu passer par l'entrée de service. Pas Dillon. Les empreintes étaient trop étroites. Et trop grandes pour être celles de Jamie, Il poussa le battant, entra et le referma derrière lui. Il faisait bon dans la pénombre du couloir. Il s'avança, et soudain, les yeux rivés sur une forme sombre.

— Mais, tu es mort ! s'exclama-t-il, interdit.

— Non. C'est toi qui es mort.

Jamie pleura longtemps, trop longtemps à son goût. Par miracle, il l'avait laissée seule pendant quelques instants, ce qui lui avait permis de s'enfuir. Et elle remerciait le ciel d'avoir échappé au pire. S'il n'était pas sorti, si elle était restée, elle aurait pu y prendre goût. Il y avait viol et viol.

Avec ou sans brutalité. Dillon Gaynor pouvait la contraindre à se soumettre d'un regard. Depuis douze ans, elle évitait les hommes, les tenait à distance, et voilà qu'elle était aux prises avec le pire d'entre eux, le seul à avoir un effet sur elle. Dans sa grande naïveté, elle s'était crue en sécurité. Il l'avait touchée. Il avait glissé les mains sous ses vêtements pour lui tâter les seins. Il l'avait étendue sur la table de la cuisine et l'avait recouverte de son corps. Il lui avait fait tout ce dont elle avait le plus peur, et elle avait survécu sans dommage.

Jusqu'à cet après-midi. Jusqu'à ce qu'il la pousse sur le vieux canapé pour la pénétrer et jouir en elle. Il ne l'avait pas caressée, pas embrassée. Et pourtant, il avait presque réussi à lui donner envie qu'il le fasse.

Des bruits lui parvenaient d'en bas — grondements de moteur, choc des outils contre le métal avec, en fond sonore, la musique infernale de

Dillon. Il lui fallait se nettoyer, se débarrasser de lui, de la sensation de son corps, de ses mains. Il lui fallait partir, quitter ce lieu maudit. Elle courut à la salle de bains, se doucha au plus vite et, lorsqu'elle en sortit, le bruit montait toujours du

Il avait laissé la porte de sa chambre entrouverte. Elle la poussa pour voir s'il n'aurait pas une paire de chaussures qu'elle puisse mettre pour filer sans qu'il s'en aperçoive.

Il n'y avait pas grand-chose dans la pièce. Un lit défait, aux draps en désordre. Troublée, elle ne pouvait en détacher son regard, le fixait en pensant à Dillon dans ce lit. Avec elle. Sur elle.

Une note de couleur retint son attention. Elle reconnut un des T-shirts qu'elle portait plus tôt. Elle avait dû le laisser tomber dans sa hâte de s'enfuir. Naturellement, il l'avait pris. Si elle tardait trop à partir, elle n'aurait plus rien à se mettre.

Après l'avoir récupéré, elle se dirigea vers la penderie. Pas de chaussures, pas de bottes, rien qu'elle puisse emprunter. Frustrée, elle se retourna. Au pied du lit, un poste de télévision à écran géant trônait sur une commode. Sur une impulsion, elle décida d'inspecter les tiroirs. Il y avait de grandes chances pour qu'il lui ait subtilisé son sac et ses chaussures. En toute logique, c'était le meilleur endroit pour les cacher. Mais la commode ne semblait contenir que des vêtements à lui — des jeans, des T-shirts, des chaussettes, rien de très surprenant.

Apercevant un bout de tissu rouge et rose qui dépassait sous une pile de T-shirts, elle tira dessus, et une étrange émotion lui serra le cœur à la vue de cette robe qu'elle aurait reconnue entre toutes. Treize ans qu'elle ne l'avait pas vue ! Treize ans qu'elle l'avait achetée en solde au magasin Macy's avec son amie Carly, que sa mère jugeait comme une péronnelle indigne de sa compagnie. C'était une robe de mousseline vaporeuse aux manches longues bordées d'un volant. Une robe courte, avec un décolleté plongeant.

A quinze ans, elle n'avait pas assez de poitrine pour que cela soit choquant, mais sa mère la trouvait malgré tout indécente — il est vrai que si Jamie la portait aujourd'hui, avec ses rondeurs de femme adulte, la robe pourrait paraître comme telle.

Autre point d'achoppement, cette robe était transparente.

Mais Jamie la portait sur une combinaison, de sorte qu'on ne voyait rien au travers. Son amie Carly arborait des tenues autrement provocantes. Et elle adorait cette robe dans laquelle, pour la première fois, elle s'était sentie belle, désirable et sensuelle. Sexy et séduisante. Plaisir enivrant, sentiment exaltant à cette époque où elle aspirait encore à plaire.

Naturellement, sa mère la lui avait confisquée 'avait déchirée et jetée aux ordures, estimant que ce vêtement digne d'une traînée ne méritait pas mieux. Et Isobel s'était aussitôt mise en devoir de lui racheter un ensemble d'une fille sage dans lequel Jamie se faisait l'effet d'un peignoir.

Elle secoua la robe pour la défroisser et l'examina. Avec le recul, force lui était de reconnaître qu'elle n'était pas du meilleur goût, mais, à quinze ans, elle en était folle. Le volant qui ornait le décolleté était légèrement déchiré. La mousseline de polyester avait vaillamment résisté à la rage destructrice d'Isobel.

Portant le vêtement à son nez, elle inspira une bouffée de passé. Il restait une trace du parfum qu'elle portait à l'époque et qu'on lui avait offert pour Noël. A cette note printanière, virginale, se mêlait une légère odeur de tabac et d'essence. Celle de Dillon.

Comment la robe avait-elle atterri entre ses mains ? Pourquoi ? Et pourquoi l'avait-il gardée pendant treize années ?

Il ne lui prêtait pourtant pas la moindre attention quand elle avait quinze ans, quand elle avait acheté cette robe.

Cela ne tenait pas debout.

En toute honnêteté, il lui fallait admettre qu'au moment de l'achat, elle avait une personne particulière en tête, la seule dont elle souhaitait se faire remarquer — le garçon aux yeux duquel elle voulait passer pour une femme adulte. A quinze ans !

Il s'agissait bien sûr de l'ami de Nate qui ne la voyait pas.

Ce voyou de Dillon Gaynor issu des bas quartiers.

Jamie n'avait jamais compris pourquoi Isobel autorisait Nate à sortir avec le pire de tous les mauvais garçons alors qu'elle interdisait à sa fille de fréquenter Carly dont le seul crime consistait à ne pas être d'assez bonne famille.

Encore que. Le mystère n'était pas bien grand. Nate faisait ce qu'il voulait de sa tante, et elle supportait ses caprices, parfois en serrant les dents, par amour pour lui.

Ce qui n'expliquait pas comment la robe mise au rebut s'était retrouvée dans les affaires de Dillon. Mieux valait ne pas y penser. De toute façon, elle ne la lui laisserait pas.

Il était plus que temps qu'elle s'affirme. Qu'elle tienne tête à son entourage. Qu'elle tienne tête à Isobel, ses jérémiades, ses exigences et ses critiques. Peut-être même qu'elle porterait cette robe à son retour.

Elle ne permettrait plus à Dillon de la toucher. Dès qu'elle l'entendrait monter et gagner sa chambre, elle descendrait, se mettrait au volant de cette fichue Cadillac jaune, et elle prendrait le large, quitte à foncer à travers la grande porte de bois du garage. Elle ne serait plus victime de ceux qu'elle aimait...

Non qu'elle aimât Dillon. Elle le méprisait au contraire.

Elle le méprisait depuis la nuit où Paul Jameson l'avait violée à l'arrière de cette même Cadillac.

Ah, mais à l'époque, elle ignorait ce qui s'était passé ensuite. Elle ignorait que Dillon avait battu son violeur et manqué le tuer en représailles. Et là, en regardant la robe qu'il avait conservée pendant plus de dix ans, elle se rendit compte qu'elle ne savait rien. Absolument rien.

La Volvo lui avait demandé plus de travail qu'il ne l'imaginait, mais en milieu d'après-midi, le moteur ronronnait, tournait sans doute mieux que depuis des lustres.

Jamie ne s'était pas manifesté. Enfermée dans sa forteresse, elle n'avait, à sa connaissance, pas mis le nez dehors — ni pour manger, ni pour quelque autre besoin. Encore que. Avec la musique de Nirvana à fond, il n'aurait probablement rien entendu.

Elle était toujours là-haut, il n'en doutait pas une seconde.

Il sentait sa présence toute proche, comme un poison infiltré sous sa peau. Jack avait raison. Jack avait toujours raison. Ce fichu Jiminy Cricket de Jack était la voix de sa conscience. Et les bons amis étaient rares. Mieux valait un ami sur qui compter qu'une partie de jambes en l'air, quelle que soit l'envie qu'on en ait. La leçon lui avait coûté assez cher pour qu'il ne l'oublie pas de sitôt.

Il la laisserait partir.

Satisfait de son œuvre, il sortit la Volvo du garage en marche arrière. La neige avait presque cessé de tomber et les réverbères qui fonctionnaient encore s'étaient allumés un peu avant la tombée du jour. L'air était sec et froid. Dans son sac, elle avait des cartes de crédit et deux cents dollars en liquide ; avec cela, elle n'aurait pas de problème pour trouver un hôtel. Il aurait bien ajouté un supplément d'argent dans son portefeuille, mais s'était abstenu de crainte qu'elle s'en aperçoive et lui fasse une scène.

Ayant garé la voiture, il coupa le moteur. Hésita à le laisser tourner. Jamie allait partir sur-le-champ, comme si elle avait le diable aux trousses,

et il aurait été courtois de laisser le véhicule chauffer un peu.

Mais il n'avait rien d'un gentleman, et s'était déjà montré bien généreux. Jack le lui paierait !

Hm. Jack allait surtout se payer sa tête. Son vieil ami le chambrait souvent, prétendait qu'il avait bon cœur sans le savoir. Et voilà qu'il apportait de l'eau à son moulin.

Tant pis. Une fois n'est pas coutume. Il ne conduisait jamais la Cadillac sans penser à Jamie, et cela ne risquait pas de changer. Il vivait avec ce souvenir depuis douze ans et s'en accommoderait pendant douze ans encore. Et puis, il avait d'autres motifs pour culpabiliser. La mort sanglante de Nate, entre autres.

Au moins, il s'était arrangé pour que Jamie ne voie pas la pièce. Sauf à arracher le parquet pour le remplacer et à repeindre les murs, impossible d'en ôter les traces de sang.

Il y avait renoncé. Dès que la police avait terminé l'examen de la scène du crime, emporté le cadavre à la morgue et enlevé les bandes jaunes interdisant le périmètre, il y avait entassé toutes les affaires de Nate et verrouillé la porte. S'il avait eu deux sous de bon sens, il aurait renvoyé le paquet à la Duchesse. Il ne l'avait pas fait sous prétexte qu'il ne devait rien à cette vieille bique.

Prétexte fumeux dont il n'était pas dupe. De fait, il espérait que Jamie viendrait les chercher. Qu'elle viendrait le trouver chez lui.

Et, à présent qu'elle était là, il regrettait son choix imbécile, regrettait d'avoir attendu sa visite. Mais il s'employait à réparer, à sauver les meubles avant que tout lui explose au visage.

Trois mois après le meurtre, la pièce sentait encore la Môme dans la pénombre, on distinguait les taches sur le sol, sur les murs, et il revoyait la scène de carnage, le corps inerte, brisé, au crâne défoncé, aux traits méconnaissables, aux vêtements trempés de sang. Il avait certes vu beaucoup de choses dans sa vie, mais il n'était pas près d'oublier ces images. Assis à la table de cuisine, il avait entendu ce qui se passait là-haut, écouté le bruit atténué des coups tandis qu'on assassinait son ex-ami. Et il n'avait rien fait, pas levé le petit doigt.

Il disait n'en éprouver ni remords ni regret. Si c'était à refaire, il recommencerait sans hésiter. Bien sûr, il fallait vivre avec les conséquences, mais il n'avait jamais rechigné sur le prix à payer.

Il déposa les deux cartons dans le coffre de la Volvo. Jamie était aussi ordonnée que par le passé. Pas de livres qui traînent à l'arrière, pas d'objets oubliés, pas de sacs plastiques, rien. Sa voiture était aussi vide que sa vie.

De quel droit la jugeait-il ? Sa vie à lui se limitait au travail, à deux ou trois amis et une femme de temps en temps quand l'envie le prenait.

Ça, et les réunions.

En cet instant précis, il aurait tué pour une goutte d'alcool.

Dès que Jamie aurait levé le camp, il se mettrait en quête d'une réunion. Ce ne serait pas bien compliqué. En général, il y en avait au moins trois en ville le dimanche soir.

Jamais il n'en avait eu autant besoin depuis qu'il avait cessé de boire. Il aurait dû se douter que la présence de Jamie compromettrait cinq ans d'abstinence pure et dure. Il ne replongerait pas pour elle. Ni pour elle, ni pour aucune femme.

Il sortit son sac et ses chaussures du coffre-fort. Il se faisait tard, mais il s'abstint d'allumer la lumière, ne chercha pas à étouffer le bruit de ses pas en montant à l'étage.

Cette fois-ci, il tenait à ce qu'elle l'entende venir, à lui donner le temps de se cacher. Une chose était certaine il ne voulait plus revoir Jamie Kincaid de sa vie. Pour une raison inexplicquée, dès qu'il posait les yeux sur elle, il avait envie de la toucher, et il ne pouvait se permettre ce genre de faiblesse. D'autant qu'il ne lui faisait que du mal. Plus vite elle s'en irait mieux ce serait. Après tant d'années, il était enfin prêt à tourner la page sur ce chapitre de sa vie.

Pas un son ne filtrait à travers la porte verrouillée. Pas de larmes, pas de sanglots étouffés. Silence.

Elle n'était pas partie, il l'aurait su. Elle éveillait en lui une sorte de sixième sens, et il la sentait de l'autre côté du battant ; il l'imaginait les yeux clos, retenant son souffle et priant pour qu'il passe son chemin.

Ce qu'il ferait dans quelques instants.

Il cogna d'une main ferme contre le battant.

— Va-t'en !

Elle avait encore la voix rauque d'avoir pleuré. Et il se surprit à sourire de sa combativité. Elle se défendrait jusqu'au bout. Qu'éprouverait-il lorsque, enfin, elle serait sortie de sa vie ? Un sentiment de libération ? De vide ?

Il déposa ses affaires devant la porte.

— Ton sac et tes chaussures sont là. Les cartons de Nate sont dans le coffre de ta Volvo qui t'attend dehors, sortie.

Un petit conseil d'ami, si tu tiens à conduire vieilles voitures, tu devrais veiller à l'entretien. Les bougies n'avaient pas été changées depuis des années, maintenant, elle fonctionne mieux que jamais et te ramènera entière chez toi.

Pas de réponse, naturellement.

— Si tu as besoin d'un supplément de liquide, tu en trouveras dans le coffre-fort du garage. Je l'ai laissé ouvert à ton intention. Inutile de t'angoisser à l'idée de me revoir, je resterai à l'écart jusqu'à ce que tu sois partie.

Toujours rien. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle lui décerne une médaille. D'ailleurs, si par le plus grand des hasards, elle décidait soudain de lui sauter au cou, il ne répondrait plus de rien.

Il s'éloigna en marchant pesamment, alla jusqu'à sa chambre et referma la porte derrière lui.

Assise en tailleur sur le vieux matelas, Jamie ne savait que penser. Le bruit de ses pas, le son de sa voix compliquaient les choses. Elle entendit ses chaussures et son sac tomber sur le plancher, entendit la porte claquer au fond du couloir. Puis plus rien. Silence.

Elle fixa le battant, incrédule. Ce ne pouvait être qu'une ruse. Et pourtant, die l'avait entendu s'éloigner, s'enfermer dans sa chambre.

Alors même qu'elle croyait commencer à le comprendre, il la prenait à revers de manière inattendue. Méfiante, elle poussa précautionneusement la porte, craignant une embuscade. Mais le couloir était aussi sombre que désert. A ses pieds, elle trouva son sac et ses chaussures qu'elle ramassa avant de refermer en hâte — avant qu'il ne change d'avis.

Incroyable ! Il la laissait partir, et rien sur cette terre bénie des dieux ne l'obligerait à le revoir.

Bénie des dieux, la terre ? Peut-être. Couverte de neige en tout cas, songea-t-elle en regardant par la fenêtre. Sa Volvo était bien là, garée dans l'allée, saupoudrée de quelques menus flocons. Si elle se dépêchait, elle pourrait partir avant qu'il fasse complètement nuit, avant que la neige se remette à tomber... avant d'être tentée de rester.

Tentée de rester ? Inconcevable. Dillon Gaynor était à ses yeux l'être le plus dangereux au monde. Il anéantissait ses défenses, n'admettait pas de refus, il la terrorisait, lui mentait, lui volait ses affaires. Pourquoi n'enfilait-elle pas ses chaussures pour s'échapper pendant qu'il en était encore temps ?

Si seulement Jack était là, elle pourrait lui parler... Mais pour lui dire quoi ? Elle n'en avait aucune idée. Peut-être de veiller sur Dillon, de prendre soin de lui Bah, quelle importance ? Elle ne s'en souciait pas à ce point. De toute façon, elle ne partirait pas. Pas ce soir. La mort dans l'âme, elle savait déjà qu'elle n'irait pas plus loin que le bout du couloir, pas plus loin que sa chambre, que son lit aux draps froissés. Elle était lasse d'avoir peur.

Il ne lui serait pas bien difficile de court-circuiter son cerveau pour fonctionner en automate. Ce qu'elle envisageait de faire n'avait aucun sens. Inutile d'y réfléchir. Elle ôta les vêtements qu'elle avait enfilés après sa douche éclair - le jean, le T-shirt, les sous-vêtements de coton blanc.

Elle avait dû anticiper quelque chose de ce genre. Enfouis dans un coin de la valise, le soutien-gorge et le slip de soie rose assorti étaient encore plus provocants que la parure lavande qu'elle portait plus tôt — trois fois rien de tissu monté sur du ruban et un soupçon de dentelle, à peine de quoi couvrir les endroits stratégiques.

La robe lui allait toujours, mais elle moulait ses courbes plus généreuses que celles de l'adolescente de quinze ans.

Elle ne regrettait pas l'absence de miroir dans la chambre, n'avait pas besoin de se voir pour savoir à quoi elle ressemblait. Elle était pâle, trop pâle, avec les cheveux emmêlés, et des yeux immenses qui lui mangeaient le visage. Un coup d'œil à son reflet, et elle prendrait peur, renoncerait à son projet. Alors que c'était là sa dernière chance.

Si elle devait un jour se donner à quelqu'un, ce serait à Dillon Gaynor. Il la désirait, elle n'en doutait plus. Sans cela, il n'aurait pas gardé sa robe pendant treize ans, n'aurait pas dérobé son sac et ses chaussures pour la retenir captive. Il ne l'aurait pas embrassée, pas renversée sur le vieux canapé du garage pour la posséder s'il ne la désirait pas. A moins, bien sûr, qu'il cherche de manière perverse à régler un compte avec Nate. A ses dépens.

Peu lui importait. Une seule chose comptait maintenant : finir ce qu'elle avait commencé. Aller jusqu'au bout du couloir et pousser la porte.

La chambre était plongée dans la pénombre, éclairée seulement par le clignotement de l'écran de télévision. Etendu sur le lit, vêtu d'un jean et d'un T-shirt blanc, Dillon tourna la tête pour la regarder. Pour regarder la robe qu'elle portait.

Sans changer de position, les yeux fixés sur elle, il tendit légèrement le bras. Et ce fut le silence. Il avait coupé le son. Nerveuse, Jamie s'humecta les lèvres du bout de la langue.

— Je croyais que tu voulais partir.

— Moi aussi.

— Je croyais que tu avais peur de moi.

— J'ai peur.

Il ne fit pas mine de se lever, n'esquissa pas un geste. Il restait là, parfaitement immobile, à la dévisager. La peau hâlée de ses bras tranchait contre le blanc des draps et de son T-shirt sous l'étrange éclairage.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu fais ici ?

Rien de lascif dans sa voix. Pas l'ombre d'une invitation.

La remarque témoignait plutôt d'une curiosité soupçonneuse. Le ton était assez froid pour la décourager, l'inciter à sortir. Au lieu de cela, elle referma le battant, s'y adossa.

Mais elle garda les mains sur la poignée de la porte au cas où elle devrait s'enfuir.

— Tu as dit que nous devrions finir ce que nous avons commencé.

Elle toussota pour s'éclaircir la gorge et reprit :

Ce qui s'est passé en bas ne me semble pas être une conclusion digne de ce nom. Si c'était un désastre comme tu le prétendais, il faut que tu me donnes une chance de me rattraper.

Jamie s'étonnait elle-même, n'en revenait pas de dire une chose pareille, d'être là, avec lui, dans cette chambre sombre.

Elle crut détecter un léger changement dans son expression. Réaction à peine perceptible.

— Le désastre n'était pas de ton fait. Franchement, tu me surprends. Toi qui ne m'as jamais écouté, voilà que brusquement, tu te souviens de mes paroles. On peut savoir pourquoi ?

Il ne paraissait pas tenir à ce qu'elle reste, et elle relâcha la poignée de la porte. Fuir ne poserait pas de problème. Et serait sans doute la meilleure solution.

— Je pensais que tu me désirais, mais tu as visiblement changé d'avis, décidé que je ne te tentais plus, ou qu'une fois te suffisait. Dommage que Nate ne soit pas là, il serait fier de toi.

— Jamais Nate n'a apprécié un geste noble.

Les reflets du poste de télévision dansaient sur son T-shirt.

Il était beau, aussi séduisant que douze ans plus tôt Aussi distant. Aussi inapprochable.

— Très bien. Supposons que je sois venue juste pour te dire au revoir.

Il hésita un bref instant, puis parut se décider.

— En ce cas, tu dois le faire correctement Viens. Jamie.

— Non.

Un petit sourire souleva le coin de ses lèvres, brisant le masque énigmatique et lointain.

— C'est toi qui as commencé. Tu es venue jusqu'ici, alors continue. Viens sur le lit.

Comme paralysée, elle resta un moment sans bouger. Puis elle fit un pas dans sa direction.

Il s'attendait sans doute à ce qu'elle s'esquive. C'est ce qu'elle aurait dû faire. Au lieu de cela, elle esquissa un premier pas en direction du lit.

Le sol était froid sous ses pieds nus. Visiblement, Dillon n'avait pas d'argent à investir dans les tapis.

Il se redressa, s'assit, la regarda approcher sans un geste, sans lui tendre la main. Il aurait pu lui faciliter la tâche, la toucher pour lui ôter le poids de la décision. Mais il se contentait de l'observer.

Elle fit un deuxième pas. La distance qui la séparait du lit n'était pas bien grande. A ce rythme, elle l'aurait couverte en un rien de temps. Faire des pas plus petits...

— Où as-tu pris cette robe ?

Cette question soudaine la surprit. Elle avait oublié ce qu'elle avait sur le dos.

— Dans le tiroir du milieu de ta commode. Je cherchais mes affaires.

— Elles étaient dans le coffre-fort du garage. Remarque, la robe t'appartient aussi.

— Je sais.

Un pas de plus et son cœur martelait ses côtes. Trop près...

Beaucoup trop près.

— Pourquoi était-elle en ta possession ?

— Je pourrais te dire que Nate l'avait, qu'il l'a oubliée ici qu'il remportait partout avec lui, qu'il faisait sur toi une fixation malsaine.

Horriifiée, elle se figea sur place, et il éclata de rire avant de continuer :

— Et tu serais assez naïve pour me croire. La vérité, c'est que je l'ai volée dans la poubelle où ta mère l'avait jetée. En souvenir de la petite Lolita la plus troublante que je n'aie jamais vue.

— Tu t'imagines que je vais gober ça ? Alors que tu ne me voyais même pas ?

— Rassure-toi, je te voyais. Et si on m'avait dit à l'époque que tu serais encore plus ravissante aujourd'hui, je ne l'aurais pas cru. Cesse de tergiverser, Jamie. Il est temps que tu découvres ce que tu as raté. Ce que nous avons raté tous les deux.

Elle fit un dernier pas, se retrouva contre le lit très haut dont le matelas lui arrivait à mi-cuisse. Son regard rencontra celui de Dillon qui l'observait toujours sans rien laisser paraître de ses émotions — s'il en avait. Elle grimpa sur le lit, s'agenouilla et s'assit sur ses talons. L'estomac noué, elle le vit ôter son T-shirt et le jeter à terre.

— Enlève ta culotte.

Elle laissa échapper une exclamation de protestation qu'il ignora.

— Tôt ou tard, il faudra bien qu'elle disparaisse, Jamie.

Et je sais d'expérience que c'est un vrai casse-tête pour se débarrasser de ces trucs-là, même s'ils sont jolis à regarder. Enlève-moi ça.

Tant bien que mal, elle fit glisser le minuscule vêtement de soie et de dentelle sur ses hanches. Hm. Pas facile de l'ôter en restant à genoux. Elle dut se résoudre à s'asseoir pour terminer l'opération. Elle s'apprêtait à déposer son slip au pied du lit quand il l'arrêta et le lui prit des mains.

— Il est trop petit pour toi, ironisa-t-elle.

— Je ne compte pas le mettre, n'aie crainte. Au soutien-gorge, maintenant.

— Mais... ma robe est transparente.

— Justement

Sans plus protester, elle lui tourna le dos, abaissa le haut de sa robe juste ce qu'il fallait.

— Tu perds ton temps à te cacher, tu sais.

Mais elle avait déjà ôté son soutien-gorge et remonté la robe sur ses épaules et se retourna pour lui faire face en lui tendant l'objet à bout de bras.

— Je suppose que tu le veux aussi en souvenir ?

Il le lui prit le posa près de lui sur le lit Le lit ! Horreur !

Elle était sur un lit avec Dillon Gaynor, nue sous une mince couche de tissu presque transparent.

— Maintenant, mets-toi sur moi.

Prise d'une panique soudaine, elle baissa les yeux sur son entrejambe sans pouvoir s'en empêcher. Son sexe en érection pressait contre sa braguette dont il n'avait pas même dégrafé le premier bouton.

— Non. dit-il, devinant ses pensées. Pas encore. Puisque je joue le rôle du sexothérapeute, tu vas devoir suivre mes indications, faire ce que je te demande.

— Et si je ne veux pas ?

— Tu peux t'en aller, je ne te retiendrai pas. Mais si tu décides de rester, tu t'installas sur moi.

Point de non-retour. Elle se mordit la lèvre, et se mit à califourchon sur ses hanches avec mille précautions, puis elle arrangea sa robe autour d'elle et plongea dans ses yeux.

Dans le bleu insondable des yeux de Dillon.

Glissant les deux mains sous sa jupe, il la positionna de manière à ce qu'elle repose sur son érection. Dieu qu'il était dur ! Et terriblement gros, plus gros qu'elle ne l'imaginait.

Puis il lui caressa les cuisses de ses paumes, dessus en descendant, dessous en remontant.

— Voilà ce que je te propose, murmura-t-il d'une voix de velours. Tu es aux commandes. Tu vas aussi vite, aussi lentement que tu veux, c'est toi qui décides de tout. Si ça doit te rassurer, tu peux même m'attacher. Je n'ai rien contre une petite torture amicale.

— Tu es dégoûtant !

— Si tel est le cas, qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle se mordit la lèvre.

— Je ne sais pas.

— Moi, je sais. Tu es là parce que tu en as envie. Sans cela, tu serais déjà partie, tu filerais tête baissée à travers la nuit du Wisconsin pour rejoindre la Duchesse la queue entre les jambes. Seulement, pour parler crûment, ce n'est pas cette queue-là que tu veux entre les jambes.

Son soudain mouvement la surprit. Renversement total.

Elle était là, sur lui, pétrie d'angoisse, à fixer ses yeux bleus et, l'instant d'après, elle se retrouvait sur le dos, sous lui, les jambes autour de sa taille. Le poste de télévision muet clignotait toujours, jetait sur le visage de Dillon des ombres inquiétantes qui lui conféraient quelque chose de brutal.

Puis il l'embrassa. Posséda sa bouche qui s'ouvrit pour accueillir son baiser, pour goûter sa langue et le feu de son désir avec avidité.

Elle entendit un gémissement de plaisir étouffé, réalisa qu'il venait d'elle. Pourquoi s'en étonner ? Pourquoi ne pas admettre que, depuis l'adolescence, elle rêvait des baisers de Dillon, qu'ils étaient son fantasme secret, le seul fantasme charnel qu'elle n'ait jamais eu.

Il lui encadrait le visage de ses mains, prenait tout son temps pour mordiller ses lèvres, couvrir son front et ses paupières de légers baisers doux comme des papillons avant de revenir à sa bouche. Malgré sa crainte de le toucher, elle l'enveloppa de ses bras, effleura la peau nue et chaude de son dos du bout des doigts, dessinant le contour de ses muscles, suivant les courbes, la ligne des épaules.

Lorsqu'il cessa de l'embrasser, ses yeux paraissaient presque noirs dans la pénombre.

— J'ai pris de l'avance sur toi tout à l'heure. Il est temps d'égaliser le score.

Il s'arracha à son étreinte, glissa vers le bas de son corps, fit remonter sa robe qui le gênait et posa une main entre ses cuisses. Elle laissa échapper un petit cri de protestation, mais il l'ignora, acheva de remonter la robe.

— Allons, Jamie, ce n'est pas nouveau. Tu aimais ça si ma mémoire est bonne. Tu ne vas pas me dire le contraire.

Ses longs doigts jouaient au bord de la fente humide et, d'instinct, elle cambra les reins pour accueillir sa caresse.

Alors, il accentua la pression, et elle gémit de plaisir malgré elle.

— Tu vois bien que tu aimes ça, murmura-t-il en se penchant pour poser un baiser sur son ventre.

Bouche chaude contre sa peau fraîche, frisson, brûlure délicieuse.

— Ce que je vais faire maintenant te plaira encore plus.

Et ses lèvres descendirent jusqu'à son sexe.

Prise de panique, elle plaqua les deux mains sur ses épaules pour le repousser. Sans effet. Il lui tenait les hanches, suçait, jouait de la langue et même des dents, jusqu'à ce qu'elle commence à trembler de tout son corps.

Et ce n'était plus de peur. Une chaleur intense montait d'entre ses cuisses pour se propager, se répandre, la propulser dans une spirale de plaisir croissant qui lui faisait presque honte.

C'était trop tôt, trop fort. Elle tenta de se reprendre pour ne pas basculer sur la pente dangereuse, mais elle était allée trop loin, ses muscles se crispaient déjà et elle prenait peur quand, au moment crucial, Dillon plongea deux doigts en elle... alors elle perdit pied, se laissa emporter par les vagues successives de l'orgasme tandis qu'il possédait sa bouche pour recueillir son cri.

Lentement, très lentement, le rythme frénétique de son cœur s'apaisa. Lorsque, enfin, elle souleva les paupières, elle le vit penché sur elle avec un sourire satisfait. Elle l'aurait bien giflé si elle en avait eu la force, mais elle était plus molle qu'une poupée de chiffon.

— Voilà qui est mieux, murmura-t-il. Et maintenant, ôtons cette robe. Elle est jolie, sexy en diable, mais elle a fait son temps et je risque de la déchirer.

Incapable d'émettre une protestation, Jamie le laissa passer le vêtement par-dessus sa tête, ne chercha pas à voir où il le mettait. Peu lui importait. Rien n'avait plus d'importance à présent.

Entièrement nue, elle se recala contre les oreillers. Il la regardait, la détaillait l'air sérieux.

— Merde, murmura-t-il tout bas.

— Merde quoi ?

Sa voix enrouée se brisait, ce qui n'aurait pas dû la surprendre.

— Oh, rien. Juste merde.

Il l'enveloppa de ses bras, posséda sa bouche avec fougue.

Il avait son odeur, et elle put se goûter sur ses lèvres. Ses seins nus étaient pressés contre sa peau brûlante.

— Maintenant, on s'enhardit souffla-t-il contre son oreille en lui prenant la main pour la mettre sur la fermeture de son jean.

Sur son membre durci par le désir. Elle ne se retira pas. La sensation de son sexe contre sa paume à travers l'étoffe avait quelque chose de mystérieux, de puissant, et le léger soupir de plaisir qu'il émit ranima la fièvre de Jamie.

— C'est bien, petite fille, vas-y.

Il roula sur le dos, lui reprit la main, la glissa sous son Jean pour qu'elle le touche. Elle tenta de la retirer, sans succès. Il était trop fort, maintenait sa main en place contre la peau soyeuse tout en défaisant son pantalon pour s'en débarrasser.

Elle s'habitua à ce contact, à la peau douce de son sexe tendu, à sa fermeté, sa moiteur quand il tendit le bras vers la table de chevet. Bruit de papier qui se déchire. Ah. Un préservatif. Et il ôta sa main d'où elle était. Juste quand elle y prenait goût

— Temps de passer aux choses sérieuses, fillette.

— Ce n'était donc pas sérieux jusqu'ici ? marmonna-t-elle sans comprendre.

— Je veux que tu jouisses quand je suis en toi.

Ses paroles la brûlaient, mais elle fit non de la tête.

— Ça ne marchera jamais.

— Ça marchait très bien tout à l'heure, et cette fois, tu es mouillée.

Sans effort apparent, il la souleva pour l'installer de nouveau à califourchon sur lui. A la différence qu'ils étaient maintenant nus et qu'il la tenait par les hanches, juste au-dessus de lui. Elle le sentait entre ses cuisses, ferme, tendu, en attente.

— A toi, Jamie. Si tu me veux en toi, il faut que tu me prennes.

Le gland encapuchonné pointait contre les lèvres humides de son sexe, mais Dillon ne bougeait pas, ne faisait rien pour la pénétrer. Retenant son souffle, Jamie le prit lentement en elle. Lentement, centimètre par centimètre, elle se remplit de lui, jusqu'à l'avoir tout entier au plus profond d'elle. Couverte de sueur, elle tremblait. Cela n'avait pas de sens. Pourquoi cette invasion de son corps produisait-elle un tel effet ? Il occupait toute la place à l'intérieur, elle le sentait brûlant, épais, énorme et dur, mais, curieusement, elle n'éprouvait aucune douleur. Elle se pencha vers l'avant,

revint en arrière, se balança doucement, s'étonna d'y prendre plaisir. D'en vouloir davantage.

— Je ne peux pas, geignit-elle d'une voix étranglée.

— Je vais te donner un coup de main, murmura-t-il.

Et il la souleva par les hanches pour lui donner l'impulsion, la fit aller et venir de haut en bas à un rythme régulier. Alternance du plein et du vide. Du manque et de la satisfaction. C'était presque crispant. Dès qu'elle l'avait en elle, elle en voulait encore et toujours plus de sorte qu'inconsciemment, elle accéléra la cadence.

— Nous sommes pressés ? S'enquit-il paresseusement.

Mais elle sentait la tension de son corps, sentait son sexe battre en elle. Et elle savait qu'il percevait aussi ce tremblement intérieur qui l'ébranlait tout entière.

Plus vite, plus vite, plus fort, plus loin, elle glissait contre lui. Sueur. Sensation de nager. Elle s'agitait, se démenait en secouant la tête, frustrée, suppliante.

— Non... Je n'y arrive pas... Il faut que tu m'aides !

Il n'y a qu'à demander.

Il enveloppa de ses bras, la fit rouler sous lui, et elle noua ses jambes autour de sa taille. La tension montait, intense, insoutenable, délicieuse. Dilatation.

— En toi. Je jouis en toi, murmura-t-il à son oreille.

Glissant la main entre leurs deux corps trempés, il la toucha, appuya fortement sur le point sensible et plongea d'un coup au plus profond d'elle. Sensation de chaleur. Pression de son sexe tendu qui gonflait encore, tressautait sous les contractions de l'orgasme. Puis il y eut le noir et la dissolution dans le plaisir indicible qui ressemble à la mort.

Il resta longtemps en elle avant de se retirer. Trop étourdie pour réagir, elle demeura immobile à goûter les derniers frissons qui parcouraient son corps.

Elle sentit ses doigts qui essuyaient les larmes de ses joues mais ne souleva pas ses paupières trop lourdes.

— Pauvre petite fille, murmura-t-il avec une sorte de tendresse. J'aurais dû larguer Nate à cette fichue soirée et partir avec toi. C'est ce que je voulais faire, tu sais. Je voulais t'emmener chez moi pour baiser à en perdre l'esprit. Bien sûr, la Duchesse aurait eu ma peau et j'aurais fini en

cabane. De toute façon, j'aurais atterri en taule un jour ou l'autre. Au moins, pour ça, j'y serais allé de bon cœur.

Ses doigts descendirent le long de son cou, effleurèrent sa gorge, puis un sein, et elle laissa échapper une plainte.

— Ah, c'est vrai, dit-il en riant Nous ne nous sommes pas encore occupés de ta poitrine...

Du bout de l'index, il joua avec un mamelon dont la pointe se tendit presque douloureusement.

— ... Ni de tes fesses, ni de ta bouche. Je me demande combien te temps il faudra pour que tu acceptes de me prendre dans ta bouche.

Elle gémit doucement.

— Treize ans, Jamie. Treize ans. Ce n'est que le début.

Sur ces mots, il sortit. La porte se referma, et elle resta seule, dans le noir, inerte, incapable du moindre mouvement, comme si son corps était de plomb.

Et elle frissonna.

Le bâtiment empestait le sexe et Nate le sentait. L'air en était imprégné. Les fantômes gardaient-ils le sens de l'odorat ? Voyaient-ils à travers les murs ? Lui oui, en tout cas. Et il avait l'ouïe fine. Il avait entendu les petites plaintes discrètes de Jamie, les frottements peau contre peau, les claquements de la chair humide, les grognements étouffés. Il savait à quel moment Dillon avait joui. Il l'avait suffisamment observé au fil des années pour le connaître mieux que les femmes qu'il sautait. Il aurait reconnu entre tous ce grondement étouffé à l'arrière de la gorge. Et il savait aussi qu'il avait eu l'un des meilleurs orgasmes de sa vie dans la petite chatte de sa cousine.

Il aurait dû s'en irriter. Il n'aimait pas que Dillon ramène des maîtresses. Dillon ne leur faisait jamais de mal. C'était d'un ennui mortel. A quoi bon le sexe sans la douleur ?

Mais cela n'avait pas d'importance. Ces femmes ne comptaient pas, n'avaient jamais compté. Il ne s'intéressait pas vraiment à elles. Ne s'intéressait à personne en dehors de Nate, son meilleur ami.

Jusqu'au jour où il l'avait envoyé à la mort.

La vengeance était une chiennerie. Mais le fait d'avoir vu Dillon Gaynor baiser sa tendre petite cousine le dédommageait de ses peines. D'autant qu'il allait tuer Jamie en représailles. Et, mieux encore, Killer en souffrirait comme les damnés de l'enfer.

Jusqu'à ce que le fantôme de Nate Kincaid l'assassine à son tour.

Dillon resta si longtemps sous la douche que l'eau devint froide. Il avait pratiquement vidé le ballon pourtant de bonne taille. Les deux mains contre le mur de la cabine, il laissa le jet puissant fouetter son corps, puis son visage qu'il tendit, les yeux clos, vers la pomme. Il n'éprouvait pas de remords. N'avait aucune raison de se sentir coupable. Il avait fait ce qu'elle lui demandait, correctement de surcroît, et il recommencerait dès qu'elle serait remise de ses émotions. Il recommencerait encore et encore. Jusqu'à ce qu'ils se lassent l'un de l'autre.

L'eau fraîchissait ; il se rinça les cheveux en songeant que Jamie n'avait aucune idée de ce qui se passait entre eux.

Pauvre demi-vierge fragile dont l'expérience sexuelle se résumait à un viol aux mains d'un crétin de même qui se croyait malin. Elle ne pouvait pas savoir à quel point il était surpris de ses réactions. Il s'attendait à des difficultés, ne pensait pas la conduire à l'orgasme avant plusieurs jours. Finalement, cela n'avait été qu'un jeu d'enfant Pourquoi s'en étonnait-il, d'ailleurs ? Elle avait le béguin pour lui depuis l'adolescence et venait de réaliser ses fantasmes de jeunesse, ce qui comptait pour beaucoup. De son côté il était passé maître dans l'art de la sexualité et n'avait pas douté une seconde qu'il parviendrait à la faire jouir.

Il n'avait pas fallu longtemps.

Pour le moment, il s'employait à tuer le temps. Jamie avait besoin de dormir, besoin de récupérer et de se retrouver.

S'il n'avait tenu qu'à lui... Rien que de penser à elle et il bandait déjà, était prêt à repartir. Mais pas elle. Ses chairs seraient trop sensibles. S'il retournait dans la chambre, il ne résisterait pas à l'envie d'être en elle, et il risquait de lui faire mal. Il n'en était pas question. Il tenait à ce qu'elle continue à y prendre plaisir aussi longtemps qu'il la désirerait.

Cela ne durerait pas éternellement. Cela ne durerait jamais.

Tôt ou tard, il se lassait de ses maîtresses les plus expertes, et il ne supportait pas les demandes affectives. Jamie s'était crue amoureuse de lui autrefois. Un bon orgasme suffirait à raviver cette conviction, et il lui en avait donné au moins deux.

Et puis, un jour ou l'autre, elle perdrait ses illusions. Il était toujours le même Dillon, alias Killer — le tueur. Un homme dont le seul talent était pour l'amitié et qui l'avait gâchée en trahissant celui qui lui était le plus proche, son plus vieux compagnon de jeunesse.

Non, Jamie et lui n'avaient pas d'avenir ensemble. Il n'avait pas d'avenir avec qui que ce soit. Mais au diable l'avenir ! Mieux valait profiter du moment présent. Et, en ce moment même, il y avait une femme dans son lit.

Une femme qu'il désirait, dont il avait besoin. Au fond, rien ne comptait autant.

Il finit par couper l'eau et sortir de la douche. Il se rasa, chose rare, pour éviter que sa barbe naissante irrite les joues fraîches de Jamie. Ou ses cuisses, songea-t-il avec un sourire. Concentré sur le mouvement de sa main, sur le rasage, il évitait de croiser son regard dans la *glace*. Il n'était pas homme à se mentir, et préférerait ne pas voir son reflet plutôt que de devoir affronter quelque vérité déplaisante.

Sitôt vêtu, il alla jeter un coup d'œil dans la chambre avant de descendre. Jamie donnait à plat ventre, les cheveux en désordre, le drap entortillé autour de ses jambes, de ses hanches. Il referma silencieusement la porte et prit le chemin du garage.

Tenterait-elle de s'enfuir de nouveau ? Sans doute. Elle aurait quelque peine à le regarder en face après ces dernières heures passées ensemble. Mais la neige s'accumulait dehors, et la vénérable Volvo n'était pas équipée pour l'hiver du Wisconsin. Le véhicule n'irait pas bien loin avec des pneus ordinaires presque lisses. Il sortit dans la nuit froide, monta à bord de la vieille voiture, mit le contact, écouta le moteur démarrer avec satisfaction, puis il fit marche arrière, fa rentra dans le garage et referma la porte derrière lui. Remarquant une tache sombre à l'emplacement où la Volvo était garée, il réfléchit. Ce ne pouvait pas être une fuite d'huile ou d'un autre liquide, il avait tout vérifié avec une attention minutieuse. En matière de voiture, il devenait obsessionnel. Alors qu'il se souciait comme d'une guigne de tout le reste. Il souleva le capot de la Volvo qui trônait au milieu du garage. Tout paraissait en ordre. Pas la moindre durite en mauvais état, pas de collets mal ajustés. Tous les niveaux étaient au maximum. Par acquit de conscience, il jeta un coup d'œil à l'arrière. Rien de suspect là non plus, pas trace d'écoulement. Et il l'avait mise sur le pont le matin même pour regarder en dessous sans rien découvrir d'anormal.

Quoi qu'il en soit, il disposait maintenant d'un prétexte pour retenir Jamie. Prétexte bien inutile en ce qui le concernait, mais elle en aurait besoin. Elle n'admettrait jamais qu'elle était prête à envoyer promener sa

mère autoritaire, son emploi et sa petite vie rangée pour quelques jours, quelques semaines, voire quelques mois de débauche sexuelle. Même si c'était le cas. Il lui avait donné un avant-goût, et elle en voudrait davantage, aucun doute là-dessus.

Mais il savait d'instinct qu'elle chercherait à partir malgré tout.

La mystérieuse fuite de la voiture lui servirait d'excuse pour rester. En cas de besoin, il trouverait d'autres pannes.

Mais ce ne serait sans doute pas nécessaire. Jamie finirait par reconnaître la vérité. Par reconnaître que, par quelque hasard malencontreux, elle le désirait autant qu'il la désirait. Et il faudrait un fameux bout de temps avant d'épuiser ce désir.

Jamie s'obligea à se détendre lorsqu'elle perçut son pas dans le couloir. La tête tournée dans l'autre sens, elle l'entendit ouvrir la porte et retint son souffle. Allait-il revenir, la toucher de nouveau ? Comment lui dire non alors qu'elle n'en avait pas la moindre envie ?

Elle avait retrouvé son sac, son argent, ses cartes de crédit et son permis de conduire. Il lui avait annoncé que sa voiture était en état de rouler, mais en supposant même qu'il ait menti, elle avait maintenant le nécessaire pour en louer une autre et filer au plus vite. Dillon ne chercherait pas à la retenir. Mais elle n'était pas sûre de vouloir partir.

La porte se referma. Elle l'entendit descendre l'escalier et laissa échapper un soupir de soulagement. Pas de déception, assurément.

Il ne restait plus d'eau chaude dans le ballon, mais tant pis.

Ce serait une punition digne de sa stupidité, et la douche froide la débarrasserait des derniers vestiges de désir importun.

Car ce n'était que cela Du désir, de la concupiscence pure et simple. Une sorte de fringale, un appétit sexuel primitif dont jamais elle ne se serait crue capable.

En tout cas, ce n'était pas de l'amour.

Enveloppée d'une serviette, elle courut le long du couloir sombre jusqu'à sa chambre où elle s'enferma. Si Dillon voulait garder sa vieille robe, grand bien lui fasse. Elle lui laisserait les sous-vêtements trop osés en prime. Une tenue décente et des chaussures lui suffiraient pour sortir de là.

Elle se vêtit en hâte, jeta pêle-mêle le reste de ses affaires dans sa valise et la boucla. Ses chaussures de sport n'allaient pas précisément avec

la robe stricte que sa mère lui avait achetée, mais peu importait. Une seule chose comptait à présent : fuir.

Mais sa montre demeurait introuvable. Non qu'elle lui fût d'une grande utilité. Elle ne donnait plus l'heure faute d'avoir été remontée. Cependant, Jamie y tenait. C'était un souvenir de famille, un cadeau que son père lui avait donné pour ses seize ans.

La montre ne se trouvait pas dans la valise. Pas de trace où que ce fût. Dillon la lui aurait-il prise et omis de la lui rendre ? C'était le seul objet de valeur qu'elle avait emporté. S'il avait été l'homme qu'elle l'avait toujours soupçonné d'être, il aurait fait main basse dessus pour la revendre. Un petit larcin pour de l'argent facile.

Mais Dillon n'était pas tel qu'elle l'imaginait. Et elle préférait ne pas trop réfléchir à ce qu'il était vraiment. Elle n'avait qu'une envie : s'échapper d'ici.

Pourquoi ? Elle aurait été bien en peine de l'expliquer, savait seulement que c'était une nécessité d'ordre moral. Une nécessité impérieuse. Elle était dedans jusqu'au cou et se noyait. Son seul espoir était de s'enfuir avant qu'il soit trop tard. Un reste d'instinct de survie lui disait qu'en allant dans la chambre de Dillon, elle avait commis la pire erreur de sa vie. C'était plus sot encore que de monter à l'arrière de la Cadillac avec Paul Jameson. Là, elle n'avait subi qu'une agression physique. Mais Dillon l'avait possédée, envahie corps et âme.

Elle agrippa le duvet qui recouvrait le matelas, le souleva pour voir si sa montre n'était pas en dessous. Et elle poussa un hurlement.

En sortant, elle percuta Dillon qui arrivait au pas de course.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Mort..., haleta-t-elle en frissonnant. Sur le lit... Il y a du sang partout.

Il l'écarta de son chemin, se dirigea vers la chambre.

— Ne bouge pas.

Elle s'adossa au mur, tenta de réprimer ses frissons convulsifs, de reprendre son souffle. Elle détestait ce couloir, s'y sentait observée par un pervers aux pensées malsaines qui sentait le cimetière. Illusion ridicule. Elle était seule dans le vaste bâtiment avec Dillon qui se trouvait dans sa chambre et ne pouvait donc pas l'épier.

Il reparut dans l'embrasure de la porte.

— C'est un rat crevé. Je t'ai prévenue que j'en trouvais de temps en temps.

— Celui de l'autre jour n'était pas plein de sang. Et qu'est-ce que cette bête fabriquait dans mon lit ?

— S'il s'agissait d'un homme, j'aurais eu une petite idée, mais un gros rat, je ne sais pas. Je suppose qu'il aura mangé du poison et se sera traîné jusque-là pour mourir.

— C'est bien ma chance. Et pourquoi tout le sang ?

L'autre rat ne saignait pas. Enfin...

Elle frissonna, puis ajouta :

— Jusqu'à ce que je marche dessus.

Dillon haussa les épaules. Il baissait les yeux pour la regarder et elle prit soudain conscience de sa taille. Il était grand, très fort. Ils étaient seuls dans le couloir, et elle venait de coucher avec lui.

Si tu y tiens, je peux te donner des détails sordides, mais je doute que tu aies envie de savoir. Et puis, quelle importance ? Tu ne dormiras plus dans cette chambre. Je ne dormirai plus ici du tout.

Dillon eut alors un lent sourire — une réaction qu'elle n'attendait pas.

Eh bien, je n'envisageais pas de ne pas dormir du tout, mais si tu y tiens, je resterai éveillé aussi longtemps que toi.

— Je voulais dire que je partais, O.K. ? Nous sommes quittes. Nous avons fait ce qui devait être fait : tu as eu ta revanche pour ton année de prison, j'ai réalisé mes fantasmes d'adolescente et je peux maintenant aller de l'avant. L'affaire est close, je m'en vais.

Elle crut qu'il exploserait de rage mais, au lieu de cela, il inclina la tête de côté, sans plus manifester d'émotion.

— Vraiment ? Tu crois cela ? Personnellement, j'ai à peine commencé à faire le nécessaire pour rattraper les dernières douze années.

Il se tenait entre elle et la liberté. Son sac et sa valise se trouvaient dans la chambre. Mais avec ses chaussures et sa voiture en état de marche, elle conservait tous les atouts.

— Tu peux toujours essayer de m'attraper, dit-elle en s'efforçant de masquer le tremblement de sa voix. Cela ne te servira à rien. Je suis plus rapide que toi.

— Je ne vais pas te courir après, Jamie. Je t'ai déjà dit que je te laisserai partir. Si tu y tiens tellement, vas-y. J'ai rentré ta Volvo dans le

garage, mais tu n'auras aucun mal à ouvrir les portes. Les clés sont sur le siège du passager.

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu me laisses partir ? répéta-t-elle en écho.

Curieusement, elle n'en éprouvait pas la joie escomptée mais un sentiment de tristesse sans nom qui lui nouait le ventre.

— En ce cas, aurais-tu la bonté de me passer mon sac et ma valise ? Je ne veux plus mettre le pied dans cette chambre.

— Mais certainement.

Il disparut dans la pièce, revint avec les objets demandés.

— Tu veux que je les descende pour toi ?

Pourquoi diable avait-elle soudain envie de pleurer ?

— Je me débrouillerai, dit-elle en les lui prenant des mains.

Et, pivotant sur ses talons, elle se dirigea vers l'escalier, heureuse pour une fois que le couloir soit si sombre. Ses yeux la picotaient dangereusement. Mieux valait que Dillon ne le remarque pas.

Il la suivit, bien sûr, à distance respectable. Elle ne se souvenait plus si elle avait emporté un manteau, mais le chauffage de la voiture prévu pour les hivers de Scandinavie serait sans doute suffisant. Dès que le moteur tournerait, *tout* irait bien.

Il faisait bon dans la cuisine si accueillante en apparence.

Elle posa sa valise, se prépara à des adieux polis, mais Dillon poursuivit son chemin jusqu'à la porte de service qui donnait sur la ruelle, un drap taché de sang entre les mains. Elle comprit qu'il transportait le cadavre de rat.

Il jeta le tout dehors, resta un moment à regarder le sol à ses pieds, puis à scruter la nuit en direction de la rue principale. Enfin, il rentra, pensif, et tira le battant derrière lui.

— La voiture est dans le garage. Ne t'inquiète de rien, je refermerai la porte.

Il semblait distrait, lointain. Tout se teintait soudain d'irréalité. Jamie ne comprenait pas que ce soit si facile, qu'après ce qui s'était passé, Dillon la laisse partir sans un mot de plus au volant de la Volvo. C'était là ce qu'elle souhaitait, bien sûr, mais elle n'y croyait pas, ne pouvait y croire.

Plaquant sur ses lèvres son plus beau sourire de façade, celui que sa mère exigeait d'elle en société, Jamie se redressa et dit :

— Bon. Eh bien...

— Eh bien, reprit-il en reportant toute son attention sur elle, je vois que tu fais ta tête de Duchesse. Dommage qu'elle ait déteint sur toi. On te croirait sur le point de me serrer la main en me remerciant de cet agréable séjour.

Vaguement penaude, Jamie laissa sa main retomber le long de son corps.

— Oh non, tu te trompes.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire, alors ?

— Au revoir. Tout simplement.

Elle reprit sa valise et son sac avant qu'il s'en empare, puis elle se dirigea vers le garage.

La Volvo l'attendait, sagement garée sur le côté. Le toit couvert de neige gouttait, et elle avait au moins deux pneus crevés.

De surprise, Jamie laissa tomber sa valise et son sac. Elle resta interdite à fixer la voiture cependant que Dillon la rejoignait.

— Qu'est-ce qui est arrivé aux pneus ?

— Aucune idée. Tu as dû rouler sur un morceau de métal, un clou ou je ne sais quoi quand tu as quitté la route.

— Et tu ne l'as pas remarqué quand tu travaillais dessus ?

— Les pneus n'étaient pas dégonflés.

Elle se tourna vers lui, poings sur les hanches.

— Tu n'y serais pas pour quelque chose, par hasard ?

— Je l'ai remise en état, rappelle-toi.

— Tu n'aurais pas aussi dégonflé les pneus ?

Question stupide. Il n'aurait pas fait cela. Il était trop heureux de se débarrasser d'elle...

— Si.

— Nous pourrions... Pardon ?

— Si. J'ai dégonflé les pneus. Les quatre pour ne rien te cacher. Au cas où tu déciderais de prendre la fuite.

— Je croyais que tu devais me laisser partir.

— Je le devrais.

Il s'efforçait de paraître sûr de lui, mais Jamie sentait que cet aveu le mettait mal à l'aise.

— Seulement, tu ne le feras pas.

Au lieu de la colère, de l'angoisse et de la panique attendues, elle éprouvait un vif soulagement.

— Non.

Planté là devant elle, certes il l'intimidait et l'effrayait un peu, mais il n'était qu'humain, qu'un mauvais garçon qui n'en faisait qu'à sa tête et obtenait ce qu'il voulait depuis trop longtemps.

— Alors, convaincs-moi de rester, déclara-t-elle en écartant ses cheveux de son visage.

Elle était pâle, le regardait de ses beaux yeux gris soulignés de cernes bruns comme s'il était tout à la fois l'incarnation du diable et le prince charmant. Il aurait pu lui dire qu'il avait tenté de lui faire croire qu'il était un monstre, mais il n'en avait plus envie.

Grâce aux bouches de ventilation qui soufflaient de l'air chaud aux quatre coins du garage, il y régnait une température agréable. Il ne savait toujours pas pourquoi il avait dégonflé les pneus de la Volvo. Une impulsion. Si Jamie souhaitait partir, il devrait la laisser s'en aller, reprendre le fil de sa vie. Et lui serait libre de reprendre la sienne. Mais, finalement, il n'avait pas pu s'y résoudre. Peut-être parce que les comptes n'étaient pas soldés.

Elle le regardait toujours, pleine d'espoir et inquiète. Ses grands yeux gris anxieux, sa vulnérabilité même, avaient quelque chose d'absurde chez une femme adulte. Elle était un peu trop maigre, il pourrait l'engraisser. Elle était un peu trop nerveuse, et il s'était employé à entretenir ses craintes.

Elle était aussi un peu trop irrésistible. Il aurait dû la pousser à fuir, l'effrayer pour de bon, la chasser hors de chez lui. Et il avait tout fait pour la retenir.

Il passa devant elle en veillant à ne pas la toucher, se dirigea vers la stéréo. Il savait quel CD se trouvait dans le lecteur, pressa un bouton, puis un autre, et la musique emplit le vaste espace, véritable marée sonore qui interdisait toute conversation. Alors, il revint vers elle.

Sous la lumière crue du garage, Jamie semblait encore plus pâle. Il lui jouait un tour pendable, d'assez mauvais goût. Il le savait, aurait dû avoir honte de lui. Mais il n'en était rien.

U2 résonnait dans la pièce, et il était soudain projeté douze ans en arrière, précipité sans retour vers la catastrophe, une vierge tremblante entre

tes bras. Et cette même vierge tremblante le regardait maintenant, se souvenait de la chanson.

Il s'avança lentement pour ne pas l'effaroucher, mais Jamie avait pris de l'assurance au cours des dernières heures. Elle n'eut pas de mouvement de recul lorsqu'il tendit les bras vers elle, et lorsqu'il l'attira dans son étreinte, elle se laissa aller sans une hésitation, le prit par le cou pour poser sa tête contre son épaule. Ensemble, ils oscillaient au rythme de la musique.

Il dansait avec elle, les yeux clos, et revoyait le vieux gymnase du lycée de Marshfield décoré de papier crépon, éclairé par des lumières noires. Il aurait mieux fait de l'emmener au bal, aurait dû trouver le culot de l'inviter. Il est vrai qu'elle sortait alors avec un pur-sang de bonne famille, un clone de Paul. Elle n'aurait jamais accepté d'être sa cavalière.

Aujourd'hui cependant, elle se blottissait contre lui comme un chat paresseux, se laissait bercer au rythme de la musique dans un lent balancement, le plus lent de tous les slows s'il s'agissait d'une danse.

Il la désirait, il avait besoin d'elle plus que de café ou de cigarettes, plus que de son dernier verre d'alcool cinq ans plus tôt, plus que d'une bonne conscience. Il avait besoin d'elle et, plus il luttait contre ce besoin, plus le besoin enflait, menaçait de l'engloutir, de le détruire.

La chasser, l'éloigner de lui ne serait pas bien difficile. La chanson touchait à sa fin, le CD s'arrêterait, il lui dirait qu'il l'aimait, et c'en serait fini de sa vie.

Il avait une chance de se sauver. Une chance de l'éloigner avant qu'il soit trop tard.

Il cessa de danser, lui releva le menton. Ses yeux brillaient d'un éclat inconnu dans son visage empreint d'une douceur rêveuse. Rien qu'à la regarder, il aurait pu jouir.

Mais il lui fallait se débarrasser d'elle. A son corps défendant, la raison reprit ses droits, et il prononça les paroles fatidiques qui la feraient fuir à coup sûr :

— Monte à l'arrière de la voiture.

Il s'attendait à ce qu'elle se mette en rage, le repousse et parte en courant. Il ne lui faudrait pas plus de cinq minutes pour regonfler ses pneus, et elle disparaîtrait de sa vie à jamais. Il ne la reverrait plus, serait en sécurité.

Elle levait vers lui son beau visage si pâle, et ses lèvres pulpeuses tremblaient. Puis elle s'écarta, échappa à ses bras, à son étreinte, avant de lui répondre d'un simple « oui ».

Dillon n'en crut pas ses oreilles.

Il n'en crut pas ses yeux lorsqu'il la vit se diriger vers la vieille Cadillac jaune. Jamie était comme à seize ans, quand il la désirait si fort qu'il était prêt pour elle à risquer la prison. Quand il la désirait au point qu'il avait failli tuer celui qui l'avait brutalisée. Et là, il la désirait suffisamment pour compromettre son mode de vie et sa tranquillité d'esprit.

En arrivant près de la voiture, il commençait à dégrafer sa chemise de flanelle, mais elle l'arrêta et défit elle-même les boutons, tête basse, concentrée sur sa tâche.

Elle fit glisser le vêtement de ses épaules tout en effleurant sa peau, puis elle se pencha pour poser ses lèvres contre son cœur au rythme précipité tandis que ses mains descendaient jusqu'à sa ceinture.

A travers l'étoffe épaisse de son jean, elle le toucha, caressa lentement son sexe, et il émit une sorte de râle.

— Si nous ne montons pas en voiture immédiatement, nous n'y arriverons jamais, remarqua-t-il d'une voix enrouée.

Elle releva la tête. Ses cheveux clairs lui tombaient dans les yeux. Elle avait les joues en feu.

— Mais nous sommes arrivés.

— Et je suis prêt à te traîner sur le ciment.

Elle regarda le sol à leurs pieds.

— Ça n'a pas l'air très confortable.

Elle avait déjà dégrafé sa ceinture, abaissait la fermeture Eclair de son jean avec délicatesse, presque sans le toucher, et ce contact léger était plus érotique que les plus expertes des caresses.

— Monte dans la voiture ! grommela-t-il entre ses dents serrées.

— Une seconde.

Elle fit descendre le pantalon le long de ses cuisses, puis elle s'agenouilla devant lui, sur le ciment rugueux, et le prit dans sa bouche, juste pour le goûter.

Il ne put retenir un gémissement de plaisir qui affola Jamie. Elle se retira aussitôt, leva vers lui de grands yeux étonnés.

— Je t'ai fait mal ?

— Oh non ! Grand Dieu non !

Plongeant les doigts dans ses cheveux, il ramena doucement sa tête, sa bouche en place pour qu'elle continue.

Jamais il n'avait connu pareille volupté. Elle n'avait aucune expérience, explorait, expérimentait, léchait, caressait et suçait. Pas besoin de la guider ni de dire une parole, fût-ce pour l'encourager. Il s'adossa à la portière de la Cadillac de crainte que ses genoux le trahissent, et laissa cette bouche innocente le mener au bord de l'explosion. Jamie n'était pas prête pour cela, il le savait. Mais à entendre ses plaintes étouffées, elle était presque aussi excitée que lui.

Lorsqu'il l'écarta, elle s'accrochait encore à ses hanches. Il la souleva sans effort pour la déposer à l'arrière de la décapotable. A demi-étendue, haletante, elle attendit qu'il achève d'ôter son jean et enjambe la portière pour la rejoindre à l'intérieur.

Elle portait cette fois un simple slip de coton blanc qu'il trouva plus sexy dans sa simplicité que les sous-vêtements provocants de la veille. Il l'abaissa jusqu'à ses cuisses, et elle se souleva pour lui permettre de l'enlever complètement.

Le siège de la Cadillac était presque de la taille d'un lit d'enfant. Un peu juste pour deux adultes mais la chose était faisable sans trop de contorsions.

Pourtant, lorsqu'il pressa Jamie de s'étendre sur la banquette, elle refusa en agitant la tête avec emphase, puis elle s'installa à califourchon sur lui tandis qu'il se calait contre le dossier de cuir.

Il l'effleura du doigt, la trouva mouillée, palpitante. Prête à le recevoir.

— Dis-moi comment on fait, murmura-t-elle.

Les préservatifs étaient restés dans la poche de son jean abandonné sur le ciment. Tant pis. Pas question de s'interrompre en si bon chemin. Il prit son membre tendu, le plaça contre les lèvres de son sexe, la sentit frémir à ce contact.

— Vas-y doucement, prends ton temps pour ne pas te faire de mal... ne pas me faire de mal... bouge comme tu le sens... vois ce qui t'est agréable... et recommence... continue.

Déjà, elle se remplissait de lui, et il avait du mal à parler sous la tension. Lentement, très lentement, elle se laissa descendre pour l'absorber en elle centimètre par centimètre. Elle était chaude, ouverte, rien ne

l'empêchait d'aller au bout, mais cette lenteur exquise, presque douloureuse, eut sur elle un effet aussi puissant qu'inattendu.

A mi-course, elle laissa soudain échapper un cri, et il sentit ses muscles se contracter autour de lui. Surprise par la réaction de son corps, elle faillit se retirer, mais il était trop tard pour cela. Elle avait atteint le point de non-retour.

En hâte, il ouvrit le corsage de sa robe pour libérer ses seins, les recouvrit de ses mains, les caressa. Un deuxième spasme d'orgasme enserra son membre, et elle émit un nouveau cri de pur plaisir avant de le prendre tout entier en elle, de s'abandonner contre lui, la tête sur son épaule.

Ses seins délicieusement sensibles réagissaient au moindre effleurement. Leurs pointes tendues étaient dures comme de petits cailloux sous ses paumes. Il brûlait de les goûter, de les sucer, allait le faire lorsqu'elle lui souffla à l'oreille :

— Je voulais que tu jouisses dans ma bouche.

Et il faillit jouir sur-le-champ, sentit son sexe enfler en elle, se tendre encore, devenir énorme tandis qu'elle relevait la tête pour plonger dans ses yeux en ajoutant :

— Mais ce sera pour plus tard.

Et elle se mit à bouger.

Il la laissa faire à son rythme, au gré de sa fantaisie malgré son envie de reprendre les commandes, malgré le besoin qui lui dévorait le ventre. Elle découvrait, apprenait ce qu'elle voulait apprendre et, dût-il en mourir, il n'interviendrait pas et resterait passif.

Enfin, n'y tenant plus, elle pressa l'allure dans un crescendo furieux. Il l'enveloppa de ses bras, la serra contre lui et vint à la rencontre de ses mouvements. Elle haletait, hoquetait, poussait de petits cris, et il perdait le souffle, perdait pied, jusqu'à basculer avec elle dans un orgasme frénétique. Elle émit une longue plainte en s'agrippant à lui comme une naufragée. Son sexe saisi de spasmes accueillait ses coups de boutoir de plus en plus rapides, de plus en plus profonds jusqu'à ce que, palpitant, il se répande en elle à longs traits de liquide chaud.

Les larmes ruisselaient sur ses joues lorsqu'elle s'effondra sans force contre lui, mais c'était de plaisir et non pas de tristesse. Alors, il lui encadra le visage de ses mains pour l'embrasser longuement, avec avidité. Et il la

sentit frissonner, sentit les légères contractions de son sexe passer comme des vagues sur son membre exténué.

Abandonnant leurs vêtements éparpillés sur le sol du garage, il la porta dans la cuisine, puis à l'étage, dans sa chambre. Il la déposa sur le lit, se lova autour d'elle et, pour la première fois de sa vie, il dormit avec une femme.

Lorsque Jamie ouvrit les yeux, il faisait grand jour et elle était seule. Elle n'avait pourtant pas dormi seule, mais blottie contre lui, enveloppée de son corps. Dans la nuit, elle s'était éveillée en le sentant en elle. A un moment donné, ils étaient restés là à s'embrasser sans fin. Il embrassait divinement, il savait tout faire...

Elle avait froid, mal partout, et se sentait poisseuse. Elle avait besoin d'une douche, de vêtements propres, besoin de manger. Mais elle avait surtout besoin de Dillon.

Aucune musique ne montait du garage. Il était tard, et elle s'étonnait d'avoir dormi si longtemps. Mais elle avait eu une nuit... agitée.

En sortant du lit, elle emporta le drap pour s'en couvrir.

Pourquoi cette pudeur soudaine après la nuit dernière ?

Peut-être justement à cause de la nuit. Et des premières lueurs de l'aube.

Dieu qu'elle était courbatue ! Un bon bain chaud dans la grande baignoire à pieds de griffon lui ferait du bien. Depuis son arrivée, elle n'avait pris que des douches éclair par crainte de voir débarquer Dillon. A présent, s'il faisait soudain irruption dans la salle de bains, ce pourrait être... intéressant.

Il régnait dans la pièce une température agréable grâce à la bouche de chaleur sertie dans le carrelage. Pour une fois, il semblait y avoir de l'eau chaude en quantité. Elle remplit la baignoire avant de se débarrasser du drap pour se plonger dans le bain. Soupier d'aise. Dieu que c'était bon !

Comment pouvait-on se sentir aussi bien et aussi brisé à la fois ? Mystère. Mais c'était apparemment possible. Elle en était la preuve vivante.

La tête calée contre le rebord de fonte émaillée, elle ferma les yeux et sentit un sourire naître au coin de ses lèvres. Il lui avait dit qu'il la ferait huiler de plaisir. C'était vrai. Mais il n'avait pas dit qu'il la ferait sourire.

Lorsqu'elle fut prête à sortir du bain, elle regarda autour d'elle et ne trouva qu'une seule serviette encore humide.

Celle de Dillon. Elle la porta à son visage, sentit l'odeur de son savon, de son shampoing, les respira comme une drogue. Alors, elle comprit pourquoi il avait conservé sa robe. S'il la renvoyait chez elle, si elle prenait la fuite, elle lui volerait cette serviette pour l'emporter. Elle dormirait avec comme l'adolescente amoureuse qu'elle n'avait jamais cessé d'être.

Sitôt séchée, elle s'enveloppa du drap et regagna la chambre. Pendant son sommeil, il avait remonté sa valise.

Elle se vêtit en hâte, passa un jean et un vieux pull de coton. L'oreille attentive au moindre bruit, elle s'interrogeait, se demandait où il pouvait être, s'il avait l'intention de remonter bientôt, et s'il était vraiment nécessaire qu'elle s'habille. C'est alors que de légers craquements se firent entendre à l'étage. On aurait cru le pas d'un fantôme.

Elle s'immobilisa pour mieux écouter. Nouveau bruit.

Comme celui d'un objet qu'on traîne sur le sol. Dillon devait être là-haut. Dieu seul savait pourquoi. Si elle avait deux sous de bon sens, elle descendrait dans la cuisine chercher quelque chose à manger et resterait à bonne distance de lui aussi longtemps qu'elle en serait capable.

Son corps avait besoin de se remettre de leur nuit et, s'il posait la main sur elle, jamais elle n'aurait la force de lui dire non. Ni la force, ni l'envie.

Mais comme elle n'avait plus de bon sens, plus de cervelle, elle résolut de monter voir ce que Dillon fabriquait à l'étage au-dessus. S'ils finissaient par faire autre chose, elle survivrait sans doute. Et puis elle avait tant à découvrir, à essayer, tant à apprendre de lui...

L'escalier était affreusement sombre. S'il y avait eu un jour une ampoule pour l'éclairer, elle était grillée. Il faisait un noir d'encre en haut, si noir qu'avec un peu trop d'imagination, elle aurait pu croire que des monstres étaient tapis là à l'attendre. Mais elle avait les pieds sur terre. Sauf en ce qui concernait Dillon Gaynor.

Les marches grinçaient sous ses pas. Elle avançait prudemment, craignant une nouvelle rencontre avec un cadavre de rongeur. Elle avait l'étrange impression que quelqu'un, quelque chose l'observait. Impossible, bien sûr. Il taisait beaucoup trop noir et elle voyait à peine où elle posait les pieds. Aucun être vivant n'aurait été capable de percer ces ténèbres.

Le couloir était identique à celui du premier étage. Et toutes les portes étaient fermées sauf une, au milieu du couloir, sur la gauche. L'endroit avait dû servir de pension autrefois. Situé à deux pas de la cellule monacale qui

lui avait servi de chambre à l'étage en dessous, la pièce ouverte répandait dans le couloir un peu de la lumière blafarde d'un jour de neige.

— Dillon ?

Sa voix fut absorbée par l'obscurité, et aucune réponse ne vint. Mais quelque chose remuait dans cette pièce. Et ce n'était pas des rats. C'était beaucoup plus gros, plus lourd.

Elle s'avança. Les craquements du plancher annonçaient son approche.

— Dillon ? Appela-t-elle de nouveau.

Toujours rien.

Elle atteignit la porte entrouverte, la poussa, mais la pièce était vide. Pas âme qui vive en vue. Immobile, elle cligna des yeux et attendit sur le seuil que sa vision s'ajuste à la clarté relative.

C'était une cellule identique à la sienne, mais sans matelas, sans lampe. Les murs et le plancher nus étaient couverts de taches sombres. Le plâtre était entamé en différents endroits, portait des traces de coups. Et dans ces endroits-là, les taches étaient plus sombres, comme concentrées.

Glacée d'effroi, elle se trouva soudain comme engluée dans une atmosphère lourde de violence, de douleur et de mal absolu. Elle comprit que Nate était mort dans cette chambre. Son sang s'était incrusté dans les murs, dans le bois du plancher.

L'étage supérieur n'était pas chauffé ou, s'il l'était, elle ne le sentait pas, ne sentait plus rien que la souffrance et la terreur qui, trois mois plus tôt, avaient envahi cette pièce pour s'y installer et y prendre vie tel un fantôme assoiffé de vengeance.

Un frisson lui parcourut le dos. Le spectre était presque tangible. Elle le sentait comme une présence derrière elle.

Sa raison lui disait pourtant qu'il n'y avait personne d'autre à l'étage. Elle n'entendait rien, ne détectait aucun mouvement, aucun déplacement d'air, aucune chaleur provenant d'un quelconque être vivant. Et pourtant, elle sentait une présence, n'osait se retourner par peur de ce qu'elle pourrait voir. Pétrifiée de terreur, elle fixait, hagarde, la pièce éclaboussée de sang séché.

Quelle qu'en soit l'origine, la poussée fut aussi immatérielle qu'un souffle de vent, aussi soudaine et brutale qu'un coup. Précipitée à l'intérieur de la chambre, Jamie sentit le sol se dérober sous elle, retrouva tant bien

que mal l'équilibre pour s'enfoncer dans le plancher vermoulu qui céda sous son poids.

Elle hurla sous l'effet du choc, se tordit pour regarder en direction de la porte, mais ne vit rien. Dès qu'elle remuait pour tenter de se dégager, elle s'enfonçait davantage. Prise jusqu'à mi-cuisse dans ce piège de bois pourri, incapable de s'en extirper, elle fut saisie d'une peur irrationnelle, imaginait des mains fantomatiques prêtes à la tirer par les pieds pour l'entraîner dans quelque demeure infernale.

Elle hurla de nouveau, appela Dillon à pleins poumons.

Et, lorsqu'elle l'entendit monter les marches quatre à quatre, elle ferma les yeux avec un soupir de soulagement.

Il ne pouvait pas l'avoir poussée. Il n'aurait pas eu le temps de disparaître sans bruit pour remonter ensuite dans un vacarme de tonnerre. Ce n'était pas lui son agresseur, elle en aurait juré.

Il l'agrippa sous les bras pour la hisser hors du trou. Tandis qu'il la soulevait, elle laissa échapper un cri de douleur.

Lorsqu'il la déposa sans ménagement dans le couloir, elle dut s'adosser au mur pour se soutenir. Il ferma la porte, les plongeant aussitôt dans l'obscurité. Puis il la verrouilla, enfermant le mal avec la vérité à l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu foutais là, Jamie ?

A sa voix, elle comprit qu'il était fou de rage. Sa jambe gauche la lançait, et elle tremblait de tous ses membres.

— C'est là qu'il est mort, n'est-ce pas ? C'est là que Nate a été assassiné. C'est son sang sur les murs. Tu aurais pu avoir la décence de nettoyer ! répliqua-t-elle d'un ton pincé.

Silence. Elle ne distinguait pas ses traits, voyait tout juste sa silhouette dans les ténèbres du couloir.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu ailles fouiner là où tu n'as rien à faire.

— Je n'ai rien à faire ici, rien à faire chez toi. Tu le sais aussi bien que moi. Et ma place n'est pas dans ton lit.

— Ni à l'arrière de ma voiture. Ni sur le ciment du garage. Ni sur la table de la cuisine, ni partout ailleurs où l'envie nous prend. Que ce soit ta place ou pas n'a aucune importance. C'est là que tu veux être ou tu n'y serais pas.

La douleur de sa jambe n'était rien comparée à celle que lui causait la dureté de Dillon.

— Va te faire foutre ! Gronda-t-elle en s'écartant du mur.

Mais elle vacilla, ses jambes ne la portaient plus. Dans le noir, il n'aurait pas dû le remarquer, mais une fois de plus, elle l'avait sous-estimé. Il la rattrapa, et elle le frappa, tenta de lui échapper. Peine perdue. Il était plus fort qu'elle, bien sûr. En un rien de temps, il avait immobilisé ses bras entre leurs deux corps.

— Cesse de te battre contre moi, ça me met de mauvaise humeur, dit-il d'un ton bourru. Tu es blessée, tu ne tiens pas debout, alors tais-toi et laisse-moi t'aider.

— Je peux ramper, aller à quatre pattes, rétorqua-t-elle.

— Charmante idée. Mais nous attendrons que ma rage soit passée avant de jouer à ces petits jeux-là.

— Tu es répugnant !

— Selon tes critères, sans doute.

Ses efforts pour se libérer ainsi que sa colère le laissaient de marbre. A la tension de son corps, elle sentait qu'il était aussi furieux qu'elle.

Il la souleva comme un fétu et descendit les deux étages, sans s'arrêter au premier où se trouvaient les chambres.

Dieu merci !

Dans la cuisine baignée de lumière une douce chaleur régnait. Après le noir et le froid du couloir, le contraste était aussi saisissant que bienvenu. Et puis, quelle odeur délicieuse ! Un plat mijotait sur le feu, et l'estomac vide de Jamie se mit à gargouiller d'anticipation.

Dillon l'assit sur la table de chêne dont elle tenta de sauter aussitôt.

— Ne perds pas ton temps. Et ne me fiche pas en boule, je suis suffisamment énervé comme ça. Tu t'es bien esquiné la jambe, et je ne tiens pas à ce que tu me colles un procès pour la simple raison que je ne suis pas assuré. Je sais que tu meurs d'envie de me prendre ce bâtiment pour le brûler en hommage à ton cher Nate, mais je ne suis pas prêt à renoncer au fruit de mon travail, j'en ai assez bavé.

Alors, tiens-toi tranquille que je regarde l'étendue de tes blessures.

Elle se débattait toujours, sans résultat. Il la maintenait trop fermement en place, et elle cessa de lutter.

— Merde ! marmonna-t-il entre ses dents.

— Merde ! répéta-t-elle en écho lorsqu'elle baissa les yeux sur son jean taché de sang.

Et elle s'étonnait d'avoir mal !

— Reste là, ne bouge pas.

Elle n'en avait plus l'intention. Sans bouger, elle le regarda fouiller dans un tiroir, puis revenir armé de ciseaux et entailler son pantalon.

Les blessures ne saignaient plus, mais elle avait trois belles estafilades à la jambe et le pied couvert de sang.

— Etends-toi sur la table.

— J'ai déjà entendu ça, remarqua-t-elle, sarcastique.

— Jamie, je t'en prie, tiens-toi un peu !

Il la poussa doucement, et elle se laissa aller sur le dos en fermant les yeux.

Sa poussée était différente de celle qui l'avait envoyée volé dans la pièce du meurtre. Contact différent, mains différentes. Mais qui d'autre pouvait-ce être ? Qui d'autre y avait-il ?

— Tu m'as poussée ?

Tout en nettoyant ses plaies avec d'infinies précautions, il répondit sans hésiter :

— Bien sûr que je t'ai poussée, et si tu essaies de te relever, je m'assois sur toi pour t'immobiliser.

— Je ne parlais pas de maintenant mais de ce qui s'est passé plus tôt, à l'étage. Est-ce que c'est toi qui m'as poussée dans la pièce ?

Dillon marqua un temps d'arrêt, si bref qu'il fut à peine perceptible.

— Je ne voulais pas que tu voies cette pièce. Et puis, pourquoi t'aurais-je poussée à l'intérieur quand je savais que le plancher était pourri ? Le toit fuit depuis des années. Je n'ai pu faire refaire la toiture qu'au printemps dernier et je n'avais pas assez d'argent pour les autres travaux. Si j'avais deviné que tu irais fouiner là-haut, je t'aurais prévenue. D'ailleurs, qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce que tu fichais là ?

— J'ai entendu du bruit. Je pensais que c'était toi.

— J'étais dans le garage.

— C'est drôle. Je ne t'entendais pas en bas.

— En somme, tu crois que je mens.

— Non, dit-elle en s'efforçant d'y croire.

— Tu sais bien qu’il y a des rats ici. Apparemment, tu les attires. C’est un rat que tu auras entendu. Je parie qu’ils grouillent là-haut, personne n’y va jamais.

Elle frissonna.

— Pourquoi tu ne t’en débarrasses pas ?

— Il y a du poison dans tous les coins, je te l’ai déjà dit C’est pour ça que tu trouves leurs cadavres sous tes pieds.

Il doit y avoir une certaine affinité entre les rats et toi.

— Tu veux parler de Nate, ou de toi ?

— C’est au choix. Pourquoi ne cherches-tu pas un gentil banquier pour t’épouser ? Au moins, ta mère serait satisfaite.

— Ma mère ne sera jamais satisfaite.

— Je vois que la leçon a fini par rentrer, depuis le temps.

Redresse-toi.

Elle n’en avait pas la moindre envie, aurait aimé qu’il la rejoigne sur la table, qu’il la serre contre lui et l’embrasse, qu’il la rassure et dissipe ses craintes irrationnelles. Car il n’y avait rien à craindre, n’est-ce pas ?

Pourtant, elle obéit, regarda sa jambe bandée puis releva les yeux sur lui. Il avait son sang sur les mains.

— Tu te sens bien ? S’enquit-il finalement, comme à regret. Tu es pâle à faire peur, à croire que tu as vu un fantôme.

— Les fantômes n’existent pas. Nate est mort, disparu, il ne peut pas revenir.

— Pour être mort, il est mort. J’ai identifié le corps. Jamie. Il n’y avait pas de doute possible malgré son état.

— Malgré son état ? répéta-t-elle d’une voix éteinte.

— Voyons, Jamie, tu sais parfaitement qu’il a été battu à mort, défiguré, réduit en bouillie. Sans les bijoux et les vêtements, la Duchesse elle-même ne l’aurait pas reconnu.

— Il ne peut donc pas y avoir eu d’erreur ?

Dillon fit non de la tête.

— J’étais là, Jamie. Nate n’est pas redescendu.

Le doute s’empara d’elle. Sensation déplaisante de houle dans l’estomac.

— Comment cela, tu étais là ? Tu savais ce qui se passait ?

Il évita son regard.

— Je n'étais pas le gardien de Nate. Rappelle-toi qu'il logeait au deuxième. Je me trouvais dans le garage, avec ma musique à fond.

Réponse qui n'en était pas une. Qui ne la satisfaisait pas. Il s'était éloigné, rinçait le sang de ses mains dans l'évier tandis qu'elle l'observait, notait les tensions de son corps.

— Tu me mens, déclara-t-elle platement.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— De quoi tu m'accuses, fillette ? D'avoir tué Nate ? De t'avoir attirée au deuxième pour me débarrasser de toi ? Alors que j'aurais pu t'étrangler au lit ?

Elle n'avait pas de raison de rougir et pourtant, elle s'empourpra. Le doute la tenaillait Elle ne tenait plus en place et descendit de la table. Sa cheville, sa jambe blessée lui faisaient mal mais supportaient son poids.

— Je ne sais que croire, mais je suis sûre que tu mens.

Cette fois, il se retourna, s'adossa à l'évier.

— Vraiment ? Tu veux que je te montre l'importance que tu y attaches ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Lentement, il s'avança, d'une démarche de fauve. Elle se figea sur place. A ses yeux, il était la menace personnifiée et son instinct lui criait de fuir. Alors que tous ses sens lui criaient de rester.

Il s'approcha encore jusqu'à la toucher, la dominait de toute sa taille. Puis il pencha la tête pour lui murmurer à l'oreille :

— Tu t'en fiches comme de l'an quarante que j'aie tué Nate ou pas. Et si, pour quelque obscure raison, l'envie me prenait de te tuer, tu t'en ficherais aussi.

Il glissa la main entre ses cuisses, et malgré l'épaisseur du jean, elle sentit son sexe palpiter à ce contact, se mit à pencher vers lui, attirée comme par un aimant.

Du bout des lèvres, il effleura son cou, et elle cambra les reins.

— C'est le pouvoir, petite fille, souffla-t-il contre sa peau. L'emprise sexuelle. Peu importe ce que j'ai fait ou ce que je ferai, tu m'appartiens, et tu te plieras à mes désirs, n'est-ce pas ?

Elle fondait déjà sous ses caresses, tandis que ses lèvres viriles remontaient lentement le long de son cou pour venir se poser au coin de sa bouche. Alors, il inséra une jambe entre les siennes puis accrut la pression.

— N'est-ce pas que tu te plieras à mes désirs ? répéta-t-il.

Elle avait une folle envie de le toucher, de nouer les bras autour de sa taille pour l'attirer plus près et le serrer contre elle. Envie de s'agenouiller pour finir ce qu'elle avait commencé plus tôt. Envie de faire ses quatre volontés et plus encore. Mais elle ne le pouvait pas. Elle leva la tête, plongea dans ses yeux d'un bleu sombre. Envie de s'abîmer dans les ténèbres, dans le feu de ce pouvoir. Mais elle ne le pouvait pas.

— Tu as trempé dans le meurtre de Nate ? articula-t-elle avec difficulté.

Elle s'attendait à ce qu'il se retire. Au lieu de cela, il augmenta encore la pression de sa jambe, la tira sur sa cuisse aux muscles d'acier, et elle gémit.

— Tu me fais confiance ?

Elle ne demandait que cela, qu'à se vider la tête et le cœur de tout ce qui n'était pas Dillon. Il allait la faire jouir s'il continuait, et elle ne le voulait pas, voulait qu'il cesse de l'exciter ainsi pour lui parler, pour lui dire que ses craintes étaient sans fondement, qu'elle n'avait pas à s'inquiéter et pouvait sans arrière-pensée remettre sa vie entre ses mains...

— Alors ? Tu me fais confiance ?

Le frottement de sa jambe s'intensifia, et elle sentit les premiers spasmes de l'orgasme imminent. Elle était à bout de souffle et, s'il ne l'avait pas tenue calée contre la table, elle se serait effondrée. Elle y était presque, et il le savait. Il savait tout de son corps. En si peu de temps.

— Alors ? Insista-t-il en effleurant brièvement ses lèvres d'un baiser.

Elle voulait sa bouche, sa langue, elle voulait tout. Tout sauf se dissoudre et se perdre.

— Non, gémit-elle.

— Non quoi ? Tu veux que j'arrête, ou tu n'as pas confiance ?

— Je... Je...

Les paroles s'étranglaient dans sa gorge, elle tremblait comme une feuille. Il suffisait d'un rien pour qu'il la mène au bout, mais il la maintenait au bord du précipice, prolongeait son supplice, attisait son besoin...

— Non, haleta-t-elle enfin. Je ne te fais pas confiance... et non, n'arrête pas.

Il s'écarta d'elle si brusquement qu'elle dut s'agripper à la table pour ne pas tomber. Elle leva vers lui de grands yeux éperdus, mais il s'éloignait

déjà.

— Désolé, fillette. L'un ne va pas sans l'autre.

Et, sans un mot de plus, il sortit dans la nuit, sous la neige, claquant la porte derrière lui.

Il n'avait pas pris de veste, tant pis. Le froid ne le dérangeait pas, un avantage vu le climat de la région. Sa chemise de flanelle suffirait. Il avait besoin de se changer les idées, de s'éloigner de Jamie. Bien sûr, il aurait dû anticiper sa réaction. Elevée par la Duchesse, elle avait grandi au côté de Nate et en restait marquée à vie malgré son innocence apparente. Elle ne demandait pas mieux que de baiser avec lui, se plierait à ses moindres caprices pourvu qu'il la touche. Mais elle ne lui taisait pas, et ne lui ferait jamais confiance.

Bizarrement, cela le troublait Pourquoi avait-il besoin de sa confiance alors qu'il ne pensait qu'à coucher avec elle ?

Qu'à épuiser douze ans de frustration en un minimum de temps ?

Peut-être parce qu'elle avait confiance en Nate, croyait tout ce qu'il disait et refusait de le croire, lui. Nate était l'être le plus fourbe et le plus retors que Dillon eût jamais rencontré — plus faux que les malfrats qu'il avait côtoyés pendant son séjour en prison. Et Jamie le prenait toujours pour le Messie, mais ne voyait en Dillon qu'un mauvais garçon avec qui passer du bon temps.

Et pourquoi s'en formaliser ? N'était-ce pas là l'image qu'il avait de lui-même ? Celle qu'il souhaitait lui voir garder de lui ?

Jack l'éclairerait sans doute. On pouvait compter sur lui pour mettre les choses à plat dans un sens ou un autre.

Même si ce n'était pas toujours celui qu'on voulait entendre. Dillon décida de se rendre chez lui à pied pour le convaincre de le conduire à St Anne.

Seulement, Jack n'était pas chez lui. Il habitait le rez-de-chaussée d'un immeuble décrépit et dormait avec la lumière allumée, car il avait peur du noir — une faiblesse qu'il avouait rarement et que Dillon connaissait. Mais, ce soir, pas un rai ne filtrait par la moindre fenêtre. L'endroit était noir comme une tombe.

Dillon savait où il cachait sa clé de secours. Il n'avait pas ouvert la porte que les chats miaulaient déjà. La passion de Jack pour les chats l'avait

toujours fait sourire. Le petit homme ne résistait pas à l'attrait d'un pauvre matou égaré.

Pas étonnant qu'il se soit pris d'affection pour Jamie au point de la défendre. Trois chats s'enroulaient maintenant autour des chevilles de Dillon avec de petits miaous plaintifs de bêtes affamées.

Il prétendait ne pas aimer les animaux, et Jack ne l'avait jamais cru. Il se pencha pour prendre l'une des boules de fourrure, gratta la tête d'une autre, et se dirigea vers la cuisine.

Les assiettes des chats étaient vides. Voilà qui ne ressemblait pas à Jack. Fou de ses petits félins, il ne les aurait pour rien au monde, laissés sans nourriture. Dillon prit le paquet de croquettes, leur en versa une copieuse ration, et fut aussitôt récompensé par des ronronnements. L'une des bêtes continua de se frotter à ses chevilles, et une autre décida de faire ses griffes sur son pantalon avant d'aller manger.

Il alluma ensuite la lumière de la cuisine. Bien que les chats soient capables de voir dans le noir, Jack ne les aurait pas laissés sans lumière.

Avant de se rendre à la réunion, Dillon songea à lui laisser un mot, mais il avait le sombre pressentiment que Jack ne reviendrait pas.

La voisine du dessus, une veuve un peu ronde, recueillait elle aussi des chats perdus. Elle promet de nourrir ceux de Jack jusqu'à son retour. Au moins, s'ils manquaient de compagnie, ils ne mourraient pas de faim.

Sa mission accomplie, Dillon se mit en route pour St Anne.

Cela faisait un bout de chemin à pied, et il n'avait pas de veste pour se protéger du froid, mais il n'en avait cure. Les événements s'étaient précipités depuis vingt-quatre heures, et son esprit pratique et son cynisme habituel étaient bien entamés. Il avait des envies morbides, se sentait sur le point de rechuter...

Pas question ! Une réunion aurait raison de ses idées noires et le remettrait dans le droit chemin. Il passerait chez Jack au retour et le trouverait à son poste, il y avait sans doute une excellente raison à son absence. Et si Jamie n'était pas partie lorsqu'il rentrerait au garage, il la mettrait manu militari dans sa voiture, lui souhaiterait bonne route, et refermerait les portes derrière elle.

Non. Pas manu militari. Il risquait des ennuis s'il la touchait. Mieux valait la chasser par des paroles. Ce ne serait pas si compliqué.

Il espérait cependant qu'elle s'en irait d'elle-même.

Avant d'arriver au lieu de la réunion, il alluma une cigarette. Il y avait toujours du monde le dimanche soir à St Anne. Même si le café qu'on y servait était imbuvable, au moins, cela le réchaufferait. Et peut-être qu'ensuite, il y verrait plus clair.

OceanofPDF.com

Incrédule, Jamie fixait la porte de la cuisine en se laissant tomber sur une chaise. Il l'avait plantée là. Comme ça.

Après l'avoir amenée à un point d'excitation insoutenable.

Tout son corps était sous tension, parcouru par une sorte de courant électrique, elle avait le souffle court, et il était parti ! Eh bien, il avait eu tôt fait de se remettre de son obsession. Il n'avait pas fallu grand-chose pour venir à bout de ses douze ans de désir frustré ! Alors qu'elle-même n'était pas satisfaite, loin de là. Elle découvrait tout juste le plaisir — et le goût amer de la frustration.

Marre de lui ! Marre d'eux tous ! Qu'ils aillent se faire voir !

Elle en avait par-dessus la tête de se sentir fragile, dépendante, impuissante. Il avait dégonflé ses pneus ? Elle avait vu le compresseur du garage, disposait d'un cerveau en état de fonctionner et d'une détermination à toute épreuve. Elle trouverait le moyen de les regonfler pour filer de là avant qu'il revienne. C'était ce qu'il voulait, non ?

C'était ce qu'ils voulaient tous deux.

Si elle n'y arrivait pas, elle prendrait la première voiture qui aurait le bon goût de démarrer. Sauf la Cadillac jaune.

Elle préférerait partir pieds nus dans trente centimètres de neige que de remonter dans cette fichue décapotable !

Jamais elle ne s'était trouvée seule dans le grand bâtiment Pas à sa connaissance, en tout cas. Sans la musique de Dillon pour meubler le silence, le lieu semblait désert, abandonné, presque hanté.

Suite à sa chute à travers le plancher pourri, ses tennis étaient tachées de sang. Aucune importance à ce stade.

Elle les enfila et se dirigea vers le garage en évitant de se retourner. L'impression persistante que quelqu'un ou quelque chose épiait ses moindres gestes se trouva renforcée du fait qu'elle était seule.

Le vieux bâtiment craquait et gémissait. Elle entendait aussi des bruits de mouvements étouffés à l'étage. Encore des rats, sans doute. Le vent puissant du Wisconsin hurlait dehors, secouait portes et fenêtres. Et ses pas crissaient sur le ciment du garage désert tandis qu'elle s'approchait de la malheureuse Volvo.

Elle prit soin de ne pas poser les yeux sur la Cadillac. Furieuse de s'être conduite comme une sotte, elle regrettait d'avoir fait le jeu de Dillon et anticipé ses caprices avant même d'y céder. Il l'avait prise à l'arrière de la vieille décapotable comme il aurait dû le faire douze ans plus tôt. Dillon. Et non pas Paul.

Oh, elle lui avait déroulé le tapis rouge ! Qui avait eu l'idée brillante de s'agenouiller pour le sucer ? Idée d'autant plus curieuse qu'aux dernières nouvelles, cette pratique la dégoûtait. Qui était encore au comble de l'excitation, et qui était parti au milieu de tout sans une arrière-pensée ?

Inutile de se leurrer. Autant le reconnaître, elle avait toujours désiré Dillon Gaynor et le désirerait probablement toujours. Il incarnait ses fantasmes d'adolescence et lui avait permis de les réaliser. Il était temps de grandir à présent, de passer à l'âge adulte.

Le silence inquiétant du vaste garage lui pesait et elle se dirigea vers la chaîne stéréo. Pas question bien sûr d'écouter Nirvana, mais il avait aussi des enregistrements de REM et de U2. Elle en mit un au hasard et monta le son à fond avant de retourner s'occuper de sa voiture.

Le compresseur était d'une utilisation plus délicate que ceux des stations-service. Il n'avait pas de manomètre pour indiquer la pression des pneus. Bah, elle les gonflerait au jugé et les ferait équilibrer au premier garage dès qu'elle serait sortie de ce trou.

Les trois premiers ne posèrent pas de problème, mais le quatrième lui donna du fil à retordre. Au troisième essai de gonflage infructueux, elle s'aperçut que le fichu pneu était sévèrement entaillé.

Pourquoi Dillon lui aurait-il crevé un pneu s'il cherchait seulement à retarder son départ ? Causer ce genre de dégât mesquin n'était pas son

genre. Furieux, il aurait plutôt attaqué le pare-brise à la masse.

Quoi qu'il en soit, Jamie ne se laissa pas démoraliser.

Elle avait déjà changé une roue, elle était capable de le refaire.

Elle se releva, se sentit soudain prise de vertige. Le manque de nourriture, songea-t-elle distraitement en s'appuyant à la carrosserie. Mais la seule idée de manger lui donnait la nausée.

Partir avant toute chose. Elle s'occuperait de manger ensuite, lorsqu'elle serait sur la route. Contournant la voiture, elle remarqua une tache sombre sur le ciment Zut !

Et dire que Dillon prétendait que la Volvo tournait mieux que jamais ! Elle avait une fuite d'huile, ou en tout cas d'un liquide sombre et visqueux.

Jamie s'apprêtait à ouvrir le coffre quand le lecteur de CD passa à la plage suivante ; la voix plaintive de Bono emplissait alors tout l'espace du garage.

Jamie se figea sur place, en oublia presque les soubresauts de son estomac tant son cœur était douloureux. La musique déferlait sur elle, vague brûlante d'amour et de sexe qui bouleversait son âme.

La tête lui tournait, mais elle s'écarta de la Volvo, fermement décidée à couper cette chanson imbécile avant de fondre en larmes. Elle aurait bien couru mais, pour quelque raison inexplicable, elle avançait dans un étrange ralenti de cinéma. L'odeur des gaz d'échappement qui caractérisait le garage était plus forte qu'à l'ordinaire. Le temps qu'elle parvienne à éteindre la chaîne, elle était sur le point de tourner de l'œil.

La musique s'était tue, cédant la place non pas au silence attendu, mais à un inquiétant rugissement de moteur.

Elle se dirigea vers les voitures garées sur la gauche du garage pour s'apercevoir au bout de quelques pas que tout vrombissait autour d'elle. Plusieurs véhicules déversaient activement du monoxyde de carbone dans la pièce. Pas étonnant qu'elle soit à deux doigts de vomir ou de s'évanouir.

Il fallait sortir avant de perdre connaissance. Elle s'élança pour courir en direction de la cuisine, mais ses membres étaient lourds et l'air, comme solide. Ses jambes s'emmêlèrent, et elle s'étala sur le ciment. Elle tenta de se redresser. Vain effort. Ses bras en guimauve ne la soutenaient pas : elle retomba sur le sol rugueux, sentit ses paupières trop lourdes se fermer. Si elle ne se relevait pas, elle allait mourir. Aussi simple que cela. Une seule personne pouvait avoir mis tous ces moteurs en route dans le grand

bâtiment désert. Dillon. Il avait dû revenir à son insu pour finir ce qu'il avait commencé un peu plus tôt

Cela ne tenait pas debout Il n'avait aucune raison de la tuer. Ah, mais un homme surnommé Killer n'avait peut-être pas besoin d'une raison valable. Peut-être aussi qu'il en avait assez de devoir composer avec elle.

Elle fit un nouvel effort pour se traîner jusqu'à la cuisine.

Sans résultat. Ouvrant à grand-peine les yeux, elle crut voir quelqu'un devant la porte close.

— A l'aide..., gémit-elle d'une voix étranglée.

Mais la mince silhouette ne bougea pas d'un pouce. Ce qui n'était guère surprenant. Pourquoi lui viendrait-il en aide s'il cherchait à la tuer ?

Luttant afin d'empêcher ses yeux de se refermer, elle se concentra pour examiner la silhouette d'homme en contre-jour. Et comprit qu'elle était perdue.

Car Nate venait à elle, la regardait. Il attendait qu'elle le rejoigne.

Alors, elle se résigna et cessa de lutter.

Il la considéra avec une réelle tendresse. Peu importait que Dillon et elle se soient envoyés en l'air comme des malades. Depuis toujours, Jamie était sa petite sœur et lui vouait un culte. Il appréciait cette admiration sans condition. Bien sûr, elle n'avait aucune idée de ce qu'il était réellement, et en fin de compte, toute flatteuse qu'elle soit, l'adoration fondée sur l'ignorance ne valait pas grand-chose.

En revanche, Tante Isobel savait précisément qui il était Et ce qu'il avait fait Ce qu'il continuait de faire. Pourtant elle l'aimait et le protégeait, l'étouffait de sa protection implicite. Et pas seulement à cause de sa défunte sœur. Elle voyait en lui son fils véritable. Ayant épousé son cousin germain pour garder le nom de Kincaid et le transmettre, die s'était révélée stérile. Il ne restait donc que Nate, et il était devenu le centre de sa vie. Pour Isobel, Jamie n'avait été qu'une sorte de rajout tardif.

Mourir était ce qui lui était arrivé de mieux. Pour la première fois, il échappait à l'attachement aussi dévoué qu'obsessionnel de sa tante, ce qui le libérait d'un poids considérable. Il recommanderait la mort à n'importe qui ; son existence de fantôme le satisfaisait pleinement, plus que tout le reste de sa vie jusque-là.

Jamie avait maintenant sombré dans l'inconscience, et il s'approcha pour contempler son corps inerte. Tuer une personne qui vous aime apporte

un plaisir rare, et Jamie lui offrait ce moment de jouissance à nulle autre pareille. Il en aurait presque pleuré de gratitude. Il s'accroupit près d'elle, chercha le pouls à la veine de sa gorge, le trouva, lent, très faible. Il la retourna sur le dos. Dillon avait été en elle, il les avait observés. S'il baisait son corps mourant, ce serait presque comme baiser Dillon. Ce qu'il voulait faire depuis longtemps.

Mais la pièce était pleine de vapeurs toxiques. Mieux valait ne pas s'y attarder. Et puis, Dillon pourrait rentrer.

Il remonta l'ample T-shirt de Jamie, trancha son soutien-gorge d'un coup de couteau. Ses seins portaient la trace des suçons de Dillon, de l'irritation due à sa barbe. Le couteau était aiguisé à souhait. Après en avoir fini avec Jack, il l'avait nettoyé, puis affûté de frais. Il tenait à ses outils et en prenait grand soin.

Pourquoi n'y aurait-il que les marques de Dillon sur cette chair pâle et tendre ? Il appliqua la pointe acérée du couteau sur la peau de Jamie et l'entailla.

Lorsqu'il eut terminé, il rabaissa le T-shirt, et le sang se mit à filtrer à travers le coton. Il se pencha ensuite sur ses lèvres molliées pour l'embrasser. Avec la langue. Et il se releva.

Le monoxyde de carbone n'était sans doute pas nocif pour un défunt. On ne mourait qu'une fois. Mais il ne tenait pas à tomber sur Dillon. Il regagnerait l'une de ses cachettes pour attendre son retour. Pour attendre qu'il découvre le cadavre de Jamie. Et là, les réjouissances commenceraient pour de bon.

Lorsque Dillon quitta la crypte de l'église, il neigeait de nouveau. Avec un temps pareil dès les derniers jours de novembre, l'hiver promettait d'être rude. Mais il n'en avait cure. Il préférait les paysages enfouis sous une bonne couche de neige aux pluies glaciales sans fin du Rhode Island. A ses yeux, le Wisconsin l'emportait de très loin sur cet Etat. Sauf en ce qui concernait Jamie.

Jamie qui était ici, et qui repartirait là-bas, à Marshfield. Il regonflerait ses pneus dès son retour, à moins bien sûr qu'elle se soit débrouillée pour le faire seule. Bien motivée, elle en était capable. Et il l'avait laissée on ne peut plus motivée.

Il aurait dû être en meilleure forme. D'ordinaire, après une réunion, il se sentait solide, recentré, et non plus comme l'épave qu'il était en réalité. Mais pas ce soir. D'ailleurs, il avait passé son temps à regarder sa montre, n'avait rien écouté, ni le conférencier, ni les témoignages. Et quand ensuite, tous les participants s'étaient rassemblés autour d'un café, il s'était excusé, pour la première fois depuis des années. Le café rituel et les discussions qui concluaient les réunions étaient souvent plus efficaces que le programme en douze étapes proprement dit. Mais Dillon ne pensait qu'à rentrer. Il lui fallait retrouver Jack, vérifier que Jamie n'avait pas eu d'autre accident, s'assurer que ses mauvais pressentiments et ses craintes irrationnelles étaient sans fondement.

Il allait au pas de course. Il lui fallait se tenir chaud, non ?

Et courir était le meilleur moyen de ne pas geler. Et puis, à quoi bon s'inquiéter ? Personne n'était réellement en danger et Jamie n'avait rien à craindre. Qui pourrait bien lui vouloir du mal ?

Mais le doute le rongait. Il en était malade de l'avoir laissée seule.

Elle allait quitter ce garage, quitter l'Etat dès que possible.

Lorsqu'il aurait découvert la clé de l'énigme, peut-être irait-il la rejoindre. Mais probablement pas. S'il parvenait à se débarrasser d'elle, il serait le dernier des imbéciles de lui courir après. Elle avait trop d'effet sur lui, et la distance était le seul remède envisageable.

Parvenu près de chez lui, il entendit la musique. Nirvana poussé à fond hurlait sa rage et sa douleur. Que fichait Jamie dans le garage ? Et pourquoi Nirvana alors qu'elle préférait les plaintes de douces voix féminines aux cris déchaînés des rockers ?

Peut-être avait-elle regonflé ses pneus et pris la route.

Mais la porte du garage aurait été ouverte. Jamie n'aurait pas pris la peine de la refermer, aurait filé comme si elle avait le diable aux trousses. Plus curieux, on avait entassé la neige contre le bas de la porte, comme pour la bloquer.

Bizarre.

Bizarre aussi, la porte de la cuisine était verrouillée alors qu'il la laissait toujours ouverte. Même en usant de sa clé, il ne parvint pas à l'ouvrir. Elle était bloquée. Il donna un coup d'épaule, un deuxième, un troisième avec plus d'élan, et enfin, elle céda. La chaise qui la maintenait en place se brisa sous le choc.

Odeur de gaz d'échappement Jusque dans la cuisine. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Jamie n'était pas partie, elle n'était pas à l'étage. Elle était dans le garage rempli de vapeurs nocives.

Il poussa le battant d'un coup de pied pour se précipiter à l'intérieur. Le nuage bleuté de fumées toxiques flottait un peu au-dessus du sol. Il lui fallut quelques instants avant de la repérer, étendue sur le dos entre les rangées de voitures.

Par la suite, il ne se souvint pas l'avoir soulevée de terre pour la porter en hâte hors de la pièce. Elle respirait encore, avait le pouls un peu faible, mais régulier. Combien de temps était-elle restée là ? Mystère.

Comme la cuisine empestait aussi, il la porta dehors et la déposa dans la neige avant de rentrer chercher couvertures et manteaux pour l'en envelopper. Elle remua vaguement Quatre voitures en marche avaient rempli le vaste espace du garage de monoxyde de carbone. Il coupa d'abord la musique, puis se mit en devoir d'arrêter les moteurs.

Pas de clés de contact en vue. On les avait fait démarrer à la batterie. Astuce qui dépassait de loin les compétences de Jamie. Il ne mit que quelques minutes pour arracher les fils et couper le jus qui alimentait les satanés moteurs, Silence. Il força sur la porte, jusqu'à l'ouvrir malgré la neige tassée, puis il courut rejoindre Jamie qui frissonnait.

Pas vraiment surprenant. Il écarta les couvertures pour la prendre dans ses bras.

Elle gémit, souleva les paupières. Elle avait le regard vague. Il songea qu'il lui faudrait la conduire au plus vite à l'hôpital quand elle s'écarta brusquement de lui, se retourna et vomit dans la neige.

Il ne relâcha pas totalement son étreinte, elle était trop faible pour se soutenir seule, trop faible pour lutter. Elle n'avait pas grand-chose dans le ventre, et il se reprocha de ne pas l'avoir correctement nourrie. Lorsqu'elle eut terminé de hoqueter et de rendre, il la serra contre lui, et elle blottit la tête au creux de son épaule tandis qu'il caressait son pâle visage moite.

— Il faut que je t'emmène aux urgences, dit-il au bout de quelques minutes.

A genoux dans la neige, il se trouvait dans une position inconfortable, il avait froid et il était mouillé, mais il la tenait dans ses bras, n'avait aucune envie de bouger, de se détacher d'elle.

Sans relever la tête, elle fit signe que non.

— Inutile, ça va.

— Tu as perdu connaissance. Dieu seul sait combien tu as absorbé de cette saloperie. Nous prendrons ta voiture, et s'ils jugent ton état satisfaisant, tu pourras prendre la route et t'en aller d'ici.

— Nous ne pouvons pas prendre la Volvo. Rappelle-toi que tu as crevé un pneu.

Le cœur de Dillon cessa de s'affoler, et son cerveau se remit en marche.

— Je n'ai pas crevé ton pneu.

Elle s'abstint de répondre, se nicha plus près de lui, comme un chaton qui cherche le réconfort. Malgré ses réticences, il devait lui poser la question, même s'il doutait qu'elle soit capable de démarrer des voitures anciennes à la batterie. Si ce n'était pas elle, qui était-ce ? Il n'y avait personne d'autre.

— Dis-moi la vérité, Jamie. Il n'aurait pas tenté de te tuer ?

Elle releva vers lui des yeux brillant de larmes contenues.

— Je suis peut-être assez sotte pour t'aimer, mais cela ne signifie pas que je me suiciderais pour toi.

Il cligna des yeux, surpris. Elle avait prononcé ces mots spontanément, sans même s'en rendre compte, et elle poursuivait comme si de rien n'était :

— Il y avait quelqu'un dans le garage. J'avais mis la chaîne à fond et je n'ai rien entendu. Quand j'ai compris ce qui se passait, il était trop tard.

— Tu écoutais Nirvana ?

— Certainement pas ! U2.

Au moins, il ne s'était pas trompé sur ses goûts. Mais ce qu'elle venait de dire l'ébranlait sérieusement...

— Alors, quelqu'un cherchait à te tuer.

— Oui, souffla-t-elle contre son T-shirt blanc en écoutant battre son cœur. C'était toi ?

Au temps pour sa sidérante déclaration d'amour.

— J'étais absent, tu te souviens ? Et puis, si je voulais te tuer, pourquoi je t'aurais sauvée ? Ça n'aurait pas de sens.

— Rien n'a de sens, soupira-t-elle. On ne pourrait pas rentrer ? J'ai les fesses trempées.

— L'hôpital d'ab...

— Non. Tu vas me changer ce fichu pneu, et je m'en vais. Pour ne jamais revenir, conclut-elle d'une petite voix éteinte.

Il aurait voulu l'entendre redire qu'elle l'aimait. Aucune femme ne lui avait encore dit cela. Sauf dans le feu de la passion, lorsqu'il les faisait jouir. Au moment de l'orgasme, n'importe qui peut se croire amoureux. Mais Jamie Kincaid avait les fesses dans la neige, les poumons encore remplis de gaz toxique, l'estomac douloureux d'avoir vomi, et elle venait de dire qu'elle l'aimait. Tout en se demandant s'il n'avait pas tenté de la tuer.

C'était extravagant. Il en restait sous le choc. Cela ne l'empêcha pas de se relever en la soulevant avec lui. Elle gémit de douleur.

— Ça va ?

L'inquiétude perçait dans sa voix. Il aurait voulu éviter de se trahir, mais il n'y pouvait rien.

— Oui. Je pense être capable de marcher.

— Il vaut mieux que je te porte.

Prétexte transparent. Il voulait surtout la serrer contre lui car il n'en aurait plus l'occasion lorsqu'il aurait changé sa roue et qu'elle s'en irait. D'ici là, il avait l'intention d'en profiter.

Il faisait un froid de loup dans la cuisine. Les portes ouvertes avaient permis d'évacuer les gaz d'échappement mais laissé entrer l'air glacial du dehors, il referma le battant avec le pied, ferma aussi la porte qui communiquait avec le garage.

— Là. Ça va se réchauffer. C'est l'affaire de quelques minutes.

Jamie commençait à se débattre et, d'instinct, il resserra sa prise jusqu'à ce qu'elle bredouille :

— Toilettes.

A regret, il la déposa à terre et elle disparut dans les cabinets situés sous l'escalier. Quelques instants plus tard, il l'entendit vomir de nouveau.

Elle avait verrouillé la porte, ce qui, en d'autres circonstances, ne l'aurait pas arrêté. Mais il préféra la laisser seule. S'il n'était pas particulièrement pudique, elle l'était.

Le garage était glacial, cependant l'air y était redevenu respirable. Il poussa la porte coulissante sans la refermer complètement pour que les dernières vapeurs nocives puissent s'échapper. Après quoi, il examina la Volvo. Effectivement, le pneu avant droit était crevé. Irrécupérable avec une entaille pareille. Il avait sous la main de quoi le remplacer, mais le mystère

restait entier. Qui avait crevé ce pneu puisque ce n'était pas lui ? Jamie elle-même ?

Dans le but de rester ?

Inutile de se leurrer. Elle avait su se servir du compresseur pour gonfler les trois autres, preuve qu'elle tenait à partir.

Mais qui alors ? Qui avait éventré ce pneu ?

Il ne restait que Jack. Le coupable désigné. Le loyal Jack qui se mêlait toujours de ce qui ne le regardait pas, qui pensait savoir ce dont Dillon avait besoin mieux que Dillon lui-même. Jack qui entretenait l'idée romantique et imbécile que Jamie était la femme idéale pour lui.

Seulement, Jack avait disparu sans crier gare. Lui qui ne quittait presque jamais leur vieux quartier délabré et quasi désert. Et puis, Jack n'avait pas l'âme d'un saboteur.

Même au nom de l'amour véritable, il n'aurait pas crevé un pneu.

Il était temps de voir comment allait Jamie. Il reviendrait s'occuper du pneu un peu plus tard. Et si elle refusait de se laisser conduire à l'hôpital, s'il ne l'assommait pas façon homme des cavernes pour l'y traîner de force, il la mettrait au lit qu'elle le veuille ou non. Question, dans quel lit ?

Faux problème, en réalité. Elle ne voudrait pas dormir dans les draps d'un rat mort Préférerait partager ceux d'un rat vivant. De toute façon, il ne serait pas là. Il s'affairerait au garage, réparerait la Volvo, rebrancherait les fils des voitures qu'on avait démarrées à la batterie. Et tenterait de comprendre qui avait pu faire cela.

Sitôt sortie des toilettes, Jamie vint le rejoindre au garage, plus pâle que jamais. A croire qu'elle avait rencontré un revenant.

— Monte te coucher, dit-il. Je vais retaper ta caisse pour te permettre de partir demain matin.

— Et je devrais te faire confiance parce que... ?

— Parce que tu n'as pas le choix.

Faute de mieux, c'était une réponse honnête. Il aurait préféré autre chose.

— Le rat a saigné partout sur mon matelas.

Il la regarda, tête penchée de côté.

— Tu sais ce qui te reste à faire. Tu n'auras qu'à fermer à clé. Je camperai ici, sur le canapé.

Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au vieux sofa dont la bourre s'échappait, et ses joues pâles se colorèrent.

Comment pouvait-elle encore rougir après ce qu'il lui avait fait faire ?
— Bon, dit-elle. D'accord.

Et, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche, elle pivota sur ses talons et disparut dans l'escalier avec une énergie qui le surprit.

L'envie de la suivre le dévorait. Non pas pour lui faire l'amour, mais pour s'étendre près d'elle et la prendre dans ses bras une dernière fois avant qu'elle s'en aille définitivement. Juste quelques minutes.

Mais il ne la toucherait plus. Il tiendrait la promesse qu'il s'était faite quand il avait décidé qu'elle lui causait trop de tracas, lui faisait plus de mal que de bien, et que cela n'en valait pas la peine. Quand il avait décidé de la laisser partir pour pouvoir guérir et l'oublier enfin. Quand il avait décidé que c'était là le mieux qu'il puisse faire pour elle.

Le garage était glacial, et il était vanné. Il ne lui faudrait pas longtemps pour changer le pneu de Jamie. Les autres voitures attendraient le lendemain. D'ici là, il se coucherait comme il l'avait dit sur le vieux canapé défoncé pour dormir quelques heures avant de tomber de fatigue. Rien n'avait de sens. Et il ne comprendrait rien s'il ne donnait pas.

Le vieux canapé vert décoloré était d'un confort discutable.

La dernière fois qu'il s'y était étendu, c'était avec Jamie — Jamie qui s'agrippait à lui, à la fois excitée malgré elle terrorisée par ce qui lui arrivait.

Elle n'était pas là à présent. Et il serait bien avisé d'éviter les endroits où elle avait mis le pied après son départ...

Hm. Autant brûler le bâtiment et déménager.

Non. Il pouvait rester sur le canapé et ne pas penser à elle.

Lorsqu'il aurait sombré dans le sommeil.

S'il avait la chance de s'endormir.

Jamie ne jeta pas même un coup d'œil à sa chambre abandonnée. Elle savait où elle dormirait cette nuit, et peu lui importait qu'on lui donne le choix ou non. Ce n'était qu'une nuit de plus, elle n'en mourrait pas, et Dillon non plus. Il pouvait agir avec elle à sa guise, cela ne changerait rien. Son départ n'en serait ni plus facile, ni plus difficile.

Il fallait qu'elle parte, point à la ligne.

La chambre n'était pas chauffée, mais elle ouvrit la fenêtre pour dissiper les dernières vapeurs de monoxyde de carbone. Elle avait échappé à la mort une fois et serait bien sotte de prendre des risques inutiles. Encore que. Elle risquait peut-être sa vie à rester là.

Trop épuisée pour se dévêtir, elle se contenta d'ôter son jean mouillé et se glissa dans le lit pour se blottir sous les couvertures. Elle avait la poitrine douloureuse, la gorge irritée, et elle grelottait. Passant la main sous son T-shirt pour dégrafer son soutien-gorge, elle découvrit qu'il l'était déjà.

Sans doute Dillon s'en était-il chargé après l'avoir sauvée pour qu'elle respire mieux. Le vêtement ne la serrait pourtant pas.

Fait curieux, il était ouvert sur le devant, et l'attache dans le dos n'était pas défaite. Bizarre également, son T-shirt était humide à hauteur de la poitrine, là où sa peau était en feu. Bah, il serait toujours temps de s'en inquiéter demain.

Elle éteignit la lampe, remonta les couvertures par-dessus ses épaules et ferma les yeux dans l'intention de dormir.

Avec un peu de volonté, tout était possible.

Hélas, après quarante-cinq minutes, Jamie dut constater que la motivation ne suffisait pas à faire venir le sommeil.

Elle le savait pourtant d'expérience.

Etendue dans le noir, elle écouta les bruits du vieux bâtiment qui craquait sous l'effet du froid, guetta les pas de Dillon, les grincements de l'escalier.

Mais il ne venait pas. Elle s'en prétendit soulagée, songea qu'elle pouvait dormir tranquille. Au matin, elle partirait, quitterait à jamais ce lieu sinistre. Et, les yeux grands ouverts sur l'obscurité de la chambre, elle l'attendit. Jusqu'à comprendre qu'il ne la rejoindrait pas. Qu'il passerait la nuit en bas, sur le vieux canapé défoncé, à respirer les restes de gaz d'échappement.

De guerre lasse, elle s'assit, resserrant frileusement les couvertures autour d'elle. Ses souvenirs de la soirée étaient flous. Elle se souvenait avoir tenté de regonfler ses pneus avec un CD de U2 en fond sonore. Elle se souvenait avoir été prise de vertige. Puis la chaîne avait diffusé cette fichue chanson. Après cela, elle ne se souvenait plus que de bribes de rêves, de la silhouette fantomatique de Nate qui l'observait tandis qu'elle rampait vers lui et lui tendait la main pour qu'il vienne à son secours.

Il y avait certainement eu d'autres rêves, d'autres images, mais elle avait tout oublié. Quelqu'un avait mis les moteurs des voitures en route, et elle n'avait rien entendu à cause de la musique. On avait cherché à la tuer. Piètre tentative de meurtre. N'importe qui pouvait arriver et la trouver sans connaissance. Comme Dillon qui s'était conduit en héros. Mais Dillon n'avait rien d'héroïque.

De deux choses l'une, ou bien il avait monté ce stratagème dans le seul but de la sauver pour lui faire croire à sa bonté et sa grandeur d'âme, ou bien il souhaitait vraiment se débarrasser d'elle et s'était ravisé à la dernière minute.

Restait une troisième hypothèse plus inquiétante, presque unimaginable. Quelqu'un d'autre s'était introduit dans le bâtiment. Quelqu'un qui désirait vraiment la supprimer et qui ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Quelqu'un qui monterait finir le travail commencé, ou qui tuerait Dillon dans son sommeil, Dillon sans défense sur le canapé du garage. Encore que. Elle voyait mal Dillon sans défense...

Quoi qu'il en soit, cela lui laissait deux possibilités d'action. Elle pouvait s'extirper du lit, verrouiller la porte de la chambre, pousser les meubles devant et attendre le matin. Personne ne viendrait l'achever si elle se barricadait à l'intérieur. Ni Dillon ni un autre.

C'était de loin la solution la plus intelligente.

Mais elle opta pour l'autre. Après s'être levée, elle passa son jean presque sec et tout chaud d'être resté devant la bouche de chaleur. Elle dopa la couette autour de ses épaules, et s'aventura dans le couloir obscur avec sa traîne.

Une fois encore, elle eut l'impression que des yeux l'observaient, se rappela que, depuis son arrivée, elle avait toujours senti une présence. Elle aurait aimé croire que c'était le fantôme de Nate qui veillait sur elle, mais elle n'était pas si naïve. Celui qui épiait ses mouvements n'avait rien d'un esprit bienveillant, au contraire.

Il faisait froid dans la cuisine éclairée par la seule ampoule située au-dessus de l'évier. L'air glacial de la nuit entrait par la fenêtre entrouverte, et la chaudière qui ronflait plus que de coutume faisait des heures supplémentaires sans parvenir à réchauffer la pièce.

La porte qui donnait sur le garage était ouverte aussi. Elle s'arrêta sur le seuil. L'odeur de gaz d'échappement s'était presque dissipée. Il n'y avait

pas de bruit de moteur, pas de vapeurs nocives dans la pièce qu'éclairait faiblement une petite lampe de bureau. Et, sur le vieux canapé, Dillon dormait à poings fermés sous une mince couverture de lainage râpée.

Dieu qu'elle avait froid ! Et de songer en frissonnant que ces hangars immenses étaient impossibles à chauffer.

Comment Dillon pouvait-il dormir si peu couvert ? En tout cas, il ne souffrait pas d'insomnie, sa conscience ne le gênait pas, et il n'avait pas peur qu'un rôdeur malfaisant vienne l'assassiner dans son sommeil. Peut-être était-il rentré ivre. Dans l'état où elle se trouvait à son retour, elle aurait été incapable d'en juger.

Encore que. Elle ne l'avait pas vu ivre depuis son arrivée.

Ne l'avait pas même vu boire une goutte d'alcool — il prenait du thé froid en guise de whisky lorsqu'il jouait au poker, elle s'en souvenait encore ! Si elle ne le connaissait pas mieux, elle serait prête à croire qu'il n'y touchait plus, qu'il était devenu un modèle de sobriété.

Pieds nus sur le ciment glacé, elle frissonna. Sa Volvo était là. Dillon ne l'avait pas réparée, n'en avait peut-être pas l'intention. Au fond, rien ne la retenait ici. Rien ne l'empêchait de partir sur-le-champ, d'aller à la cabine téléphonique la plus proche pour appeler un taxi et se faire conduire à l'aéroport. Là, elle avait le choix de dépenser une vraie fortune en billet d'avion, ou une petite fortune pour louer une voiture. Dans un cas comme dans l'autre, le prix à payer était minime. Il y allait de sa vie. De son âme.

Sa poitrine lui faisait mal. Ses pieds aussi. Sans parler de son cœur meurtri. Et Dillon dormait du sommeil du juste sur le grand canapé qui perdait sa bourre cependant qu'elle grelottait, souffrait et se morfondait. Toujours enveloppée de la couette qui traînait par terre, elle s'avança dans le garage, s'approcha de lui pour le regarder. Endormi, il avait l'air inoffensif, presque innocent. Alors que jamais il n'avait été innocent de sa vie.

Elle était sur le point de se retirer lorsque la voix de Dillon vint briser le silence :

— Je partage ma couverture si tu partages ta couette.

Couché sur le côté contre le dossier du sofa, il l'observait, les yeux grands ouverts. Des milliers d'objections se pressèrent dans la tête de Jamie pour s'évanouir aussitôt. Pas ce soir. Elle n'avait pas envie d'argumenter ce soir.

Il le savait. Il souleva sa couverture élimée, et elle se glissa près de lui, les enveloppa tous deux de sa couette. Le canapé était large, mais ce n'était qu'un canapé, et die dut se serrer contre lui pour ne pas tomber.

Sans un mot, il la prit dans ses bras comme pour la protéger, amena avec douceur sa tête contre son épaule, écarta tendrement ses cheveux de son visage et, instinctivement, die se frotta contre sa main comme un chaton, aurait presque ronronné si elle l'avait pu.

Puis dans un soupir, elle laissa échapper sa tension et sa peur. Elle se détendit, lâcha prise, et, juste avant de s'endormir, elle sentit les lèvres de Dillon effleurer son front. Elle en aurait pleuré.

Il les voyait dans le noir. Les fantômes ont la vue plus perçante que les vivants, et les ténèbres n'entravaient pas la sienne. Ils dormaient sur le canapé, blottis l'un contre l'autre. La rage sourde qui l'animait était plus froide que la glace. Il est vrai qu'il avait toujours froid. Rien de plus normal quand on est mort. La chaleur quitte le corps. Qu'il hante l'étage supérieur du garage de Dillon était en somme toute approprié.

Il les avait épiés. Il avait vu sa douce petite cousine s'agenouiller devant Dillon sur le sol de ciment pour le sucer. Il les avait vus dans la chambre, il avait entendu les sons qu'elle émettait quand elle jouissait. Mais il avait surtout observé Dillon, les mouvements de ses hanches, sa bouche qui dévorait celle de Jamie, ses mains qui la touchaient, la caressaient, l'aimaient...

Mais là, c'était autre chose. C'était de la tendresse, et c'était pire que tout, insupportable. Nate n'avait que faire de la tendresse. Dillon ne la connaissait pas plus que lui.

Dillon connaissait le sexe, personne n'en doutait, Nate moins que les autres. Mais la tendresse ? Ah, non ! C'était inadmissible.

Il aurait dû la tuer douze ans plus tôt, quand l'idée lui était venue. Par malchance, la police les mit arrêtés, mais il aurait pu mettre son projet à exécution plus tard, poursuivre sur sa lancée. Il avait cru le danger écarté, cru qu'elle ne reverrait jamais Dillon, cru que Dillon se remettrait de son obsession stupide pour une adolescente niaise.

Mais le destin en avait décidé autrement. Et en fin de compte, le mort, c'était lui. Par la faute de Dillon.

Il aurait dû entailler la chair plus profondément avec son couteau. La laisser se vider de son sang sur le ciment du garage de Dillon. Il avait au

quelle mourrait asphyxiée par les gaz d'échappement, seulement. Dillon était rentré plus tôt que prévu.

Cette fois, il ne renoncerait pas. Il avait prévu un plan de secours. Plus mûr. Plus astucieux. Nate ne commettait plus les erreurs de sa jeunesse, ne commettait pas d'erreur qui ne puissent être corrigées. Jamie mourrait dans les prochains jours. Et Dillon n'aurait plus personne à aimer.

Personne en dehors de lui.

Jamie trouvait curieux de se sentir si bien, au chaud, en paix et en sécurité, alors que tout allait mal. Elle hésitait à se réveiller complètement. Il était si bon de rester blottie entre les bras de Dillon, serrée contre son corps tiède.

Mais elle ne pouvait rester là éternellement, ils le savaient tous deux.

Les premières lueurs d'une aube grise filtraient dans le garage. Elle releva la tête pour regarder Dillon. Il l'observait de ses yeux bleus profond, d'un bleu de nuit, semblait perdu dans sa contemplation. Puis il se pencha sur elle.

Il allait l'embrasser, elle lui rendrait son baiser, et c'en serait fait d'eux. Alors, avant qu'il soit trop tard, elle posa les deux mains sur son torse pour le repousser, s'écarter de lui.

Elle avait du sang sur les mains. Et lui sur son T-shirt blanc. Il y avait du sang partout. Elle se recula avec un cri d'horreur, atterrit de tout son poids sur le ciment.

— Du sang..., articula-t-elle finalement dans un frisson. Tu es couvert de sang.

Il se redressa, rejeta tes couvertures, examina son T-shirt, regarda Jamie, puis se leva pour aller jusqu'à l'établi.

Lorsqu'il se retourna, il tenait un couteau.

Elle ne broncha pas tandis qu'il s'avancait vers elle. Bloquée contre le canapé qui lui coupait toute retraite, elle se recroquevilla sur elle-même et, terrorisée, attendu qu'il la tue.

Il lui saisit le bras, la redressa en position assise et lut la panique sur ses traits tandis qu'instinctivement, elle levait son bras libre pour se protéger du couteau.

— Merde ! jura Dillon en lui agrippant fermement les poignets d'une seule main pour les tenir au-dessus de sa tête.

Alors, de son couteau, il trancha dans le tissu, coupant le T-shirt qu'elle portait par le milieu. Les deux pans s'écartèrent, révélant la peau entaillée.

— Merde, répéta-t-il alors d'une voix plus douce.

Il relâcha ses poignets captifs, laissa tomber le couteau à terre.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

A tâtons, elle tenta de ramener les deux pans du vêtement sur elle pour se couvrir, puis elle s'interrompit, vit qu'il était couvert de sang, bien plus taché que celui de Dillon.

Des motifs rouges se dessinaient sur le coton blanc, à croire que c'était l'œuvre de quelque teinturier fou. Peu lui importait à présent d'être nue devant lui. Elle fixait avec une fascination horrifiée les traces rouges sur sa poitrine.

— Allonge-toi, ordonna Dillon.

Elle ne bougea pas. A tort, il la souleva pour la coucher sur le canapé. Trop choquée pour protester, elle se laissa faire, ne chercha plus la couvrir ses seins malgré l'envie qu'elle en avait. Sans force, sans volonté, elle ferma les yeux, resta là à attendre.

Quelques minutes plus tard, Dillon s'asseyait près d'elle et déposait une serviette humide et tiède sur ses blessures. Il fit glisser le T-shirt et le soutien-gorge déchirés sur ses épaules, les lui ôta pour les jeter à terre.

— Je te trouve drôlement confiante pour quelqu'un qui se voyait déjà égorgé, remarqua-t-il.

Il n'y avait aucune amertume dans sa voix. Elle souleva les paupières. Pas d'amertume non plus sur ses traits redevenus neutres, sans expression. Il s'était refermé, l'avait exclue. Comme toujours.

— Repose-toi quelques instants. Je t'ai apporté un sweat-shirt à moi pour te couvrir. Désolé, mais ma garde-robe ne contient pas de soutien-gorge. Cela dit, tu t'en passes très bien.

— Fiche-moi la paix, murmura-t-elle avec lassitude.

Et elle tourna la tête vers le dossier du canapé. Il se leva.

Domage. Elle aurait aimé lui prendre la main, la serrer dans la sienne. Elle avait besoin de le toucher, besoin de contact, mais elle n'esquissa pas un geste.

— Qui m'a fait cela ?

Il haussa les épaules.

— Celui qui t'a enfermée dans le garage.

— C'était toi ?

Dillon ne cilla pas, ne daigna pas répondre, se contenta de se lever et de lui tourner le dos.

— Je vais changer ta roue et tu pourras partir, dit-il en s'éloignant.

Elle s'assit, maintenant la serviette humide sur son torse blessé.

— Qu'est-ce que c'est que ces cartons sur le siège arrière ? s'enquit-elle en s'efforçant, comme lui, de paraître détachée.

— Les affaires de Nate. Je pensais que tu voulais les rapporter à la Duchesse...

Il ne termina pas, resta pensif à fixer la voiture.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jamie.

— Je pensais avoir mis ces cartons dans le coffre.

Sa voix était lointaine, comme s'il avait oublié Jamie.

Concentré sur la vieille Volvo, le front plissé, il se dirigea vers le coffre. Toute son attitude trahissait l'anxiété.

— Si c'est ce qui te tracasse, je n'ai pas de roue de secours dans le coffre. J'ai crevé le week-end dernier, et j'ai oublié de passer en prendre une autre.

— Ce n'est pas la roue qui me tracasse, grommela-t-il en soulevant l'abattant

Et il demeura muet de stupeur devant le contenu du coffre.

Laissant tomber sa serviette, Jamie enfila le sweat-shirt qu'il lui avait apporté puis s'avança vers la voiture. Il se retourna, écarta les bras pour lui barrer l'accès.

— Reste où tu es, Jamie, n'approche pas !

Le ton était chargé d'émotion, de douleur et de rage. Pas question qu'elle lui obéisse. Elle s'avança encore, tenta de forcer le passage, mais il l'agrippa par le bras, l'entraîna à l'écart sans ménagement. Trop tard, hélas. Elle avait eu le temps de jeter un coup d'œil dans le coffre.

Il la tirait vers la Cadillac jaune, et elle se mit à se débattre.

Ignorant ses vaines gesticulations, son cri de douleur lorsqu'il la saisit à bras-le-corps, il la souleva pour la déposer sur le siège avant, à la place du conducteur. La clé était sous le volant. Il se pencha pour mettre le contact tandis qu'elle le regardait, éberluée.

— Ce bouton, c'est pour remonter la capote, déclara-t-il d'une voix sans timbre. Pour le reste, il n'y a pas de surprise, c'est comme sur les

modèles courants. Le réservoir est plein et elle a des pneus neige. Je te préviens, elle consomme beaucoup. Il faut que tu partes immédiatement.

— C'était qui... je veux dire, dans mon coffre ?

— Jack. Enfin, ce qu'il en reste.

Il ferma les yeux quelques secondes, visiblement en proie à une vive douleur, puis il les rouvrit, reporta son attention sur elle.

— Où est ton sac ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens plus où je l'ai mis.

Il fouilla dans sa poche arrière, jeta son portefeuille sur ses genoux.

— Prends-ça. Il y a mes cartes de crédit et du liquide en quantité suffisante pour te permettre de rentrer chez toi. Tu peux larguer la voiture où tu veux, je n'en ai plus besoin. Elle a rempli sa mission.

— Mais... Et la mienne ?

— Elle va disparaître. Jack n'a pas de famille, et il n'aurait pas aimé qu'on vienne poser de vilaines questions compromettantes dont personne n'a la réponse.

La Cadillac ronronnait exactement comme douze ans plus tôt. Preuve que le moteur était entretenu avec un soin jaloux.

— C'est toi qui l'as assassiné ?

Sotte question, peut-être, mais elle était sous le choc. Et, si elle avait eu peur de lui par le passé, ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle éprouvait maintenant. Il la foudroyait d'un regard à glacer le sang de n'importe qui.

— Je n'ai jamais frappé une femme, mais je serais tenté de commencer avec toi. Fous-moi le camp d'ici, et que je ne te revoie pas !

— Je n'ai pas de chaussures.

— Quoi ?

— Je ne peux pas partir pieds nus sous une tempête de neige.

— Tu remonteras la capote et tu mettras le chauffage.

Quelques instants plus tard, il lui jetait une paire de ses propres tennnis.

— Mais... je ne peux pas mettre ça, elles seront trop grandes pour moi.

— La ferme, et tire-toi de là avant qu'il soit trop tard.

Il n'y avait plus rien à dire. Rien sauf une évidence.

— Qui a tué Jack, alors ? Qui a tenté de me tuer ?

— Je te croyais plus intelligente. Jamie. Tu devrais au moins t'en douter.

— Eh bien non, je n'en sais rien, je ne comprends rien à ce qui se passe ici. Puisque tu es si malin, tu veux bien éclairer ma lanterne ?

— J'ai comme l'impression que ton vœu le plus cher risque de se réaliser, petite fille, déclara-t-il, amer. Il se peut que je me sois trompé, et que Nate, ton cousin adoré, ne soit pas mort. Si tu ne files pas d'ici, toi, tu finiras par mourir. Je ne peux pas te protéger, Jamie.

Sur ces mots, il s'en fut pour aller ouvrir la grande porte du garage. Elle fit une marche arrière, manœuvra la Cadillac face à la sortie et au petit matin enneigé. La ventilation soufflait de l'air chaud sur ses pieds nus. Elle écarta les cheveux de son visage humide de larmes qu'elle ignorait avoir versées.

Elle ne le reverrait plus. Jamais. C'était certain. Le moment était venu de passer la première et d'aller de l'avant, mais elle ne bougeait pas.

Dillon s'approcha de la Cadillac. Toujours vêtu du T-shirt qu'elle avait marqué de son sang, il se pencha vers elle, lui prit la nuque par la vitre ouverte et l'embrassa avec la fougue du désespoir. Baiser au goût d'éternité qui ne dura qu'un trop bref instant.

— Va-t'en, Jamie, dit-il en se détachant d'elle. Va-t'en et ne reviens jamais.

Alors, elle passa la première, et sortit dans la rue déserte enneigée.

Dillon resta dans l'encadrement de la porte et la regarda s'éloigner jusqu'à ce que les feux arrière de la Cadillac disparaissent dans le matin blême. Alors, il referma la porte, la verrouilla. S'enferma avec le cadavre de son meilleur ami. Avec le fantôme meurtrier de son vieux camarade d'enfance.

A ceci près qu'il ne croyait pas aux fantômes. Pas aux fantômes qui se servaient d'un couteau capable de tuer Jack.

Il avait reconnu la signature de Nate et savait que Jack n'était pas sa première victime, loin s'en fallait. Mais, d'après ce que Dillon avait découvert, Nate préférait s'en prendre aux femmes.

Il sortit ses cigarettes, nota que ses mains tremblaient.

Quelle option s'offrait à lui ?

Il pouvait appeler la police et tenter de convaincre les flics que lui, Dillon Gaynor, criminel avéré qui avait fait de la prison, n'était pour rien dans la présence du cadavre dans son garage. Le deuxième cadavre en trois mois.

Il avait hélas l'impression que le lieutenant MacPherson ne l'entendrait pas de cette oreille, même s'il présentait son cas de manière parfaitement raisonnable. Et MacPherson ne le croirait pas davantage s'il lui disait que Jack avait été tué par un mort.

Plus important encore, les autorités locales feraient revenir Jamie. Après tout, la Volvo lui appartenait, et serait couverte des empreintes de la jeune femme. Mais les autorités accepteraient peut-être que la police du Rhode Island prenne sa déposition et la leur transmette. Au fond, une innocente de la haute telle que Jamie n'était pas le genre à tuer un homme. Pas vraiment soupçonnable.

Mais il ne pouvait prendre ce risque.

Jamie le rendait fou, méchant, idiot, elle lui faisait perdre la tête. Pas question que cela recommence. Elle n'était pas pour lui, il le savait et s'y était résigné depuis longtemps. Il l'avait faite sienne, possédée comme il ne l'aurait jamais cru possible, et c'était un cadeau inespéré. De ceux qu'on n'a qu'une fois. Inutile de tenter le diable.

Il tapota ses poches en quête de son briquet et ne le trouva pas. Il avait dû tomber pendant la nuit sur le canapé. Où il avait dormi avec elle blottie dans ses bras.

Non qu'il eût beaucoup dormi. Il s'était tenu en éveil. Le danger, le mal rôdait dans le vieux bâtiment, et il ne s'était pas autorisé à relâcher son attention.

Et puis, pour être franc, il devait bien reconnaître qu'il brûlait d'envie de la regarder, de sentir son cœur battre lentement et régulièrement contre le sien, d'écouter le doux bruit de sa respiration.

Trop occupé à empêcher Jamie d'y accéder, il avait laissé le coffre de la Volvo ouvert. Il tendit la main pour le refermer, jeta un dernier regard à ce qui restait de Jack.

— Désolé, vieux copain, murmura-t-il. J'aurais dû deviner ce qui se passait et te prévenir.

Jack ne répondrait pas, bien sûr. A ce stade, Dillon ne pouvait plus rien pour lui, et il n'allait tout de même pas pleurer. Il n'avait pas pleuré depuis ses huit ans, depuis le jour où sa mère les avait quittés, lui et son soulot de père.

Il n'allait pas recommencer maintenant.

Sur le point de ranger ses cigarettes dans sa poche, il regarda le paquet froissé. Jack ne cessait de le tanner pour qu'il arrête de fumer, lui répétait inlassablement que cette sale habitude le tuerait. Finalement, Jack était mort avant lui.

— Pour toi, vieux, dit-il en lançant le paquet dans le coffre. Je te dois bien ça.

Le jour était à peine levé quand Jamie était partie à travers les rues désertes. Dillon s'arrêta pour refermer la porte derrière lui. Il y avait toujours une flaque de sang sur le ciment à l'endroit où la Volvo était gâtée, et il ne tenait pas à ce que quelqu'un entre et la voie avant qu'il ait pris les mesures nécessaires. Il conduisit en silence, les dents serrées dans la lumière naissante. Il avait envie d'une cigarette. Du moins le manque lui fournissait une distraction.

Il pouvait penser à son besoin de nicotine.

Une modeste douleur comparée aux autres somme toute, mais il se l'infligeait lui-même, l'offrait en sacrifice aux dieux courroucés qui avaient décidé de lui pourrir l'existence. A lui et à tous ceux auxquels il tenait. Le Wisconsin était un Etat d'une platitude désespérante. Mais il y avait Tucker's Ravine à la frontière du comté, une entaille profonde et étroite dans le paysage, encombrée d'arbres et de buissons qui en faisaient une véritable jungle l'été. S'il dirigeait bien la voiture, elle disparaîtrait dans cette crevasse, et on ne la retrouverait pas avant quelques dizaines d'années. La police ne serait pas en mesure d'identifier Jack. Il n'avait pas de famille, pas de papiers. Dillon ne connaissait pas même son vrai nom. Il n'y aurait plus d'empreintes digitales... Bah, l'épave ne serait probablement jamais découverte. Il l'espérait, ferait au mieux pour que cela n'arrive pas. Il conduisit jusqu'au bord de la faille, sortit de voiture et recula de quelques pas. Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'elle bascule dans le vide. Et il avait rempli le réservoir d'essence à l'intention de Jamie.

Bien lui en avait pris.

Parvenu à l'arrière de la grosse berline, il se mit à pousser pour la hisser par-dessus la lèvre du précipice. Dieu qu'elle était lourde, cette saloperie ! Enfin, elle ; s'ébranla. Il poussa de plus belle, sentit que les roues avant n'étaient plus en contact avec le sol. Un dernier effort, et la Volvo plongea.

Il frappa sur le coffre au passage, manque d'affection, geste d'adieu inutile et dérisoire.

Puis il la regarda disparaître dans le gouffre, tourner sur elle-même avant d'être avalée par la faille. Le bruit fut étouffé par la neige et les arbres. L'explosion finale lui parvint, lointaine. Les flammes étaient à peine visibles d'en haut. Il resta à regarder jusqu'à ce que le feu meure et qu'il n'en reste plus qu'un plumet de fumée.

La neige tombait dru à présent. Il avait les cheveux et les épaules mouillés. Les pieds aussi. Il n'avait pas pris le temps de mettre des bottes, et ses tennis n'étaient pas adaptées à la marche dans la neige et les congères. Aucune importance. Il souffrait davantage de sa frustration, de l'envie d'une cigarette, de l'envie que Jack soit encore de ce monde, de l'envie qu'il avait de Jamie. Envies qui ne seraient pas satisfaites.

Le trajet de huit kilomètres pour regagner le garage l'éprouva physiquement. La neige n'avait pas que des avantages. Pourtant elle couvrirait toute trace de la plongée de la Volvo dans le ravin et dissuaderait les gens de prendre la route, ce qui réduisait les chances qu'on le remarque. Il ne dut se cacher que deux fois dans les fourrés pour laisser passer des voitures. Même s'il était convaincu que personne ne retrouverait Jack, il préférait jouer la prudence.

La neige causerait aussi quelques tracas à Jamie. Elle avait certes l'habitude de conduire un véhicule à propulsion arrière, et la Cadillac avait de bons (mais, mais il y avait une différence de taille et de maniabilité appréciable entre un modèle américain et une petite berline européenne comme sa Volvo. De plus, elle manquerait de concentration, bouleversée d'avoir vu son premier cadavre et se demandant si ce n'était pas lui l'assassin.

Il se battait l'œil de ce qu'elle pensait. Se fichait du reste tant qu'elle se trouvait à des lieues de là et hors de danger.

Rien d'autre ne comptait vraiment.

Il se faisait tard lorsqu'il arriva finalement au garage, grelottant et trempé, les cheveux plaqués contre le crâne. La neige était passée à travers ses tennis, à travers ses vêtements. Il avait les mains gourdes. Ses poches de jean n'avaient pas suffi à les réchauffer. Il referma la porte derrière lui, s'adossa contre le battant, et contempla la cuisine déserte.

La table. Il y avait étendu Jamie pour l'embrasser, avait bien failli la prendre là. Il y avait fait d'innombrables parties de cartes avec Jack, bavardé et échangé des plaisanteries avec lui pendant des années. A cette table, il avait fumé cigarette sur cigarette en écoutant Nate se faire battre à mort là-haut, à l'étage.

Il s'avança dans la pièce, souleva la lourde table de chêne et la renversa, envoyant valser tasses et assiette qui se brisèrent dans leur chute. Il cassa une chaise en la cognant de toutes ses forces contre la table. La deuxième chaise résista un temps, puis vola en éclats. Et il poursuivit ce saccage méthodique, brisant tout ce qui lui tomba sous la main — vaisselle, four à micro-ondes, boîtes de conserve, paquets de pâtes et de céréales. Il renversa même le réfrigérateur dont la porte céda, répandant le lait et les aliments sur le sol encombré de débris.

Au milieu du chaos, il tenta de reprendre son souffle. Ce débordement aurait dû le soulager, épuiser sa colère, le vider de ses émotions, mais il n'en était rien. La rage bouillait toujours en lui.

Il pouvait poursuivre sa frénésie de destruction au garage, prendre une barre à mine et massacrer ses modèles de collection. Mais il ne le ferait pas. Il avait fait suffisamment de dégâts comme ça. Fait souffrir et détruit ceux qu'il aimait. Inutile de démolir les seuls biens matériels auxquels il était attaché. Assez de casse pour aujourd'hui.

Enjambant les débris, il se rendit au garage pour y trouver le réconfort dans la logique de la mécanique automobile.

Mais il ne voyait pas les voitures, ne voyait que le canapé sur lequel il avait dormi avec Jamie et leurs couvertures entremêlées. La tache de sang séché à l'endroit où la Volvo était garée demeurait intacte, muette gardienne d'un secret terrible.

C'est alors qu'il remarqua le mot tracé en lettres de sang sur le sol de ciment. La voiture le cachait jusque-là.

L'œuvre de Nate, à n'en pas douter. Mais quand diable avait-il fait cela ? Sans doute à un moment quelconque tandis que lui-même se trouvait là-haut.

Donjon. C'était le nom que Nate donnait à la maison de son enfance, celle que l'incendie avait détruite, tuant ses parents du même coup. Une sorte de château nommé Dungeness Towers, monument érigé à sa propre gloire par l'arrière-grand-père de Nate, immigré écossais qui avait fait

fortune dans le commerce maritime. La dernière fois que Dillon s'était rendu sur place, il n'en restait guère que deux tours et les écuries qui servaient, à une modeste échelle, de lieu de stockage pour les drogues et d'atelier de maquillage pour les voitures volées. Nate se chargeait de trouver les voleurs ; Dillon s'occupait des voitures, les décapait, les repeignait et changeait les plaques en un temps record. Il aurait bien piqué les caisses aussi, pour le plaisir, il était jeune, amateur de danger, mais Nate, qui avait la tête plus froide, avait calmé son enthousiasme.

Dillon n'avait jamais pris grand intérêt au petit commerce annexe de Nate, qui revendait des drogues. Lui-même avait vendu un peu d'herbe au lycée, quelques cachets, puis avait renoncé. Alors que Nate se diversifiait dans des substances autrement plus dangereuses, Dillon se contentait de maquiller les voitures. Cela suffisait à son bonheur.

A l'époque, ils avaient surnommé leur repère « le Donjon » et le désignaient tous deux par ce nom de code. Nate prétendait alors qu'à sa mort, il reviendrait hanter le vieux château abandonné de son enfance.

Dillon ferma les yeux et revit le torse entaillé de Jamie. Il aurait préféré se souvenir de ses seins, mais les marques laissées sur sa peau étaient de loin plus importantes. Heureusement qu'elle n'avait pas vu le message qu'on y avait inscrit. « Catin ». « Traître ». « Donjon ».

Un second message adressé au seul Dillon. Qui d'autre regarderait la poitrine nue de Jamie ?

Tôt ou tard, il lui faudrait se mettre à la recherche de Nate.

Il le provoquait, lui lançait un défi, lui donnait rendez-vous et en fixait le lieu. Un mort le convoquait. Un mort qui savait que Dillon l'avait trahi, livré à ses ennemis, abandonné entre leurs mains sans rien faire pour le sauver.

Et, s'il n'y allait pas, le fantôme de Nate Kincaid continuerait de harceler Jamie.

La confrontation n'avait que trop tardé. Adolescents, ils étaient tous deux égoïstes et autodestructeurs, mais Dillon avait grandi, appris une chose ou deux sur ce qui comptait vraiment.

Nate, lui, était resté un petit garçon méchant et dangereux, assoiffé de vengeance, et prêt à tout pour satisfaire ses envies.

Dillon n'avait pas le choix. Oh, il pouvait continuer à vivre ici, hanté par le fantôme de Nate qui lui laissait des rats crevés en signe d'affection.

Mais il avait déjà perdu Jack à ce petit jeu, et, s'il n'agissait pas, Jamie serait la prochaine victime.

Il ne croyait pas aux fantômes. Pas vraiment.

Seule hypothèse raisonnable. Nate était toujours en vie ; quelqu'un d'autre était mort roué de coups dans la chambre aux murs éclaboussés de sang du dernier étage.

Et si Dillon n'intervenait pas, d'autres morts suivraient.

Il se mettrait à sa recherche le temps venu. Pour le moment, Jamie était partie, hors d'atteinte, hors de danger. Il n'avait rien à craindre, Nate ne pouvait pas grand-chose contre lui. Pas dans l'immédiat en tout cas. L'important était de ne pas tomber dans son piège. De rester au garage et d'attendre que son fantôme revienne te hanter.

Car il reviendrait le hanter, continuerait sans relâche, jusqu'à obtenir ce qu'il voulait.

Dillon.

Jamie conduisait dans une sorte de brouillard, concentrée sur les routes enneigées, tendue à cause du manque de visibilité. La situation s'améliora lorsqu'elle atteignit le réseau national, et la circulation intense de l'heure de pointe matinale monopolisa l'attention qu'un coin de son cerveau réservait encore à Dillon. Alias Killer — le tueur.

Qui avait tué Jack ?

Ce ne pouvait être Dillon. Dieu fasse que ce ne soit pas lui !

Elle s'arrêta pour prendre son petit déjeuner dans un Mac Donald's, manquant emporter une partie de la guérite de commande avec elle tant l'énorme voiture était difficile à manœuvrer. Le muffin aux œufs brouillés lui resta sur l'estomac, mais le café était chaud, suffisamment dopant pour lui donner l'énergie nécessaire à reprendre la route et conduire quelques heures. Elle avait presque atteint la frontière de l'Indiana quand elle du faire halte dans une station-service pour remplir le réservoir pratiquement à sec.

Sitôt garée, elle prit le portefeuille que Dillon lui avait lancé, y trouva un assortiment de cartes de crédit. Qui aurait pu croire qu'un voyou comme Dillon Gaynor posséderait un jour des cartes de crédit ? Elle sortit celle de la marque de carburant, la mit dans la machine, et regarda la Cadillac engloutir plus de trente dollars en essence.

Elle profita de la pause pour aller aux toilettes, par chance bien entretenues. Elle se rafraîchit, se lava les mains, examina son reflet dans la

glace. Elle avait une tête à faire peur. L'air d'un fantôme, ou de quelqu'un qui a vu la mort.

Avec mille précautions, elle ôta le sweat-shirt de Dillon pour examiner sa poitrine sérieusement.

En voyant sa peau blanche couverte de marques rouges et boursouflées, elle ne s'étonnait plus de la sensation de brûlure. Il y en avait partout, mais cela aurait pu être pire. Son agresseur avait soigneusement évité ses seins.

Comme s'il en avait peur, craignait de les approcher.

Comme s'il se refusait à toucher, fût-ce de la pointe d'un couteau, ce qui faisait d'elle une femme. Venue de quelque recoin caché de son inconscient, l'idée avait jailli sans crier gare pour s'imposer à elle avec la force d'une évidence.

Examinant les marques de plus près, elle s'aperçut qu'elles formaient des lettres, des mots qu'elle ne parvenait pas à lire puisque le miroir les lui renvoyait à l'envers. Plissant les yeux, elle s'efforça d'inverser les images. Et déchiffra le premier mot sans trop de peine :

« Catin ». C'était la première fois dans son existence protégée qu'on la qualifiait ainsi. Elle en aurait presque tiré fierté, elle qui croyait mourir frigide et quasi vierge. Au moins, son séjour dans le Wisconsin aurait servi à cela.

Elle n'était plus vierge du tout et savait à présent qu'elle n'était pas frigide.

Impossible de décrypter le mot inscrit au-dessus de sa taille. Il commençait par un Il et comportait deux o. On aurait dit « Donjon », mais cela n'avait pas de sens. Pourquoi avoir gravé ce mot sur sa peau ? Bah, celui-là ou les autres... rien n'avait de sens, c'était absurde. Elle remit son sweat-shirt et renonça à résoudre ces énigmes pour se rendre à la boutique.

Là, elle acheta un pack de six Coca-light et une boîte de beignets, puis regagna sa voiture. Le portefeuille de Dillon ne contenait pas que des cartes de crédit, mais aussi une épaisse liasse de billets de banque. Et son permis de conduire.

Elle étudia longuement la petite carte plastifiée. La photo n'était pas flatteuse, mais c'était le premier portrait de lui qu'elle voyait. Il fixait la caméra d'un œil mauvais, ne s'était pas rasé, avait les cheveux trop longs.

Ce n'était pas là le Dillon de ses souvenirs, mais elle savait déjà qu'elle ne lui rendrait pas son permis.

Elle reprit son examen pour tomber en arrêt devant la Prière de la sérénité. Pourquoi diable Dillon avait-il cette prière dans son portefeuille ? Elle trouva la réponse quelques secondes plus tard sous la forme d'une liste de réunions des Alcooliques anonymes dans le Wisconsin-Le mauvais garçon était rentré dans le droit chemin.

Mais dite n'était pas au bout de ses surprises. En tirant sur une languette de cuir qu'elle venait tout juste de remarquer, elle exhuma une photo d'elle.

Une photo qu'elle n'avait jamais vue, dont elle ignorait l'existence, mais prise à l'évidence l'année de ses vingt ans.

Elle aurait pu donner la date,

Dillon avait alors disparu de sa vie, pour toujours croyait-elle. Son père était mort, et sa mère donnait une réception dans le jardin de leur maison de Marshfield suite aux obsèques. C'était une journée de printemps radieuse, et Jamie portait une robe jaune, la robe préférée de son père.

Sa mère lui avait fait une scène, l'avait accusée de manquer de respect mais, pour une fois, elle lui avait tenu tête. Elle adorait son père, et parce qu'il aimait cette robe, elle s'était refusée à s'habiller en noir malgré l'insistance de sa mère.

Sur le cliché, une tasse de thé à la main, elle parlait à une amie d'Isobel. Un léger sourire étirait ses lèvres, mais n'éclairait pas son regard qui restait triste, sérieux. Elle se souvenait encore de ce qu'elle éprouvait à ce moment-là : une furieuse envie de casser sa tasse et de partir en courant. Mais elle s'était retenue, avait fait son devoir de jeune fille bien élevée comme on l'exigeait d'elle.

Nate avait dû prendre la photo à son insu. Et le cliché avait atterri d'une manière ou d'une autre entre les mains de Dillon qui l'avait caché dans la poche secrète de son portefeuille.

Elle préférait ne pas savoir par quel biais il se l'était procuré. Elle ne le comprenait pas et le mieux était encore de ne pas chercher à le comprendre. Pas avant d'être arrivée chez elle, en tout cas.

Elle brancha le téléphone portable acheté avec l'argent de Dillon sur l'allume-cigare, attendit une dizaine de minutes que la batterie se charge

suffisamment pour lui permettre de passa- un coup de fil, puis appela sa mère et fut presque surprise ai entendant sa voix revêche.

— Où es-tu, Jamie ?

— Sur le chemin du retour. Je suis désolée, mais Je n'ai pas les affaires de Nate. Elles... Il n'y avait plus rien là-bas.

Elle ne mentait jamais, et voilà qu'elle mentait à sa mère.

— C'est ridicule ! Dillon m'a affirmé qu'il en avait deux cartons pleins. Je les veux, Jamie, c'est tout ce qui me reste de loi

— Ses affaires ont disparu, maman, répondit-elle platement. Et Nate a disparu aussi.

Brusquement, elle se tut, crispa les doigts autour de l'appareil. Les paroles de Dillon... Et s'il avait raison ? Si Nate n'était pas mort ?

Quelqu'un hantait le garage, déposait çà et là des cadavres de rat. Quelqu'un qui lui voulait du mal, qui avait gravé des mots au couteau sur son torse. Qui avait tué Jack. Dillon n'était sans doute pas un ange, mais malgré son surnom de Killer, il n'était pas un assassin.

Non, ce n'était pas Nate. Nate ne pouvait être vivant. Et jamais il ne lui aurait fait le moindre mal. Ils avaient grands ensemble, il était son cousin et comme un frère pour elle. Bien sûr, il ne lui avait jamais avoué la vérité sur la nuit du bal fatidique et sur bien d'autres choses ; à la longue, avec l'expérience, elle avait appris malgré elle à ne pas lui faire confiance. Et puis, il était mort. Dillon avait identifié le corps.

Identifié un corps défiguré par les coups, méconnaissable.

Et si Nate avait eu raison de son présumé assassin ?

— Tu m'écoutes, Jamie ?

La voix stridente de sa mère la tira de ses réflexions, et elle s'aperçut qu'Isobel ne lui avait pas demandé de ses nouvelles, ne s'intéressait qu'à Nate et à ses affaires. Était-ce le résultat des discours que Dillon tenait sur la Duchesse ? La vérité qui soudain s'imposait à elle ? Quoi qu'il en soit, elle venait de prendre conscience qu'aux yeux de sa mère, elle ne comptait pas pour grand-chose. Son père l'avait aimée — de cela, elle était sûre — mais Isobel ne jurait que par Nate. Nate qui avait largement profité de cette affection.

— Oui, je suis toujours là, murmura-t-elle.

De nouveau, les entailles juste au-dessus de son ventre la faisaient souffrir. Elles étaient plus profondes à cet endroit, pas encore cicatrisées.

— Dis-moi, le mot Donjon, ça t'évoque quelque chose ?

— Bien sûr ! Tu ne te souviens donc pas ? C'est ainsi que Nate appelait la maison de famille. Celle qui a brûlé. La propriété des Kincaid, de son vrai nom Dungeness Towers. Je suppose que c'était trop compliqué pour Nate, il était encore petit. Il aura simplifié, et le surnom est resté.

— Qu'est devenue la maison ?

— Jamie, je ne m'intéresse pas à l'histoire ancienne mais à ce qu'il est advenu des affaires de Nate...

— Où se trouve ce Donjon ? Coupa Jamie sans ménagement.

— Dans le Connecticut. Après la mort de Nate, j'en ai hérité, mais je n'ai pas eu le courage de m'en occuper. Ce ne sont sans doute que des ruines, probablement dangereuses. Quand je me sentirai mieux, je les ferai raser pour vendre le terrain. C'est là que ma sœur et mon beau-frère sont morts. Je n'en garde pas de très bons souvenirs.

— Et Nate ?

— Il adorait ce lieu. Il ne m'en a jamais rien dit, mais je sais qu'il allait y camper avec son odieux copain de Dillon. J'aurais dû lui demander de faire démolir ces ruines au bulldozer.

Jamie n'écoutait que d'une oreille et suivait le fil de son idée.

— Où dans le Connecticut ?

— Près d'une petite bourgade du nom de Danvers. Pourquoi ? C'est important ?

— Oui, répondit gravement Jamie. Très.

— Ma petite fille, je veux que tu retournes immédiatement dans le Wisconsin et que tu insistes pour récupérer...

Jamie coupa la communication et posa son téléphone portable sur la banquette. La nuit tombait et, s'il ne neigeait plus, les routes demeureraient glissantes. Le mieux, le plus raisonnable, était de trouver un magasin bon marché ou un soldeur, d'acheter de quoi se changer, des chaussures, des produits de toilette avec l'argent de Dillon. Ensuite, elle prendrait une chambre dans un motel, s'offrirait un copieux repas et une bonne nuit de sommeil.

Après quoi, au diable la raison ! Demain, elle reprendrait la route au volant de la Cadillac, et elle irait à Danvers, Connecticut. Elle irait au Donjon où on l'avait convoquée.

Pour affronter le fantôme de Nate Kincaid.

Nate qui n'était pas mort du tout.

Nate Kincaid en venait progressivement à la déplaisante conclusion qu'en fin de compte, il n'était peut-être pas mort. Il avait passé bien longtemps sous les combles du garage à épier, à attendre, spectre en quête de vengeance qui rongeaient son frein, et lorsqu'il avait eu besoin de force corporelle, il l'avait mystérieusement puisée à une source inconnue.

Mais il n'aurait pas dû avoir autant de mal à traîner le cadavre sanglant de Jack jusque dans le coffre de la Volvo de sa cousine. Il n'aurait pas dû sentir la délicieuse pression de la lame qui entaillait sa peau tendre tandis qu'il gravait son message sur le torse de Jamie. Il n'aurait pas dû avoir autant de mal à s'en tenir là. Mais s'il s'était écouté, s'il avait appuyé plus fort pour couper plus profondément, il y aurait eu trop de sang, et Dillon n'aurait pas compris le message. Il aurait pleuré comme un veau sur la dépouille de Jamie sans voir le défi que Nate lui lançait, Killer était un sot. Une mauviette sentimentale. Alors que Nate l'avait toujours considéré comme le seul homme à être à peu près son égal, cet imbécile se languissait de sa petite cousine, rêvassait et fantasmait sur elle comme un adolescent depuis toujours. Et cela continuerait jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Alors, le voile se déchinerait, et la lumière se ferait dans la cervelle bornée de Killer.

Il aurait pu la tuer vingt fois. La nuit où Paul Jameson l'avait violée aurait été parfaite si les flics n'étaient pas intervenus. Il avait pensé le faire lors de la réception que Tante Isobel et Oncle Victor avaient donnée en l'honneur de Jamie lorsqu'elle avait passé son bac, mais l'occasion ne s'était pas présentée, il y avait beaucoup trop de monde.

Il n'avait pas été loin de réussir le jour de l'enterrement d'Oncle Victor. Il avait passé la journée à prendre des photos. Il voulait en offrir une à Dillon en guise de cadeau posthume. Mais, là encore, le destin l'en avait empêché en la personne de sa trop indulgente Tante Isobel. Pour un peu, il l'aurait soupçonnée de savoir ce qu'il avait en tête. Mais il la connaissait trop bien. Tante Isobel était une âme simple ; elle avait le bon goût d'apprécier ce qu'il avait d'unique mais était incapable d'imaginer les extrêmes qu'il atteignait. Rien ne l'arrêtait — ni les lois, ni les empêchements de tourner en rond, ni les bons sentiments.

Le temps était venu de crever l'abcès. Il n'avait que trop attendu. Trop attendu ce qui lui revenait de droit. Trop attendu pour se venger de ceux qui contrecarraient ses projets. Jamie était de ceux-là. La seule à avoir su

distraire et détourner Dillon du projet de Nate. La seule que Killer n'eut jamais oubliée. La préférée d'Oncle Victor. Et elle l'avait aimé, lui, son cousin, d'un amour aveugle et sans condition. Pour toutes ces raisons, elle devait mourir.

Cela ne se justifiait peut-être pas, mais c'était nécessaire.

En revanche, Dillon ne se laissait pas définir si facilement.

Était-il l'objet de la quête ou l'obstacle à l'accomplissement de ses désirs ? Le but à atteindre, ou ce qui l'en séparait ?

Nate ne le saurait peut-être jamais, mais il était certain d'une chose : faute de le posséder un jour, il pouvait le supprimer.

Le ciment buvait l'huile de vidange comme une éponge absorbe l'eau. Les taches de sang et le message étaient maintenant cachés sous une couche de liquide visqueux et personne ne les verrait.

A son retour, Dillon avait commencé par fouiller le garage de fond en comble. Pas de Nate dans le bâtiment sous quelque forme que ce soit, humaine ou fantomatique. Pas trace non plus d'une présence à l'étage supérieur.

Il rassembla les affaires de Jamie dans sa valise et alla la jeter dans une benne à ordures à l'autre bout de la ville. Si un fouineur les découvrait avant qu'elles passent au compacteur, il ne viendrait pas frapper au garage. Jamie serait sans doute furieuse qu'il ait dispose de ses vêtements sans lui demander son avis, mais tant pis. A la guerre comme à la guerre.

Bien sûr, il ne profiterait plus de son corps avant longtemps et, s'il devait être franc, il n'avait guère envie que d'autres en profitent. Si seulement elle s'habillait de sacs à l'avenir...

Bah, ce qu'elle faisait de sa vie ne le regardait pas non plus.

Il regrettait cependant d'avoir dû jeter la lingerie sexy avec le reste, même si, à tout prendre, il la préférait nue. Et puis, qui sait ? En cas de miracle, il lui en offrirait.

Seul problème, il ne croyait pas davantage aux miracles qu'il ne croyait aux revenants. Jamie était sortie de sa vie à jamais. Il ne lui restait plus qu'à attendre que Nate se décide. Les mots écrits en lettres de sang sur le sol du garage n'étaient que la première étape. Il y aurait une suite. Il suffisait d'être patient.

Nate Kincaid ne pardonnait pas. Il devait bien savoir que Dillon l'avait livré à l'homme de main qui le cherchait. Son petit jeu de cache-cache n'était

que le prélude à la suite des événements. Tel un fauve, Nate décrivait des cercles autour de sa proie, s'approchait progressivement du but. Dillon ne craignait pas que Nate lui plante un couteau dans le dos ou l'égorge dans son sommeil. Cela ne lui ressemblait pas. Il le voudrait conscient et s'en délecterait. Non, il n'y aurait pas de surprise. Il serait prévenu. Il suffisait d'attendre.

En fin d'après-midi, il s'affairait sous le capot de la Mustang de 63 quand on tambourina à sa porte. La sonnette ne fonctionnait plus depuis des années et, le trois quarts du temps, il mettait la musique si fort que les visiteurs pouvaient frapper comme des sourds, il n'entendait rien.

Aujourd'hui, cependant, la chaîne était silencieuse. Pas de Nirvana à fond la gomme. Il ne se sentait pas capable d'écouter Kurt Cobain sans revoir Jamie gisant sans connaissance sur le ciment du garage.

Pas question non plus de mettre le CD de U2, ce serait pire encore. Trop triste. Trop de souvenirs. Et Jamie lui manquait. Cela passerait, bien sûr. Tout passait. Il s'en remettrait. Avec le temps, il ferait son deuil d'elle.

L'idée lui parut si ridicule qu'il ne put s'empêcher d'en rire.

Pour un homme qui ne croyait ni aux revenants, ni aux miracles, il semblait décidé à croire aux contes de fées. Il ne ferait jamais son deuil de Jamie tant que tous deux ne seraient pas morts. Et encore.

Dehors, on tambourinait toujours contre le battant.

— Deux secondes, j'arrive ! hurla-t-il en s'essuyant les mains avec un vieux chiffon. C'est ouvert, entrez.

Le temps de gagner la cuisine, il songea qu'il venait sans doute de commettre une erreur stratégique. La plupart des gens du quartier savaient qu'il verrouillait rarement sa porte. Ils étaient aussi bien trop malins pour oser le déranger chez lui. Son visiteur ne pouvait donc être qu'un étranger ou la police.

C'était la police — le lieutenant MacPherson, l'un des rares flics dotés d'une cervelle que Dillon ait eu le privilège de rencontrer.

Fichue journée de merde ! Et les choses n'étaient pas parties pour s'arranger...

— Tu as fait une fiesta monstre, Gaynor, ou c'est ton idée du ménage ?

MacPherson referma derrière lui. Il était seul. Plutôt bon signe. S'il était venu l'arrêter, il aurait amené des renforts.

Dillon balaya du regard sa cuisine en ruines.

— J'ai piqué une colère, dit-il en s'adossant contre la porte du garage.

— Une colère contre quelqu'un ? Il faut que je cherche un cadavre ?

— Elle s'est tirée avec ma Cadillac de 56, répondit Dillon sans sourciller. Je ne l'ai pas touchée.

— Pas touchée ? Tu m'étonnes.

— Pas frappée, pas blessée, corrigea-t-il. Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— J'ai cru comprendre que tu avais une dame chez toi. Je pensais que tu comptais te marier, te ranger, fonder une famille.

MacPherson sortit ses cigarettes de sa poche et en alluma une sans demander la permission. Il avait appris de ses précédentes visites que la cuisine de Dillon était le paradis des fumeurs. Et l'odeur de tabac réveilla chez ce dernier une envie presque aussi violente que celle qu'il avait de Jamie.

— Je ne suis pas le genre à me marier, tu me connais.

— Oui et non. Justement, j'avais une ou deux petites questions à te poser.

Il souffla la fumée, et Dillon fut presque tenté de s'approcher pour la respirer. Puis il repensa à Jack et s'abstint.

— Pose toujours. Il faut que j'appelle mon avocat ?

— Parce que tu en as un ?

— Non.

— Alors, on arrête de jouer au plus malin, on passe aux choses sérieuses. Tu sais quelque chose du cadavre qu'on a retrouvé dans une voiture à Tucker's Ravine ?

Merde ! Ils avaient fait vite. Trop vite !

— Non. Quel genre de voiture ?

MacPherson éclata de rire.

— On peut compter sur toi pour aller droit à l'essentiel.

Une Volvo quelconque. Elle est salement brûlée. Probablement volée. Les recherches sont en cours pour l'identifier avec ce qu'on a pu récupérer comme renseignements utiles sur la carcasse. Du boulot de pro d'après mes hommes.

— Je n'ai pas piqué de bagnoles depuis bientôt dix ans, lieutenant.

— Je suis censé te croire ? Quoi qu'il en soit, je te crois. Mais je me disais que tu connaissais peut-être un habitué de ce genre de fauche dans le

coin.

— On peut voler une caisse sans que ça devienne une habitude.

— Certes, mais deux coup sur coup, ça devient louche. La Volvo a été découverte hier soir et ce matin, on nous a appelés pour nous signaler le vol d'une Audi, bardée de tous les dispositifs de sécurité imaginables. Ce qui n'a pas empêché le voleur de rembarquer.

— Que dit le propriétaire ?

— Rien pour le moment. Il est à l'hôpital avec une fracture du crâne. Nous ne sommes pas autorisés à le voir tant que son état n'est pas stabilisé. Le malheureux homme aura surpris le malfaiteur en flagrant délit. Il a de la chance d'être encore en vie. L'autre l'a bien amoché.

Dillon eut un haussement d'épaules.

— Ouais, c'est vraiment pas de bol.

— Il s'en tirera. Mais cette histoire m'a rappelé que tu étais spécialiste des Audi dans le temps.

— Rien n'a jamais été prouvé, tu le sais bien, MacPherson.

— Je sais. Et je sais aussi que deux et deux font quatre.

— Je n'ai pas volé l'Audi ni tabassé le propriétaire.

— Je n'ai pas dit que c'était toi. Mais je pensais que tu aurais une petite idée de qui ça peut être.

— Désolé, non. Je ne peux rien pour toi.

MacPherson enjamba les débris pour se rendre à l'évier et passer sa cigarette sous l'eau. Ce qui rendait le mégot irrécupérable. Une chance car, dans son état de tension et de manque, Dillon se serait sans doute précipité dessus pour fumer les restes du lieutenant de police.

— Bah, je m'en doutais un peu. Mais je me suis dit que ça valait le coup de te poser la question au cas où.

Il regagna la porte, marchant sur des morceaux d'assiettes qui craquaient sous ses pas.

— Ah, encore une chose avant que j'oublie.

— Je t'écoute.

Dillon connaissait suffisamment tes flics, et MacPherson en particulier, pour deviner qu'il avait gardé la surprise du chef pour la fin.

— Nous envisageons d'effectuer des tests d'ADN sur les pièces à conviction du meurtre de Kincaid. Nous avons peut-être classé le dossier un peu vite.

— J'ai identifié le cadavre. Tu sous-entends que j'aurais sciemment menti à la police pour le protéger ?

— Nous avons vu le corps tous les deux. Défiguré au point que sa propre mère ne l'aurait pas reconnu. Non, si tu t'es trompé, je pense que c'était de bonne foi.

— Tu crois à ma bonne foi, MacPherson ?

— Je crois surtout que tu es un bon exemple de réhabilitation, Gaynor. Tu étais une petite frappe qui foutait sa vie en l'air, et te voilà devenu membre productif de la société.

Je ne tiens pas à ce que tu rechutes.

— Je n'en ai pas l'intention.

MacPherson le fixa pendant un long moment, puis il hocha la tête.

— Alors, prends soin de toi et ne fais pas de conneries.

Dillon referma la porte derrière son visiteur. Il n'avait plus de cigarettes, plus de portefeuille, mais il gardait toujours une bonne somme en liquide dans son coffre-fort pour les urgences, ainsi que des papiers d'immatriculation et des permis de conduire bidons pour la moitié des véhicules du garage. Il n'imaginait pas en avoir un jour besoin, mais les vieilles habitudes restent, on ne se refait pas.

Avec un peu de chance, il n'aurait pas à s'en servir.

Avec un peu de chance, il conduirait sans encombre jusqu'aux ruines du Donjon pour la confrontation finale avec son vieux pote Nate. Il avait espéré que Nate viendrait le trouver, aurait préféré l'affronter chez lui, dans son garage, en territoire familier. Mais il aurait dû se douter que ce ne serait pas si facile. Les mots tracés en lettres de sang sur le sol en ciment et gravés au couteau sur le torse de Jamie lui signifiaient qu'il était convoqué. L'Audi signalait le message.

Dillon était passé maître dans l'art de maquiller les Audi que Nate lui apportait. Les autres arrivaient avec des Mercedes, des Ferrari, et même des modèles de collection américains. Nate ne volait que des Audi.

Seule consolation, Jamie se trouvait à des kilomètres de là et en sécurité. Elle n'avait de surcroît aucune idée de ce qu'était le Donjon. A présent, elle devait avoir parcouru la moitié du chemin. Demain, elle se laisserait dorloter par la Duchesse et se féliciterait de s'en tirer à si bon compte.

A ceci près qu'il n'avait jamais vu la Duchesse droloter, qui que ce soit en dehors de Nate. Et il ne commettrait pas l'erreur de croire Jamie en sûreté sans s'en être assuré d'abord.

Il n'avait pas entendu la Duchesse depuis douze ans et se serait volontiers dispensé de ce plaisir le reste ses jours.

— Jamie est là ? s'enquit-il sans même prendre la peine de déguiser sa voix.

Elle ne lui avait jamais prêté suffisamment d'attention pour le reconnaître au téléphone. Jamie ne serait pas encore rentrée, bien sûr. Sauf si elle avait abandonné la Cadillac pour prendre l'avion. Un autre que lui ne le saurait pas et en jouant finement, il tâcherait de savoir si Isobel avait eu des nouvelles de sa fille.

— Qui est à l'appareil, je vous prie ?

Il n'y avait que la Duchesse pour faire suivre une question d'un « Je vous prie » pincé, de sorte que la formule de courtoisie n'adoucissait plus rien, perdait son sens pour transformer la phrase en ordre péremptoire. Mais Dillon ne se laissa pas démonter pour autant

— Un ancien camarade de fac, répondit-il avec naturel James MacPherson. Je pourrais lui parler ?

— Elle n'est pas là.

En entendant sa voix, il avait failli raccrocher, mais l'angoisse le tenaillait, il lui fallait savoir, et sa prudence le quitta.

— Où est-elle ?

— Je ne me souviens pas l'avoir entendue mentionner de James MacPherson. remarqua la Duchesse, soupçonneuse. Un parfait inconnu n'a pas à savoir où se trouve ma fille...

— Où est-elle, bordel de merde ?

— Dillon.

Ce n'était pas une question, mais une constatation. Inutile de le nier, il n'essaya même pas.

— Elle est sur le chemin du retour ? Vous avez des nouvelles ? Vous savez où elle est ?

— Effectivement, je le sais. Elle doit faire une halte sur le trajet, mais je ne vous dirai pas où.

— Merde, soupira-t-il en fermant les yeux. Elle ne serait pas allée au Donjon dans le Connecticut, par hasard ?

Le silence de la Duchesse lui tint lieu de réponse. Il coupa la ligne, raccrocha avec violence en s'injuriant copieusement Quel crétin il faisait ! Le message de Nate ne s'adressait pas qu'à lui, mais aussi à Jamie, bien sûr. Avant même que Dillon et la jalousie entrent en jeu, Nate méprisait déjà sa petite cousine. Il savait très précisément ce qu'ils avaient fait ensemble ces derniers jours, et sa haine s'était amplifiée jusqu'à devenir incontrôlable. Il n'en voulait pas qu'à Dillon, ne tuerait pas que lui.

S'il n'arrivait pas au Donjon à temps, Jamie serait morte.

Et si, pour éviter d'autres erreurs d'identification, il réduisait Nate en bouillie de ses propres mains, il n'en tirerait aucune consolation.

Mais rien de cela ne serait nécessaire. Il serait au Donjon avant qu'un malheur se produise.

Il le fallait.

OceanofPDF.com

La neige la suivait vers l'est comme un monstre affamé prêt à la dévorer. Depuis qu'elle avait repris la route, Jamie s'attendait à laisser le mauvais temps derrière elle, mais la tourmente la poursuivait. Enfin, elle se décida à brancher la radio de la vieille Cadillac. Les bulletins météo n'avaient rien de rassurant. La tempête de neige se déplaçait vers l'est, et une autre venait en renfort depuis le sud.

Enfant, elle aimait la neige qui fermait les écoles, recouvrait le paysage de sa sublime blancheur et transformait les lieux familiers en un véritable pays des merveilles.

Mais aujourd'hui, cette blancheur devenait oppressante, aussi impénétrable que les ténèbres. Elle rendait les routes glissantes et dangereuses, s'amoncelait en congères, engloutissait le ciel, lui bouchait la vue et s'abattait tout autour d'elle comme un présage de malheur.

Elle atteignit la petite ville de Danvers, Connecticut, en début d'après-midi, et le jour déclinait déjà. Quittant la nationale, elle s'engagea sur une voie secondaire, pensant trouver une bourgade comme Marshfield avec des demeures coloniales, des arbres centenaires — la Nouvelle-Angleterre dans ce qu'elle avait de mieux.

La ville semblait presque abandonnée ; la grande rue déserte était bordée de boutiques vides aux vitrines le plus souvent barricadées par les planches. Une personne pleine de bonne volonté avait décoré sa façade pour Noël, mais la moitié des ampoules avaient grillé, si bien que la silhouette lumineuse du bonhomme de neige dessinait un inquiétant point d'interrogation.

Elle s'arrêta dans une station-service pour remplir le réservoir insatiable de la Cadillac trop gourmande et s'étonna de voir sortir quelqu'un au moment où elle s'apprêtait à descendre de voiture.

— Je m'en occupe, ma petite dame, dit un bonhomme au visage fripé. Nous servons nous-mêmes les clients, ici. Vous voulez que je vérifie l'huile ?

— Non, je vous remercie, ça va. J'ai vérifié la dernière fois que j'ai fait le plein.

— C'est une beauté que vous conduisez là.

L'homme devait avoir près de soixante-dix ans, était donc assez âgé pour avoir conduit des modèles du même genre dans sa jeunesse.

— Elle tourne bien, au moins ?

— Parfaitement.

— Alors, c'est un maître qui l'a restaurée. Une beauté pareille, vous l'aurez payée une fortune !

— On me l'a prêtée.

Le vieux émit un long sifflement.

— Eh bien, il faut que ce type soit amoureux de vous. Aucun homme ne laisserait partir une telle splendeur sans lui, sauf par amour.

Jamie eut un petit rire sans joie.

— J'ai bien peur qu'il ne croie pas à l'amour. Il croit aux voitures.

— Parce qu'il y a une différence ?

Le vieux arborait une combinaison d'uniforme à l'ancienne, avec le nom de Wilfred brodé sur sa poche de poitrine.

— Cette petite chose-là va facilement chercher dans les cinquante mille dollars. Ménagez-la.

Jamie cligna des yeux, abasourdie. Le bonhomme devait être fou. Un vieux modèle américain ne pouvait pas valoir aussi cher. Si c'était le cas, Dillon ne l'aurait jamais laissée partir avec. Et ne lui aurait pas dit de la larguer où bon lui semblait lorsqu'elle serait arrivée à destination.

— La ville n'a pas l'air très animée, déclara-t-elle pour changer de sujet.

— Elle est morte. L'usine a fermé il y a vingt-cinq ans. Des commerces mettent la clé sous la porte chaque année. Les gens s'en vont les uns après les autres. Il y avait cinq stations-service ici, dans le temps. Il ne reste plus que moi. Et je n'ai pas beaucoup de clients. Tout le monde se rapproche des

centres urbains. Tenez, même les riches qui venaient séjourner dans le coin ne viennent plus. La terre n'est bonne à rien qu'à faire pousser du tabac, et personne ne veut plus en acheter, de nos jours, avec tous ces gens pleins de bonnes intentions qui édictent des règles pour le bien des autres. Comme si ça les regardait, hein ?

— Bah, c'est comme ça. On n'y peut rien, dit Jamie en sortant deux billets de vingt dollars du portefeuille de Dillon.

Heureusement qu'il y avait là du liquide en plus des cartes de crédit. La Cadillac semblait vider un réservoir tous les cent cinquante kilomètres. Et il lui fallait du super.

— Qu'est-ce qu'une charmante jeune femme comme vous vient faire dans une ville fantôme comme celle-ci ? s'enquit Wilfred en remettant le bouchon du réservoir.

Il n'y a plus grand monde pour s'aventurer hors des sentiers battus de nos jours.

Jamie avait eu tout le temps de chercher des raisons plausibles à sa visite et embraya sur sa préférée :

— J'aimerais voir les ruines d'un ancien manoir appelé Dungeness Towers.

— Le Donjon ? Grand Dieu, pourquoi ? Il n'en reste que deux tours prêtes à s'effondrer, et peut-être une poignée de fantômes. L'endroit est dangereux. La police a mis des pancartes l'an dernier. Ce qui n'empêche pas les mômes de monter là-haut pour flirter ou jouer aux revenants. Ce n'est pas un lieu pour une jeune femme. Surtout à la nuit tombée et en pleine tempête de neige.

Jamie jeta un coup d'œil par l'immense pare-brise de la Cadillac.

— La neige a l'air de s'être arrêtée.

— Oh, pas pour longtemps. Qu'est-ce qui vous intéresse dans le Donjon ?

— Je suis journaliste. Je prépare un article de fond sur les grandes fortunes pas toujours honnêtes des magnats du Connecticut et, de fil en aiguille, je suis remontée à Dungeness Towers.

— Pas toujours honnêtes ? Oh, pour le vieux James.

— Pas toujours honnête ? Oh, pour le vieux James Kincaid, je ne sais pas. Il a construit l'usine qui nourrit tout le monde ici. Il n'était pas si mauvais bougre mais son fils était un beau salopard. Il a vendu l'affaire à

une grosse boîte qui se fichait pas mal de l'économie locale. Le type a acheté pour alléger ses impôts, et il a fermé la boutique.

— Mais le fils Kincaid vivait toujours ici, au Donjon.

— Il y est même mort, non ?

— Ouais. Et sa femme aussi. Le manoir a flambé un beau jour, et ils sont restés coincés dans une des tours. Il neigeait, et les pompiers n'ont pas pu y accéder avant qu'il soit trop tard. Ce pauvre gosse, tout de même ! Tout seul dehors, dans la neige, à écouter les cris de ses parents qui brûlaient. Je me demande ce qu'il a pu devenir. Un truc pareil, ça vous marque à vie.

Alors qu'elle les avait presque oubliées, les blessures de Jamie se mirent à la picoter. Elles cicatrisaient et de temps en temps, elles lui rappelaient leur existence par des sensations désagréables.

— Oui, j'imagine que c'était dur pour lui. commenta-t-elle d'un ton neutre.

Le garçon avec lequel elle avait grandi ne semblait pas le moins du monde traumatisé d'avoir vu ses parents périr dans les flammes. Elle avait toujours supposé qu'il se trouvait ailleurs le jour de l'incendie, et était à des lieues de se douter qu'il avait été témoin du sinistre et en était le seul survivant.

— A votre place, je laisserais tomber, reprit Wilfred Les Kincaid sont une famille maudite, et il ne reste rien là-haut qui puisse intéresser les gens. Il y a une dizaine d'années, des dealers de drogue campaient dans le Donjon, et les flics soupçonnaient l'existence d'un atelier clandestin dans les vieilles écuries, mais ils n'ont jamais pu prendre les coupables.

— Un atelier clandestin ? De quel genre ?

— Le genre à décaper des voitures volées pour les repeindre et les maquiller avant de les remettre en circulation. C'est un commerce qui rapporte, mais il faut être rapide et avoir du talent pour réussir sans se faire pincer.

Jamie crispa les doigts sur l'énorme volant. Elle n'aurait pas dû s'étonner. Les drogues et les voitures volées étaient à l'évidence le gagne-pain de Dillon. Mais Nate était au-dessus de tout soupçon. Ce qui expliquait sans cloute qu'ils n'aient pas eu d'ennui.

— J'aimerais tout de même voir les lieux avant la nuit, prendre quelques photos. La lumière est toujours plus belle au crépuscule.

Wilfred secoua la tête.

— Comme vous voudrez, ma petite demoiselle. Les routes sont en mauvais état. Personne ne monte jamais N’allez pas dire que vous n’étiez pas prévenue.

— J’ai un portable en cas de difficulté.

— Cela ne vous servira à rien. La zone n’est pas couverte. Trop de collines, et pas assez de gens à vouloir qu’ils construisent leurs fichues tours.

— Oh, je ne devrais pas avoir de problème s’il n’y a que des fantômes, là-haut. Je ne crois pas aux fantômes.

— A votre place, je me méfieraient tout de même. Les gens par ici ont vu de la lumière dans les ruines, alors qu’elles sont inhabitées et interdites au public.

— Ce ne sont sûrement pas des fantômes, déclara-t-elle, catégorique.

— Alors, bonne chance. Je suis au regret de vous dire que le motel de la Route 3 a fermé il y a deux ans. Le plus proche que vous puissiez trouver pour cette nuit se trouve près de Cranston, à une quarantaine de kilomètres.

Si elle avait deux sous de bon sens, elle prendrait une chambre pour la nuit et repartirait au matin, à la lumière du jour. Elle avait conduit toute la journée, elle était épuisée et la nuit tombait. Mais elle était folle à lier, l’avait abondamment prouvé. Pourquoi s’arrêter en si bon chemin ?

— Vous auriez la gentillesse de m’expliquer comment aller aux ruines ?

— Si vous insistez, hein, c’est vous que ça regarde. Après tout, c’est votre vie. Vous prendrez à gauche au carrefour, là-bas. Là où il y a le feu. Il ne fonctionne plus depuis des lustres, personne n’a pris la peine de le réparer. Il n’y a pas beaucoup de circulation par ici mais faites attention tout de même. Après, vous suivrez la route sur quatre bons kilomètres, et vous apercevrez un petit chemin sur la gauche.

Il sera envahi de broussailles et le chasse-neige n’y sera pas passé. Si ça se trouve, vous ne le verrez même pas.

— Ce chemin, c’est l’allée d’accès aux ruines ?

— Je n’appellerais pas ça une allée. Elle court sur un kilomètre et demi et, plus on avance, plus elle est en mauvais état. Ce serait dommage que vous abîmiez la jolie voiture de votre petit ami.

Petit ami ! Une expression étrange dans la bouche de ce vieux, et qui dégageait un parfum d’adolescence. Il fut un temps où Jamie aurait donné n’importe quoi pour que le mauvais garçon de Marshfield, Rhode Island,

soit son petit ami. En dépit du qu'en-dira-t-on. Bah, mieux valait tard que jamais. Mieux valaient cinq minutes de rêve que la vérité nue et brutale.

— Il me pardonnera, dit-elle. Il m'aime.

Le vieux Wilfred de la station-service avait raison, elle faillit rater le tournant. Le carrefour n'avait pas posé de problème malgré le feu rouge défaillant puisqu'il n'y avait pas de circulation, mais l'étroite allée envahie de broussailles ressemblait davantage à un chemin creux qu'à la voie d'accès à un manoir, fut-il en ruines. Elle était folle de s'aventurer sur cette piste déserte sous la neige al a tombée du jour. Mais elle avait compris qu'elle perdait la tête quand elle avait rejoint Dillon Gaynor au lit. Quand elle avait été contrainte de reconnaître qu'elle l'aimait encore après douze ans et l'aimerait toujours, quoi qu'il arrive.

La Cadillac n'était pas conçue pour rouler en terrain accidenté. Jamie s'enfonça dans les bois sur plus d'un kilomètre le long de l'allée de plus en plus étroite et malaisée, jusqu'à ce qu'un gros arbre renversé lui barre le passage.

Elle freina à temps pour éviter le choc, mais, à sa grande horreur, la lourde voiture continua de glisser sur la neige.

Pour s'arrêter — ouf ! — à quelques centimètres seulement de l'obstacle.

Elle se retourna pour regarder derrière dans l'obscurité naissante. Pas moyen de faire demi-tour. La seule solution consistait à remonter le sentier tortueux en marche arrière. Pas facile au volant de l'énorme décapotable.

Elle le ferait, bien sûr, puisqu'elle n'avait pas le choix. Mais plus tard. Au point où elle en était arrivée, autant aller jusqu'au bout et savoir de quoi il retournait. Si Nate était encore en vie, il serait là à l'attendre. Il l'avait appelée, et elle avait toujours répondu à ses appels. Il aurait les réponses tant attendues, lui expliquerait ce qui s'était passé et pourquoi. Lui expliquerait pourquoi il avait gravé un message au couteau sur son torse...

Rien ne prouvait qu'il s'agissait de Nate. Que ce n'était pas un acte pervers de Dillon. Nate l'aimait. Il ne lui aurait pas fait de mal.

Elle coupa les phares, et les bols furent aussitôt plongés dans l'obscurité. 11 n'était pas encore 16 heures, mais entre la grisaille, la neige et les grands arbres, aucune lumière ne pénétrait dans le sous-bois. Elle ouvrit la boîte à gants en quête d'une torche électrique. N'y trouva rien. Pas

même les papiers de la voiture. Heureusement qu'elle n'avait pas eu à subir de contrôle de police en route !

Il devait bien y avoir une lampe quelque part... Elle se pencha pour fouiller à tâtons sous la banquette. Ses doigts rencontrèrent un objet cylindrique, l'agrippèrent pour le sortir. Et le laissa tomber aussitôt. Un revolver.

Après avoir rallumé l'éclairage intérieur, elle l'examina. Il ne pouvait appartenir qu'à Dillon. Arme illégale, naturellement, puisque, comme tous les ex-détenus, il n'avait pas le droit d'en posséder une. Elle n'aimait pas les armes à feu, mais son père les appréciait et pensait que chacun se devait de les connaître suffisamment pour les respecter.

Et Jamie constata que Dillon les respectait ; le revolver était huilé, bien entretenu, et chargé. C'était un neuf millimètres avec un cran de sûreté. Dont elle aurait su se servir en cas de nécessité. Plongeant de nouveau sous le siège, elle exhuma une boîte de munitions, et la torche électrique qu'elle cherchait. Dillon se doutait-il qu'il l'avait renvoyée chez elle avec un revolver ? Dans la panique qui avait présidé à son départ, il avait sans doute oublié l'existence de l'arme. Encore que. Dillon n'était pas homme à oublier ce genre de détail si facilement.

Jamie éteignit de nouveau, s'enveloppa de son manteau d'hiver à deux sous et sortit de voiture après avoir rangé le revolver sous le siège. Elle n'aurait pas à s'en servir, pas à tirer sur Nate, ni sur Dillon. A quoi bon s'encombrer d'un objet inutile ?

Ses bottes achetées chez un soldat étaient tout sauf imperméables, et la neige s'infiltrait à travers le vinyle cependant qu'elle remontait le sentier. Il n'y avait pas de traces de pneus, aucun signe de présence humaine récente.

Rien ne l'obligeait à poursuivre. La marche était pénible, elle avait froid, elle avait peur. Mais elle s'entêta, jusqu'à voir les tours se détacher contre le ciel vespéral lourd de neige.

Il y en avait deux. Ou, plus exactement, une et demie. La seconde n'était guère plus qu'un tas de gravats, et la première semblait sur le point de s'effondrer. Au pied des tours, il y avait un fossé dans lequel s'entassaient bois et poutres noircis, métal tordu et verre brisé. Personne n'avait touché ce lieu depuis le sinistre qui avait empesté les parents de Nate autrefois. Exécutrice testamentaire de sa sœur, Isobel n'avait rien fait.

Ce qui, de sa part, avait quelque chose de surprenant. Jamie l'imaginait plutôt entreprendre des travaux de restauration ou faire raser les ruines de l'ancien manoir. Mais elle avait tout laissé, à l'abandon. Pourquoi ?

Peut-être fallait-il imputer ce triste état de choses à la douleur du deuil. Ou alors, elle avait conservé le manoir intact à la demande de Nate. Comment le savoir ?

Contournant les décombres. Jamie examina la tour branlante. On aurait dit quelque sentinelle gothique plantée là pour l'avertir d'un danger, la décourager d'approcher davantage. Mais elle faisait fi des avertissements depuis une semaine. Pourquoi renoncer si près du but ?

Lorsqu'elle aperçut une lumière dans le noir, elle crut que son imagination lui jouait des tours. Elle plissa les yeux pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas, mais le vent avait forcé et la neige tombait de nouveau, de sorte qu'elle ne voyait qu'à quelques pas devant elle.

Sans changer de direction, elle avançait toujours quand une branche lui fouetta le visage. Son cri de douleur déchira le silence des bois sous leur linceul blanc.

Elle était folle de continuer. Il faisait un froid de loup et presque nuit noire ; l'endroit était sinistre, et elle accusait la fatigue des heures de conduite après une semaine éprouvante. Elle s'apprêtait à rebrousser chemin lorsque le vent tourna. Alors, elle vit de la lumière. Elle n'avait pas rêvé. Les doigts crispés sur sa torche, elle s'avança.

Le vieux ne lui avait-il pas parlé d'un atelier clandestin situé dans d'anciennes écuries et dans lequel on maquillait des voitures volées autrefois ? Eh bien, elle venait de trouver le bâtiment. Le rez-de-chaussée avait dû servir de garage, et le premier étage de logement aux domestiques. La lumière filtrait faiblement à travers la vitre givrée d'une fenêtre du premier. Elle comprit qu'elle tenait enfin ce qu'elle cherchait : des réponses à ses questions.

Sans précaution particulière, elle ouvrit la porte du garage.

A quoi bon s'efforcer de ne pas faire de bruit ? L'escalier était sombre, étroit, un peu comme celui de chez Dillon, mais glacial, dépourvu de tout chauffage. S'il y vivait là des cadavres de rats, ils seraient pratiquement congelés.

Les marches grinçaient sous ses pas, mais pas un son ne provenait de l'étage. Le cœur battant, Jamie continua de monter jusqu'à la porte qui lui

barrait le passage.

Après un temps d'hésitation, elle jugea stupide de frapper, lit jouer la poignée et poussa le battant.

— Alors, Jamie ? Tu chasses le fantôme à présent ? s'enquit Nate.

Il était assis près de la fenêtre, dans un fauteuil, un fusil posé sur les genoux.

— Eh bien, tu en as trouvé un.

Machinalement, Dillon mit la main dans sa poche pour y prendre ses cigarettes. Rien, pas de paquet. Ce qui lui rappela Jack, et pourquoi il n'avait plus de cigarettes. Les dents serrées, il grommela un juron.

S'il manquait un peu de pratique depuis dix ans, il n'avait pas perdu la main, conduisait toujours mieux et plus vite que pratiquement n'importe qui, évitant la police et les radars, slalomant à travers la circulation si rapidement qu'il aurait pu n'être qu'une ombre. La vieille Belair y contribuait pour beaucoup. Banale et anonyme en apparence, c'était un monstre sous le capot, et il avait réglé le moteur à la perfection. On ne le voyait pas venir sur l'autoroute, et il disparaissait sans même qu'on le remarque. Filant comme le vent à travers le paysage que la vitesse rendait flou, il dévorait les kilomètres.

Le manque de cigarette renforçait sa détermination. Toute cette énergie nerveuse était focalisée sur sa destination : le Donjon, et il pianotait sur le volant en sifflotant.

Jamie avait une journée d'avance sur lui, mais elle ne monterait pas au-delà de 100 — 110 Km/h. La Cadillac pouvait atteindre 160 sans problème, mais elle n'oserait pas pousser l'énorme voiture qu'elle connaissait mal. Et puis, les conditions n'étaient pas idéales.

Lui roulait en moyenne à 140 et montait à 180 quand il n'y avait personne pour le voir ; il savait éviter les agglomérations et les ralentissements, ne s'arrêtait que pour faire le plein. Jamie aurait passé toute la nuit quelque part sur la route ; elle n'avait pas eu une seule nuit de sommeil digne de ce nom depuis qu'il avait posé les mains sur elle et devait être épuisée, physiquement et mentalement, il avait de bonnes chances de la rattraper.

Lui n'avait pas besoin de dormir, pas besoin de manger : il n'avait besoin de rien en dehors de Jamie.

Besoin de faire en sorte qu'elle reste en vie, corrigea-t-il.

La neige s'était calmée, ne tombait plus que par bouffées de gros flocons mous et paresseux. Il n'en avait cure, aurait conduit sur la glace si nécessaire. Il savait contrôler ses dérapages, et la Belair au moins avait de bons pneus qui accrochaient, non les pneus presque lisses des voitures de grand prix, il filait comme une flèche, tapotait le volant en chantonnant ou en sifflant, accompagné par le crissement des pneus et le ronronnement du moteur.

Il n'avait pas la moindre idée de comment tout cela finirait. MacPherson ne devait pas être en mesure d'identifier la Volvo de Jamie. Dillon n'avait pas passé des années à maquillées des voitures volées pour rien. Et si Jack avait une histoire, une famille, des parents, tout cela remontait au déluge, à une vie antérieure.

Non, rien ne permettrait de faire le rapprochement entre le cadavre et la communauté de Cooperstown, Wisconsin.

MacPherson aurait des soupçons, mais il ne pourrait rien prouver, ne parviendrait pas à remonter la piste de la Volvo jusqu'à lui. Jack disait vouloir être incinéré, et Dillon avait exécuté ses dernières volontés.

A présent, il comptait sur Nate. Si ce dernier restait fidèle à lui-même, Jamie n'était pour lui qu'une quantité négligeable, le moyen d'atteindre son but. Il n'éprouverait aucune satisfaction à la tuer tant que lui-même ne serait pas là. Jamie morte, Nate perdait aussi son dernier atout, car rien ne retiendrait plus Dillon, qui serait alors capable de l'égorger de ses mains. Mais peut-être visait-il justement à le rendre fou de rage pour en faire une cible facile. Ou bien Nate le tuerait, ou il tuerait Nate. Ils le savaient tous deux.

Probablement depuis toujours. Leurs relations étaient un sac de nœuds, et Nate ne lâcherait pas le morceau si facilement.

Il s'en doutait depuis un bail, n'ayant jamais été particulièrement sot malgré les conneries de sa jeunesse. Déjà, à cette époque, Nate faisait une fixation sur lui qui relevait de l'obsession, et il s'en était aperçu. Malgré ses innombrables petites amies. Nate restait focalisé sur lui, exigeait de savoir avec qui il couchait et qui il désirait.

Jamais il n'aurait dû lui parler de Jamie. Il est vrai qu'il n'avait alors que dix-sept ans, qu'il avait fumé et qu'il était dopé jusqu'aux oreilles. De plus. Nate avait l'art d'obtenir tous les renseignements qui lui semblaient utiles pour s'en servir ensuite.

Il avait cru que Nate serait furieux et prendrait la défense de sa petite cousine de quinze ans en grand frère protecteur lorsqu'il découvrirait que son ami Dillon en pinçait sérieusement pour elle. Mais la révélation avait eu l'air de l'amuser. Et il n'avait plus raté une occasion de les laisser ensemble, d'exhiber Jamie sous les yeux avides de Dillon.

Combien de fois n'avait-il pas regretté la confiance mal avisée de cette nuit-là ! Il connaissait les sentiments de Jamie pour lui, les signes en étaient évidents. Voyou, plutôt beau gosse, rebelle et insouciant, les filles l'adoraient.

Pas étonnant que Jamie l'ait observé à la dérobée, couvé de ses grands yeux gris tout emplis de désir virginal.

Il avait été le dernier des abrutis de ne pas la prendre à ce moment-là. Nate les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, et Dillon se méfiait de ses intentions. Mais il avait été bien bête de ne pas profiter de l'occasion alors qu'il la désirait à s'en rendre malade.

Et il la désirait toujours autant.

Mais il avait décidé de se montrer magnanime. Il n'était pas pour elle. Il lui fallait un athlète, un garçon destiné à Harvard et à un brillant avenir. Alors, il l'avait mise entre mains d'un violeur. Pire encore, il avait vu briller une joie perverse dans le regard de Nate quand Paul était parti au bras de sa petite cousine.

Il avait commis une erreur. Non pas en battant Paul à le laisser sur le carreau, mais en pensant que Nate était digne de confiance. Et il avait payé pour ça.

C'est Nate qui avait suggéré que Paul serait un compagnon idéal pour Jamie lors de sa première soirée de débauche.

Mais Nate, qui connaissait la nature humaine mieux que tout autre humain sur cette terre, savait précisément à quelle sorte de salaud il demandait à Dillon de confier sa cousine.

Dillon n'avait pas obtenu de libération sous caution, et le procès n'avait pas traîné. Nate lui avait finalement payé un avocat ; il avait écopé de dix-huit mois, compte tenu du temps déjà passé en taule, et il avait purgé sa peine.

L'avocat avait fait au mieux mais n'avait pu lui éviter la condamnation pour acte criminel, car la famille Jameson était trop influente à Marshfield.

Quelle importance ? Il se fichait bien de voter ou pas et il posséderait une arme qu'il en ait le droit ou non. Sa période de probation était terminée depuis des lustres, il était à son compte, et se souciait comme d'une guigne de ne jamais pouvoir entrer dans l'armée. Tout cela, c'était du passé.

Seulement, le passé n'était pas mort.

Et il l'attendait au tournant.

Il se souvenait encore de la fête chez Dizzy à sa sortie de prison. Tous les participants étaient bourrés, défoncés à toutes les substances imaginables et, au petit matin, la plupart d'entre eux étaient en couples. Trop soûl pour profiter des occasions qui s'offraient à lui, trop apathique aussi, Dillon s'était endormi, à demi ivre mort sur le canapé. A son réveil deux heures plus tard, la moitié des fêtards dormait pendant que l'autre s'envoyait en l'air.

Ce qui ne le dérangeait pas. Personne ne semblait souffrir d'inhibitions. Si ces gens n'étaient pas gênés, pourquoi le serait-il ? Indifférent à l'orgie, il ne s'était inquiété de rien jusqu'à ce que son regard tombe sur Nate, qui sautait une fille par-derrière. Pas de problème si c'était leur choix, au détail près qu'en s'escrimant sur elle, Nate fixait Dillon d'un air éperdu.

Suite à cela, il s'était mis à remarquer certaines petites choses troublantes. Par exemple que Nate cherchait toujours à l'attirer dans des parties à trois avec sa copine du moment, qu'il se montrait possessif et jaloux lorsqu'ils étaient en compagnie. Tout avait culminé au Donjon un soir de fête. Alors que tout le monde dormait, Dillon avait émergé du coma éthylique pour découvrir que Nate était dans son lit, collé à lui, une main sur sa braguette tandis qu'il se branlait de l'autre.

Il n'avait pas paniqué, pas piqué de crise, s'était contenté de s'écarter et de rouler hors du lit. Il avait une érection, ce qui n'avait rien de surprenant étant donné qu'une main anonyme le caressait dans son sommeil. Nate, qui le savait aussi, redoubla d'efforts jusqu'à éjaculer en le dévorant des yeux.

Lentement, Dillon avait agité la tête.

— Non, vieux. Je t'aime comme un frère, mais non, merci.

Sur quoi il avait tourné les talons et quitté la pièce. C'était en plein été. Il était pieds nus et toujours dans le coaltar. Il craignait que Nate le suive, mais il n'en fut rien.

L'appartement au-dessus des anciennes écuries était plongé dans l'obscurité et le silence.

Nate n'avait jamais reparlé de cet incident. Sans doute valait-il mieux ne pas y attacher trop d'importance. Peut-être que, dans sa torpeur, il ne s'était rendu compte de rien, qu'il s'était couché par erreur dans le lit de son meilleur ami et pas de sa copine du moment. En tout cas, il se conduisait comme si, et Dillon n'en avait pas fait une affaire d'Etat. Mais il se sentait coupable. Coupable d'avoir laissé Nate s'illusionner. Coupable de ne pas pouvoir lui donner ce qu'il voulait alors que Nate s'était montré très généreux envers lui. Lui avait épargné une condamnation à quinze ans de prison.

Bien sûr, il ignorait encore au moment du procès que Nate avait des vues sur lui.

Quelques mois après l'incident, il avait quitté le Donjon avec un vieil ami. Sans dire à Nate qu'il partait. Il ne tenait pas à déclencher une scène. Il s'était arrangé pour disparaître dans la nature. Du moins l'avait-il cru. Jusqu'à ce que, cinq ans plus tard, Nate débarque au garage. Première d'une longue série de visites.

Nate faisait maintenant du trafic de drogue à grande échelle, et Dillon s'employait à se sevrer de l'alcool pas à pas, avec l'aide du programme des douze étapes. Nate s'en amusait, le narguait en consommant devant lui, le poussait à boire aussi, se moquait de lui en chantonnant les slogans des Alcooliques Anonymes, et amenait des femmes au garage pour se les envoyer dans les draps de Dillon.

Et il fermait les yeux. Pour se prouver qu'il en était capable, au nom du bon vieux temps et de leur amitié.

Parce que, s'il était en phase de réhabilitation, il pouvait également éprouver de la compassion pour un être aussi déjanté que Nate. Nate qui l'aimait, même si ce n'était pas le genre d'amour que Dillon attendait de lui.

Jack avait tenté de le mettre en garde. Nate et Jack s'étaient cordialement détestés au premier coup d'œil — une surprise dans la mesure où Jack ne détestait personne.

Hélas, les avertissements de son ami étaient tombés dans l'oreille d'un sourd. Dillon ne l'écoutait pas. Jusqu'à l'histoire de la gamine.

Il n'y avait pas de preuves, bien sûr. S'il avait eu l'ombre d'une preuve, il aurait contacté les flics malgré sa méfiance envers eux.

C'est Jack qui lui avait rapporté les faits, sans fioritures. Et Dillon s'était refusé à le croire. Il avait peine à croire que Nate puisse être impliqué dans l'affaire de la gosse de seize ans qu'on avait retrouvée nue, violée et assassinée près de Charles Street. Beaucoup trop près du garage.

De même, il avait eu quelque peine à croire que la mort de l'autre fille n'était qu'un accident. Cela remontait au temps du Donjon, et c'est ce qui l'avait poussé à partir. Il n'avait jamais su son nom ; elle se faisait appeler Cheyenne mais ressemblait davantage à une Scandinave qu'à une Indienne. Elle se défonçait avec toutes les drogues qui lui tombaient sous la main, couchait avec le premier venu, et elle traînait au garage comme une groupie. Elle avait posé les quelques semaines précédant sa disparition dans le lit de Nate. Son corps mutilé avait été découvert dans les bois, à proximité d'une des tours. A l'évidence, elle était tombée, ou on l'avait poussée, et son corps nu s'était écrasé sur les pierres des ruines. Mais la chute n'avait pas effacé les marques au couteau.

Au fil des années, il s'était souvenu d'autres disparitions restées inexplicables. Chacune semblait être le fruit d'un hasard, et il n'avait pas cherché à les relier — entre elles ou à qui que ce soit. Avec le recul, il s'en mordait les doigts.

Nate était en général trop malin pour se mettre à dos des gens dangereux. Mais il avait merdé sur une affaire de drogue à Chicago. Bien merdé. C'est ce qu'il avait déclaré en arrivant au garage de Dillon. Orval Johnson, comme ses semblables, ne plaisantait pas. Faute de récupérer l'argent, il menaçait de lui faire la peau.

Désormais, Dillon ne pouvait plus ignorer la vérité sur Nate. Et lorsque, trois jours plus tard, l'homme de main de Johnson avait frappé chez lui, il l'avait fait entrer, lui avait dit où trouver Nate, et il était resté seul dans la cuisine à écouter le bruit des coups.

Il aurait pu sortir, cela aurait mieux valu, mais il s'était imposé ce supplice comme une pénitence. Pour se punir de n'avoir pas compris qui était Nate. De ne pas avoir sévi lui-même.

Finalement, Nate n'était pas mort comme il l'avait cru. Il devait se douter que Johnson lui enverrait un de ses chiens de garde, savoir que le temps lui était compté.

Il était suffisamment futé pour se dire que repartir de zéro était la seule solution. Alors, pourquoi était-il revenu au garage après sa mort fictive ?

L'avait-il seulement quitte ?

Dillon préférait ne pas y penser. Ne penser à rien d'autre qu'à la route, à dévorer les kilomètres. Pour arriver à temps.

OceanofPDF.com

Si Jamie avait eu une once de bon sens, elle aurait tourné les talons et pris la fuite. Mais elle savait déjà ce qu'elle trouverait ici. Elle était venue pour cela. Pour avoir des réponses.

— Nate, murmura-t-elle d'une voix brisée en faisant un pas de plus.

Il fit pivoter le fusil pour le pointer sur sa poitrine. La pièce était sombre, et lui à l'autre bout, mais ce fusil semblait capable d'atteindre sa cible malgré la distance.

— Si je ne peux rien te faire, pourquoi braquer ce fusil sur moi ?

— Parce que je compte te faire beaucoup de choses. Le moment venu. Ferme la porte et entre, Jamie. Tu n'as pas un mot gentil pour saluer ton défunt cousin ?

C'était sa dernière chance de fuir. Elle referma la porte derrière elle.

— Où étais-tu depuis trois mois ?

— Mort. Plus près, ma puce. Je veux prendre le temps de te regarder comme il faut. Je n'ai eu que des aperçus quand tu suçais mon vieux copain, ou quand il te faisait reluire par-derrière. Qui aurait cru que ma douce petite prude de cousine deviendrait une pute de bas étage ?

Elle avait déjà froid, mais ces paroles privèrent son corps de ce qu'il lui restait de chaleur.

— Parce que tu nous regardais ?

— J'aime mater. Tu étais très inventive sur la fin. Mais il est vrai que les femmes ne résistent pas à Killer. Je le regarde baiser depuis des années, et elles font ses quatre volontés. Je n'ai jamais bien compris pourquoi il ne t'avait jamais mis la main aux fesses dans le temps. Ce n'est pas l'envie de

te sauter qui lui manquait. Mais je suppose qu'il a rattrapé le temps perdu la semaine dernière.

— Nate...

— Approche, Jamie. Et assieds-toi bien sagement dans un coin comme une gentille petite fille. J'attends de la visite. Je savais que tu serais là la première. Tu as toujours été maligne comme un singe. Killer aura dû commencer par se débarrasser du cadavre de Jack. Il se doutera que je lui tends un piège, mais il lui aura fallu un moment pour piger que tu sers d'appât. Alors, j'ai calculé qu'il serait ici dans les vingt-quatre heures et nous allons l'attendre tranquillement.

— Pourquoi ?

Le sourire de Nate était toujours le même, toujours aussi enjôleur malgré ses traits creusés.

— Parce que je vais le tuer, voyons. Mais après toi, naturellement.

Elle décrivit une courbe pour l'éviter, alla précautionneusement s'asseoir sous la fenêtre et entoura ses genoux de ses bras. Il sentait. Pas le cadavre, mais plutôt comme quelqu'un qui ne s'était pas lavé depuis des mois. Il était d'une maigreur squelettique, et ses yeux noirs exorbités semblaient se détacher de son visage anguleux. Jamie se détourna.

— Il fait froid ici, Nate.

Instinctivement, elle s'exprimait d'une voix calme, posée, comme un professeur patient qui s'adresse à un enfant capricieux.

— Les morts ne souffrent pas du froid. Nous n'avons besoin ni de chaleur, ni de nourriture. Nous ne...

— Visiblement, tu n'as pas besoin non plus de savon et d'eau, coupa-t-elle, ironique. Ce qui serait parfait si tu étais mort, Nate, mais tu ne l'es pas. Tu es assis bien vivant dans un fauteuil, avec un fusil sur les genoux. Je te vois et, malheureusement pour moi, je te sens. Tu es tout sauf mort.

— Tu cherches à me foutre en rogne, trésor ? Je suis au-delà des émotions humaines.

— Je te crois, oui. Si c'est le cas, qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi tu attends Dillon ? Pourquoi tu veux le tuer ? Si tu es au-delà des émotions humaines, pourquoi n'es-tu pas sur un nuage à jouer de la harpe ?

Il rit, d'un rire inquiétant et glacial qui sonnait creux dans la pièce gelée. Pour un peu, elle aurait presque cru se trouver face à un fantôme. Mais elle voyait la buée qui s'échappait de sa bouche.

— Petite sotte ! Les gens comme moi ne vont pas au ciel.

En supposant qu'il y en ait un. Nous autres, nous allons tout droit en enfer,

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? Vas-y, file, je ne j te retiens pas.

Nate émit une sorte de gloussement.

— Tu es devenue bien audacieuse en grandissant, hem ? Encore que. Je crois me souvenir que tu as toujours eu la langue bien pendue. Mais je ne me doutais pas qu'un jour, tu userais de ta langue sur mon vieux copain Dillon comme tu l'as fait.

— Si tu essaies de m'embarrasser, c'est raté, Nate. Pas ici, pas maintenant. Je suis là à me geler devant mon cousin censément mort qui braque un fusil sur moi, et il y a de grandes chances que je sois morte dans les heures qui viennent alors, tu comprends, la honte, c'est dépassé.

— Pas « de grandes chances », trésor. Tu seras morte, c'est une certitude.

— En ce cas, pourquoi ne pas me tuer tout de suite ?

Question stupide, mais elle s'efforçait de le distraire, de le faire parler pour gagner du temps.

— Parce que j'attends Dillon. Ce sera beaucoup plus satisfaisant s'il est là en spectateur.

— Tu pourrais aussi tuer Dillon sous mes yeux. Il y a toutes sortes de possibilités.

Il agita la tête.

— Non, ça ne marcherait pas dans ce sens-là. Parce que tu ne m'intéresses pas, vois-tu. Je me moque éperdument que tu souffres.

C'était absurde. Elle mourait de froid dans cette pièce glaciale avec un meurtrier, et elle avait l'impression qu'elle venait de recevoir une gifle.

— Je ne t'intéresse pas ? Tu te moques que je souffre ?

— Ne sois pas naïve, Jamie. Je t'ai supportée. Si nous n'avions pas été arrêtés par les flics pour conduite en état d'ivresse cette nuit-là, je t'aurais tuée. Tu as été une irritation constante pour moi, à essayer de me prendre l'amour de Tante Isobel et Oncle Victor. Tu as raté ton coup avec la tante, tu sais, je passais le premier, pour elle, L'Oncle Victor était plus soupçonneux, mais il est mort, si bien que ça n'avait plus tant d'importance.

Glacée d'effroi, elle le dévisageait, en état de choc.

— Tu ne l'as pas tué, tout de même ?

Nate fit signe que non.

— De toute façon, il était fichu. Inutile de précipiter les choses. Et puis, j'avais déjà donné dans le genre. Je n'aime pas me répéter.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

Le sourire émacié de Nate était empreint d'une étrange innocence.

— Mes parents, trésor. Comment crois-tu qu'ils se soient trouvés enfermés dans la maison le soir de l'incendie dont j'ai réchappé indemne ? Personne n'aurait imaginé qu'un enfant de dix ans puisse faire une chose pareille. Mais je l'ai fait, Jamie. Tu peux me croire, je l'ai fait.

Elle en avait la nausée.

— Mais enfin... Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Parce qu'ils étaient là. Ils parlaient de m'envoyer en pension, alors j'ai décidé de prendre les choses en main. Je savais que Tante Isobel me laisserait la bride sur le cou.

Elle a toujours voulu un fils, et j'étais là, la chair de sa chair.

— Th ne craignais pas qu'elle découvre le pot aux roses ?

— Oh, je suis sûr qu'elle s'en doutait. Et ça ne l'empêchait pas de m'aimer mieux que toi. Chut, écoute.

Au loin, un bruit de moteur brisait le silence de la nuit glacée.

— Il est venu plus vite que je ne pensais. Il doit vraiment t'aimer, trésor.

— Il ne m'aime pas. Il se fiche de moi comme de sa première chemise.

Nate nia de la tête et changea son fusil de position. Dehors, on coupa le moteur, puis une portière claqua.

— Tu n'as jamais été aussi bête. Il bave sur toi depuis tes quinze ans. Evidemment, il se trompait d'objet. Ce n'est pas vraiment toi qu'il désirait.

— Ah non ?

Il fit non de la tête. En bas, on ouvrait la porte de l'ancienne écurie et Jamie se demanda si elle aurait le temps de crier pour le prévenir du danger. Elle en mourrait, bien sûr, mais cela valait peut-être la peine de tenter le coup.

— C'est moi qu'il désirait, ma puce. Moi qu'il aimait.

Seulement, il ne l'a pas compris, et s'est rabattu sur la personne la plus proche de moi. Faute de pouvoir accepter le fait qu'il m'aimait, il s'est

convaincu qu'il était amoureux de ma cousine. Parce qu'elle était proche de moi.

— Je ne te ressemble pas. Et nous ne sommes pas proches par le sang, que je sache. J'ai été adoptée, tu te souviens.

Les sourcils de Nate se froncèrent.

— Ne m'embrouille pas, s'il te plaît ! Il ne te désirait que parce qu'il était incapable d'accepter ses sentiments pour moi.

Sa voix se faisait plus aiguë, et il crispait les mains sur son fusil. Un peu comme s'il cherchait à se convaincre lui-même.

— Bon, dit-elle, conciliante. Tu devrais poser ce fusil. Tu n'as pas vraiment l'intention d'abattre qui que ce soit.

Nate sourit ; il avait retrouvé sa bonne humeur.

— Bien sûr que si, trésor. Je n'ai encore jamais tué quelqu'un par balle. En général, j'emploie plutôt le couteau, mais je ne crache pas sur les armes de fortune qui me tombent sous la main. J'aimerais voir ce que ça donne avec un fusil.

On montait l'escalier sans chercher à ne pas faire de bruit.

On en faisait d'ailleurs beaucoup, un bruit étrange, comme une chose lourde qui se traîne, doublé de cliquetis métalliques.

A croire qu'un monstre énorme et griffu rampait le long des marches. Mais le vrai monstre n'était pas la mystérieuse créature qui allait apparaître. Le vrai monstre était assis dans le fauteuil, à quelques pas d'elle, et il levait son fusil en direction de la porte,

— Entre, Tante Isobel, dit aimablement Nate. Je pensais bien que tu viendrais.

Jamie, qui ouvrait déjà la bouche pour hurler avertissement quelles qu'en soient les conséquences, laissa échapper un soupir soulagé en voyant la silhouette de sa mère s'encadrer dans la porte. Pliée par la douleur,

Isobel se soutenait avec deux cannes. L'effort avait dû être terrible. Elle n'était pas sortie de chez elle sans infirmière depuis cinq ans.

— Nate... Mon cher enfant...

Sa voix était douce et n'avait pas ce ton de commandement qu'elle employait toujours avec Jamie.

— Tu ne dis rien à ta fille, Tante Isobel ?

Ses yeux se posèrent rapidement sur Jamie, puis elle reporta toute son attention sur Nate.

— Il faut que tu t'en ailles. Je t'ai apporté de l'argent. Tu n'auras qu'à partir. Personne n'a besoin de savoir que tu es encore en vie. Tu aurais dû m'en parler, mais il n'est pas trop tard. Tu peux repartir de zéro.

Il eut un sourire mielleux à vous glacer le sang.

— Mais Jamie le sait, ma tante. Tu crois qu'elle est capable de garder le secret ?

Sa mère la regarda brièvement, comme une quantité négligeable, avant de répondre :

— Jamie fera ce que je lui demanderai.

Nate eut alors un sourire de triomphe.

— Tu vois, ma puce, tu passeras toujours après moi. N'est-ce pas, Tante Isobel ?

— Mon cher enfant...

L'étincelle jaillit, soudaine, suivie par une détonation. Et Isobel Kincaid s'effondra vers l'avant. Ses cannes roulèrent sur le sol tandis que le sang se répandait sous elle.

— Tu sais, déclara posément Nate, je crois que j'aime bien tirer sur les gens.

Et il braqua le fusil sur Jamie.

Quelqu'un criait, émettait une longue plainte aiguë d'animal sauvage. Jamie s'était levée d'un bond au moment où sa mère basculait. Avec un temps de retard, elle comprit que le cri émanait d'elle-même.

— La ferme ! aboya Nate en retournant son arme pour la frapper d'un coup de crosse à la tête.

Elle eut la sensation que son crâne explosait, puis chancela en reculant. Avant même qu'elle puisse se protéger, il lui asséna un nouveau coup. Cette fois, elle perdit l'équilibre pour de bon et s'étala de tout son poids. Lourde chute.

Douleur. Sa vision se brouillait et la pièce tournait autour d'elle. Clignant des paupières pour refouler ses larmes, elle vit tout près d'elle le corps inerte de sa mère. La flaque de sang s'étendait et atteignait ses doigts. Saisie d'horreur, elle s'écarta tant bien que mal, s'éloigna avant que Nate la frappe de nouveau. Elle ne pouvait l'empêcher de l'abattre d'une balle, mais elle ferait en sorte qu'il ne la batte pas à mort. Du moins lui rendrait-elle la tâche malaisée.

Il contemplait le fusil avec un sourire satisfait.

— Tiens, ça me plaît bien aussi de l'utiliser comme ça, remarqua-t-il. J'aime le bruit du choc contre la chair et les os. Tout un monde de sensations que je n'imaginais pas.

Incapable d'articuler une parole, Jamie essuya ses mains tachées du sang de sa mère sur son jean. Sensation étrange de son visage, comme engourdi, enflé. Sa bouche ne fonctionnait pas normalement. De la pointe de la langue, elle effleura ses lèvres. Qui avaient le goût de son sang.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? marmonna-t-elle enfin d'une voix enrouée.

Tel un oiseau curieux, Nate inclina la tête de côté et réfléchit quelques instants.

— A vrai dire, je suis allé un peu vite en besogne. Nous ne pouvons pas rester ici, ce n'est plus drôle. Elle a tout cochonné, c'est dégoûtant Oh, elle n'aimerait pas cela, elle qui était si soigneuse, si à cheval sur les principes et soucieuse des belles manières. Etre ainsi vautrée dans son sang lui semblerait relever de l'indélicatesse.

— Elle est morte ?

Nate haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Si elle ne l'est pas, cela ne saurait tarder. Debout, Jamie. Cesse de trembler et tiens-toi droite ! Ton attitude n'est pas digne d'une Kincaid, même pas bâtarde. Tante Isobel n'apprécierait pas.

Elle parvint à se redresser, à s'arracher du sol. Ses oreilles bourdonnaient encore, et elle voyait trouble.

— Tu vas m'abattre comme elle ?

— J'attends que Dillon arrive pour prendre une décision. Je veux qu'il te tue lui-même. J'espère avoir gain de cause, mais c'est peut-être trop demander.

— Pourquoi me tuerait-il ? s'enquit-elle, médusée.

— Il a perdu dix-huit mois de sa vie à cause de toi. Et passé des années à penser à toi. Killer n'aime pas beaucoup se sentir vulnérable. Il a fini par te sauter et, maintenant qu'il a eu ce qu'il voulait, il est peut-être prêt à t'achever. La haine, c'est le revers de la médaille, tu sais. Et Dillon te hait. C'est pour cela qu'il t'a laissée partir seule. Il se doutait bien que tu viendrais ici, et il se doutait aussi de ce que je ferais de toi. Il comptait sur moi pour débayer le terrain afin que nous puissions vivre ensemble.

Elle le dévisageait, interdite.

— Tu es complètement fou, murmura-t-elle finalement.

Et elle regretta ses paroles, songea que ce n'était pas une chose à dire dans ces circonstances. Mais Nate se contenta d'en rire.

— Selon certains, probablement De ton point de vue petit-bourgeois étriqué, sans doute. Mais je me considère comme un visionnaire. Comme quelqu'un qui fait ce qu'il doit faire quand c'est nécessaire.

De son fusil, il lui fit signe d'avancer en ajoutant :

— Allons, trésor, assez tergiversé. En route. Nous avons rendez-vous avec le destin.

Jamie n'était pas sûre de tenir debout, moins encore d'être en mesure de marcher, mais il ne lui donnait pas le choix.

Poussée par le canon du fusil, elle le précéda, contourna le corps de sa mère pour gagner l'étroit escalier.

Elle s'attendait à ce qu'il tire d'une seconde à l'autre, mais il se servait du fusil comme d'un aiguillon à bétail pour la diriger, lui faire presser l'allure.

La lune s'était levée sur le paysage de neige et de givre Phares encore allumés, la vénérable Mercedes d'Isobelle était garée près de la porte du bâtiment, et Jamie de songer que sa mère connaissait sans doute une autre route.

— Tiens, elle conduisait toujours cette vieillerie, remarqua Nate. Au fait, avec quelle voiture es-tu venue ? Pas la Volvo, je présume. Chochotte comme tu es, ça t'aurait défrisée de conduire un corbillard. Ah, je sais. Il t'aura donné la Cadillac pour partir. Un symbole s'il en est ! Je me trompe ?

— Va au diable.

— Je me demande laquelle je vais prendre pour m'éclipser quand j'en aurai fini, poursuivit-il, songeur. J'ai de bons souvenirs de cette Cadillac, mais j'ai toujours aimé les Mercedes, presque autant que les Audi. Bah, cela dépendra de la voiture que Dillon aura choisie.

— Il ne viendra pas.

Le canon du fusil s'enfonça dans son dos, et elle gémit de douleur.

— Bien sûr que si, il viendra. Pour toi, pour moi. Reste à savoir dans quel camp il se rangera, et avec qui il finira.

Il l'empoigna par le bras, la tira jusqu'à la Mercedes, ouvrit la portière et coupa les phares. L'intérieur était imprégné du parfum d'Isobelle.

— Chanel N° 5.

— Je ne comprends pas que lu l’aies tuée, soupira Jamie.

— Qu’est-ce que ça peut te foutre ? Tu tenais tellement à elle ? Alors qu’elle t’aurait sacrifiée pour moi sans sourciller ? Elle n’avait que faire de toi. Tu ne comptais pour rien à ses yeux.

— Cela ne m’empêchait pas de l’aimer.

— Tu étais bien sotte. Allez, avance !

Et il l’entraîna à travers l’ancien parc vers les gravats du manoir en ruines et les tours branlantes qui se détachaient contre le ciel nocturne.

On avait condamné l’entrée en y clouant des planches, mais Nate eut vite raison de cette fragile barricade. Il tira Jamie par-dessus les éclats de bois brisé et la hissa sans merci dans un escalier particulièrement raide. La tête lui tournait encore ; son jean s’était accroché dans un morceau de métal, et elle sentait le sang tiède couler le long de son mollet, mais elle n’eut pas le loisir de vérifier, il lui fallait suivre Nate, suivre sa silhouette d’épouvantail, prisonnière de cette main émaciée qui agrippait son poignet comme des serres d’aigle.

Elle fut surprise de sortir soudain à l’air libre. Le haut de la tour s’était effondré, ne laissant qu’une plate-forme exposée à tous vents, et la neige s’était amoncelée contre un pan de mur restant.

— Quelle chance ! s’exclama Nate. Nous serons maintenant en mesure de voir les phares de Dillon approcher de loin, et l’air est délicieusement pur. Nous ne pouvions pas rester avec Tante Isobel. Les cadavres sentent mauvais au bout de quelque temps, tu sais.

Elle ne discuta pas, préférait ne pas demander d’où il tenait ce détail.

— Il fait froid, dit-elle en frissonnant.

— N’est-ce pas ? Ironisa-t-il.

Il ponctua sa remarque d’un sourire satisfait, puis ajouta :

— A genoux, Jamie.

Elle se redressa aussitôt, se détacha du pan de mur encore debout contre lequel elle s’était adossée pour se soutenir.

— Allons, Jamie, à genoux ! Tu l’as fait pour Killer, tu peux faire ça pour moi, insista-t-il en portant sa main libre à sa braguette.

— N’y compte pas, je ne te toucherai pas. Je préfère que tu m’abattes tout de suite.

Il éclata de rire.

— Je te trouve bien difficile. Je pensais que tu y avais pris goût. Mais peu importe. De toute façon, tu n'es pas mon genre. Tends les bras.

Comme elle ne donnait pas signe d'obéir, Nate posa son fusil. A présent qu'il était désarmé, aurait-elle une chance contre lui ? Il était plus grand qu'elle mais n'avait que la peau sur les os sous ses vêtements en loques. Il aurait dû manquer de force dans cet état, cependant ce n'était pas le cas, il l'avait prouvé par la violence de ses coups, par sa poigne d'acier lorsqu'il la traînait dans les escaliers. Il avait sa folie pour lui, folie qui compensait sa faiblesse physique.

Il entreprit alors de lui lier les poignets avec du fil de Nylon, en serrant bien.

— Cela risque de te plaire, trésor, roucoula-t-il. Je vais t'attacher de manière à ce que tu ne puisses plus bouger.

Il fit passer le fil autour de la taille de Jamie, par-dessus ses épaules, tissa sa toile complexe d'araignée démente, puis il la poussa à terre. Fort heureusement, il semblait avoir oublié sa suggestion obscène de tout à l'heure. Le mince fil de Nylon lui entourait les chevilles, les genoux, les coudes et les poignets pour finir autour de sa gorge. Il était si serré qu'il entamait la chair là où il la touchait. Si serré qu'elle étouffait presque, qu'elle n'osait pas parler, à peine respirer.

Il recula pour admirer son œuvre, puis reprit son fusil.

— Tu as remarqué que tes liens sont bien serrés, n'est-ce pas, trésor ? Si tu te débats ou que tu tentes de crier pour prévenir Dillon, tu vas t'étrangler. Ecraser ton larynx et finir étouffée par ton propre sang. Un coup de fusil sera de loin une mort plus charitable, fais-moi confiance.

— Te faire confiance ? dit-elle d'une voix suraiguë. Tu ne sais rien de la confiance ni de la charité.

Avec un sourire macabre, il s'approcha de son corps ligoté et tira brièvement sur le fil, le temps de lui couper le souffle.

— Tu te trompes, Jamie. Je sais tout de la confiance et de la charité.

Il s'assit sur ses talons, avant de conclure :

— Seulement, je m'en bats l'œil. Pas vrai, Killer ?

Elle ne l'avait pas entendu, pas vu arriver. Il était apparu comme une ombre sous le clair de lune, plus fantôme que Nate ne l'avait jamais été, et dominait de toute sa taille la frêle silhouette accroupie auprès d'elle.

— Confiance ? Charité ? répéta Dillon d'une voix dure. Ce n'est pas précisément ton genre, hein ?

Nate passa une main sur le torse de Jamie, effleurant ses seins, et elle dut retenir un mouvement de répulsion. Le moindre geste tendait dangereusement le fil de Nylon. Et la main poursuivait son trajet sur son ventre, puis entre ses cuisses tandis qu'il se retournait pour regarder Dillon par-dessus son épaule.

— Si tu t'approches encore, elle est morte, déclara-t-il sur le ton de la conversation.

A la lueur de la lune, elle vit briller une lame.

— J'aime bien le fusil, trésor, et l'idée que tu t'étrangles avec ton sang ne me déplaisait pas, mais en fin de compte, le couteau a toujours été mon arme préférée. Tu es prévenu, Killer, si tu tentes quoi que ce soit, je l'égorge. Tu la regarderas se vider de son sang. Nous sommes trop loin du premier hôpital pour qu'elle ait une chance de survivre.

— Très bien. Je ne tenterai rien, répondit Dillon impassible. Qu'est-ce que tu veux au juste, Nate ?

— Elle valait le coup d'attendre, au moins, Killer ? Tu fantasmes sur elle pratiquement depuis que tu es tout jeune. Mais c'est dommage pour toi, je suis sûr qu'elle n'était pas à la hauteur.

— Tu veux que je te dise que c'est une gourde au lit ? C'est ça ? Que je ne demandais qu'à me débarrasser d'elle ? Que tu avais raison et que c'est une emmerdeuse ? Si ça peut te faire plaisir, d'accord. Mais elle ne mérite pas de mourir pour autant.

Charmant, songea Jamie qui le regardait par-dessus les épaules voûtées de Nate. Les larmes lui brûlaient les yeux, et elle avait envie de rire tant c'était ridicule. Elle était sur le point de mourir aux mains de son cousin dément, et elle s'inquiétait de ce que Dillon pensait d'elle ! A croire qu'elle était aussi folle que Nate.

— Tu peux toujours le dire, murmura ce dernier en effleurant son cou de la lame du couteau.

Puis il se retourna vers son ancien ami.

— Est-ce que c'est vrai ?

Dillon se garda de répondre et répéta :

— Qu'est-ce que tu veux au juste ? Qu'est-ce que tu veux de moi ?

Et, se penchant en avant, il appuya le canon du revolver contre la tempe de Nate — Nate qui se contenta de sourire en répondant d'une voix chantante :

— Qui est le plus rapide de nous deux ? Tu peux me faire sauter la cervelle avant que je lui tranche la gorge ? Si tu en doute. La situation est sans issue. Et maintenant, pousse ce flingue avant qu'un faux mouvement m'oblige à faire une chose pour laquelle je ne suis pas encore prêt. Et recule.

Comme Dillon ne bougeait pas, Nate appuya légèrement sur la lame, entaillant la gorge de Jamie qui sentit le sang lui couler sur l'épaule.

— Recule, répéta Nate d'un ton léger.

Et Dillon recula jusqu'au mur du fond.

— Très bien, dit Nate. Maintenant, pose le revolver à terre et pousse-le vers moi d'un coup de pied.

Elle entendit le choc du métal sur le sol jonché de gravats, puis le bruit d'un objet qui glissait dans leur direction.

Nate ne prit pas la peine de tourner la tête.

— Pour la dernière fois, Nate, que veux-tu de moi ? demanda encore Dillon.

Nate releva la tête, et des larmes brillaient dans son beau regard fou.

— Je veux que tu m'aimes ! dit-il en abaissant la lame vers la gorge de Jamie.

Elle s'écarta tant bien que mal, et le couteau s'abattit sur son épaule tandis que, pour la seconde fois ce soir-là, une détonation déchirait le silence de la nuit. Elle ne provenait pas du revolver que Dillon avait jeté à terre.

Nate se leva, serrant convulsivement le couteau dans sa main.

— Aime-moi ! murmura-t-il tandis qu'une tache de sang s'étendait sur sa poitrine.

Le couteau lui tomba des mains, et il bascula vers l'arrière, par-dessus le pan de mur effondré, sans toutefois lâcher sa prise sur le fil de Nylon qui ligotait Jamie.

Elle allait mourir étranglée comme il l'avait promis. C'en était fait d'elle. Le fil, mince mais solide, la tirait contre le mur. Elle tenta de crier, mais aucun son ne parvint à sortir de sa gorge. Elle étouffait.

Puis les liens se détendirent. De nouveau, elle respirait.

Avec le couteau encore rouge de son sang, Dillon coupait les liens qui la retenaient captive, le visage figé et un masque dénué de toute expression.

Elle aurait voulu qu'il la serre contre lui, avait besoin de ses bras autour d'elle, besoin de se blottir contre sa poitrine pour pleurer. Mais les paroles blessantes qu'il avait prononcées plus tôt lui revinrent à la mémoire, et elle attendit sans bouger qu'il termine de la libérer.

— Il est mort ? articula-t-elle faiblement. Sa voix était méconnaissable. L'air lui brûlait la gorge. Dieu que c'était douloureux !

Dillon se releva, regarda par-dessus le pan de mur.

— Tout ce qu'il y a de plus mort, déclara-t-il froidement.

Il ne cherchait pas à la toucher, ne manifestait pas la moindre émotion, restait simplement planté là à attendre, Mais à attendre quoi ?

— Ma mère... il l'a abattue...

— Où est-elle ?

— Ecuries... à l'étage... Je crois qu'elle, qu'elle est morte.

Ses paroles n'étaient guère qu'un croassement étranglé, mais il parut comprendre.

— Je vais aller regarder ça.

Il portait une veste de jean qui avait vu des jours meilleurs et, juste avant de partir, il l'ôta et la jeta sur elle en lui disant :

— Tu as l'air frigorifiée.

Le froid extérieur n'était rien en comparaison de son attitude glaciale. Au loin, elle entendit des sirènes. Des sirènes qui se rapprochaient. La police était en route arriverait bientôt, et la panique se saisit d'elle.

Se redressant tant bien que mal, elle haleta en cherchant son souffle :

— La police... Il faut que tu files.

Il n'en paraissait pas troublé. Sans doute avait-il entendu les sirènes avant elle.

— Je vais aller voir dans quel état est ta mère, répéta-t-il.

— Et après, va-t'en... Personne n'a besoin de savoir... que tu étais là... Je trouverai bien... une explication.

Il agita la tête, en signe de refus ou d'incrédulité, comment le savoir ? Puis il sortit de sa vie sans un mot.

Jamie était chez elle pour Noël. Elle n'était restée que deux nuits à l'hôpital où on avait désinfecté, suturé et pansé ses diverses plaies et guetté des signes éventuels de traumatisme crânien. Puis on l'avait renvoyée chez

elle sous escorte policière. L'Inspecteur Drummond, qui l'avait questionnée tout au long du trajet, commentant ses réponses de vagues onomatopées, ne lui avait rien appris.

De son côté, elle n'avait pas dit grand-chose, prétextant qu'elle ne se souvenait de rien et souffrait sans doute d'une légère amnésie suite au choc. Ces messieurs de la police avaient fini par renoncer à lui tirer des renseignements.

Elle avait d'abord espéré être en mesure de protéger Dillon, mais il était déjà trop tard pour cela, aussi s'efforçait-elle au mieux de ne pas aggraver les choses. L'être pervers et malfaisant à l'origine de tous leurs maux avait disparu, et Dillon méritait qu'on le laisse en paix.

Au moins, il avait eu le temps de s'éloigner. Il n'était probablement pas rentré au garage où la police serait venue le chercher. Non, il avait sans doute disparu dans la nature pour refaire sa vie. Lorsqu'elle le reverrait : si elle le revoyait un jour — il aurait au moins soixante ans et serait méconnaissable.

Lui ? Atteindre soixante ans ? Elle déraisonnait. Au train où il menait sa vie, Dillon aurait de la chance d'arriver vivant à trente-cinq !

Isobel Kincaid était restée quinze jours à l'hôpital, puis elle était rentrée en fanfare, comme une authentique duchesse.

Elle avait perdu beaucoup de sang mais, par chance, la balle de Nate n'avait touché aucun organe vital. Depuis son retour, Isobel se conduisait comme s'il ne s'était rien passé. Courtoise et élégante, d'une dignité sans faille et plus que jamais assise sur ses principes, elle se refusait obstinément à parler de Nate. Impossible de savoir si elle avait fait le suprême effort de prendre le volant et de se rendre dans le Connecticut pour sauver Jamie. Ou bien Nate.

Peu importait, d'ailleurs. Rien n'avait d'importance.

Les jours passaient, mornes et identiques, sans intérêt. Nate avait été enterré discrètement sur la concession familiale en présence de Jamie. Seule autre personne présente, l'inspecteur Drummond qui avait fait le trajet de quarante-cinq minutes depuis Danvers pour l'occasion. Et aussi pour poser de nouvelles questions auxquelles Jamie n'avait, bien sûr, pas répondu. Sa mère s'était déclarée trop faible pour assister à la cérémonie, mais Jamie n'était pas dupe et savait qu'Isabelle se refusait à accepter la mort de Nate.

Les jours se transformèrent en semaines, et la police cessa ses interrogatoires. Grâce à la science et aux miraculeux tests d'ADN, l'affaire avait été classée, la vie brève et violente de Nate Kincaid consignée dans un dossier qui dormirait désormais aux archives. Et il n'y avait pas de nouvelles de Dillon.

Noël s'annonçait lugubre. Isobel insistait cependant pour avoir son sapin enguirlandé, alors que ni elle ni Jamie n'avaient le cœur à la fête. H

incombait bien sûr à Jamie de l'acheter, de le décorer, de trouver une couronne à mettre sur la porte, comme si tout allait pour le mieux.

Tout en errant parmi les rangées d'arbres fraîchement coupés qui s'alignaient sur l'espace réservé du parking, Jamie songeait que les fêtes accentuaient sa triste solitude.

Frissonnant dans le froid piquant, elle resserra frileusement la veste de jean autour d'elle. Sans savoir d'où il provenait, sa mère détestait ce vêtement, mais, depuis quelque temps, Jamie n'écoutait plus les sempiternelles remarques d'Isobelle. Elle ne quittait plus cette veste, l'emportait même au lit pour s'endormir le soir. Puisque Dillon s'était accroché à la robe de ses quinze ans. Elle conserverait cette veste qu'il lui avait laissée avant de disparaître.

Autour d'elle flottait une délicieuse odeur de conifères et de résine qui, bizarrement, lui rappelait le Wisconsin. Traditionnelle en diable, sa mère tenait chaque année à avoir un vrai sapin de Noël, à ce qu'il soit décoré avec des guirlandes lumineuses aux minuscules ampoules blanches et la collection de sujets de verre filé allemand que les Kincaid se transmettaient depuis des générations.

Jamie redressa un arbre, censément pour l'examiner mais elle avait la tête ailleurs. Il lui semblait voir Dillon qui l'observait. Elle se reprit, cligna des yeux. Ce n'était qu'un rêve. Un pan de sa vie qui appartenait au passé. Mais alors, pourquoi pleurait-elle ?

Elle remit l'arbre en place contre la palissade et regagna sa voiture. Aucun de ces sapins à l'élégante symétrie ne satisferait les exigences de sa mère. Il lui faudrait se rendre dans la ville voisine pour voir si elle trouvait mieux.

Erreur à ne pas commettre lorsqu'elle se sentait fragile, elle conduisait bien sûr la Cadillac. Impossible de faire rentrer un arbre de la taille de celui que désirait Isobel dans la très bourgeoise Mercedes. Et cette fichue décapotable buvait l'essence comme une éponge. Elle s'arrêta pour faire le plein dans une station en libre-service à la sortie de Marshfield.

Elle avait rempli le quart du réservoir quand une voiture de police se gara près de la sienne. Son estomac se noua lorsqu'elle vit apparaître la tête de l'inspecteur Drummond par la vitre baissée. Refoulant sa panique, elle s'efforça au calme et continua de déverser le super dans l'insatiable Cadillac.

— Jolie décapotable, déclara-t-il en guise de salut. Un modèle classique.

— Elle ne m'appartient pas, on me l'a prêtée.

A l'évidence la chose à ne pas dire. Le regard interrogateur de l'inspecteur lui fit regretter ses paroles. Au cours de l'enquête sur la mort de Nate et l'attentat contre sa mère, il s'était toujours montré courtois et circonspect, mais elle ne lui faisait pas confiance.

— Heureux homme, remarqua-t-il à mi-voix.

Et Jamie s'abstint de lui demander d'où il tenait que le propriétaire de la Cadillac était un homme.

— Vous restez ici pendant les fêtes ? S'enquit-il encore fort aimablement.

— Oui, pourquoi ? Je suis assignée à résidence ?

— Non, bien sûr. L'enquête est close, tout est en ordre, vous êtes libre de vos mouvements. Je vous demandais ça comme ça.

— Excusez-moi. Après ce qui s'est passé ces dernières semaines, je suis un peu tendue. Pour répondre à votre question, je n'ai pas l'intention de partir. Je reste tenir compagnie à ma mère pour Noël.

Drummond agita la tête.

— C'est un personnage, n'est-ce pas ? Elle me flanquait la frousse, pourtant j'ai l'habitude des pires criminels comme vous vous en doutez.

— Ma mère n'est pas toujours commode, en effet.

Drummond sourit, lissa son crâne dégarni.

— Bon, eh bien... j'étais dans le secteur pour affaire et quand je vous ai vue, je me suis arrêté pour vous souhaiter de bonnes fêtes et m'assurer que vous teniez le coup

— Merci, inspecteur. Nous allons aussi bien que faire se peut.

— Je voulais parler de vous personnellement. Et pendant que j'y suis, je tenais à vous dire que toutes les poursuites contre Gaynor ont été levées. Les enquêteurs sont décrétés que votre frère avait dû pousser votre Volvo dans le ravin avant de quitter le Wisconsin. J'ai des doutes sur la question, mais je pense que Gaynor en a assez bavé.

— Gaynor ? répéta-t-elle en clignant des paupières.

— Voyons, mademoiselle Kincaid, vous pensez bien que nous étions au courant de ce qui se passait Dillon était en garde à vue avant que vous ne montiez dans l'ambulance. Il nous attendait auprès de votre mère. Et elle

n'avait pas l'air d'apprécier sa compagnie, parce qu'elle l'enguirlandait copieusement.

— Il était là ? Mais... que lui est-il arrivé ?

Elle se sentait soudain prise de faiblesse, et plus désorientée que quand Nate l'avait frappée à la tête de la crosse du fusil.

— Je suis au regret de vous dire qu'il a passé trois semaines à la charge du gouvernement. Etant donné ses antécédents, le procureur général ne croyait pas à son innocence. Mais les tests d'ADN l'ont lavé de tout soupçon. Ah, les merveilles de la science moderne ! Il a été relaxé jeudi dernier et il est rentré chez lui dans le Wisconsin.

— Il a passé tout ce temps en prison dans le Connecticut ?

Elle en était malade.

— Votre mère le savait. Elle préférait qu'on ne vous ennuie pas avec cela par crainte de vos réactions.

— En un sens, elle n'avait pas tort.

— En tout cas, je suis ravi de vous avoir vue. Bonne fin d'année !

— Joyeux Noël à vous, inspecteur, répondit distraitement Jamie.

Il y avait un magasin Wal-Mart en bas de la rue, dans un nouveau centre commercial que sa mère détestait et ne cessait de critiquer. Jamie y trouva ce qu'elle voulait en un temps record — un sapin synthétique couvert de fausse neige rose, avec des lumières clignotantes de toutes les couleurs et monté sur une base pivotante, une sorte de boîte à musique électronique qui diffusait des chants de Noël nasillards.

Isobel faisait sa sieste coutumière lorsque Jamie rentra. En un quart d'heure, elle avait installé le sapin dans le salon.

Cinq minutes pour écrire un mot, et dix minutes encore pour rassembler ses affaires — en une demi-heure, elle était partie sans que sa mère se doute qu'elle venait de la perdre.

Elle jeta tout pêle-mêle à l'arrière de la Cadillac, y compris le portefeuille que Dillon lui avait donné avant de la renvoyer dans ses pénates. Elle prit le temps de regarder le cuir des sièges, se souvint de la première fois où elle s'y était assise. Et de la dernière.

Il se mit à neiger lorsqu'elle atteignit le Wisconsin, et elle ne put s'empêcher de rire. La radio diffusait des chants de Noël, et le chauffage à fond aurait pu faire fondre la glace des pôles. Il était près de minuit lorsqu'elle s'arrêta devant

« Restauration automobile Gaynor ».

Elle coupa le contact et resta un moment dans le noir à réfléchir. Jack avait disparu, et elle n'avait pas même eu le temps de le regretter. Tout avait changé.

Elle était folle de débarquer ainsi sans prévenir. Si elle avait deux sous de bon sens, elle prendrait le large avant que Dillon s'aperçoive de son arrivée.

Il y avait de la lumière dans le garage, et on entendait Nirvana depuis l'extérieur. Elle pourrait entrer par la porte de la partie habitable, déposer les clés de la voiture et le portefeuille sur la table de la cuisine et repartir à pied. Mais pas question de rendre sa veste à Dillon.

Restait bien sûr le problème de sa valise... Bah, elle pouvait la cacher dans un coin et revenir la chercher quand elle aurait loué un véhicule. La civilisation ne devait pas être très loin, même si le garage semblait situé au fin fond de nulle part.

Elle sortit de voiture et ses tennies s'enfoncèrent dans la neige. Le portefeuille à la main, elle se dirigea vers la porte.

Qui n'était pas verrouillée comme elle s'en doutait déjà.

Mais, contre toute attente, la cuisine n'était pas déserte.

Assis devant la table, Dillon la dévisageait, visiblement surpris.

Prise de panique soudaine, elle faillit battre en retraite, mais il était trop tard. Elle entra et referma le battant derrière elle.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Paroles de bienvenue curieusement familières. Elle ravala sa salive, surprise elle aussi. La pièce semblait différente.

Le réfrigérateur n'était plus le même. La table semblait encore plus abîmée que précédemment. Il ne restait qu'une chaise, rafistolée avec du chatterton. Et pas de cendriers, pas d'odeur de tabac.

— Tu as cessé de fumer ? Balbutia-t-elle.

— Il y a un bout de temps. Je répète ma question, qu'est-ce que tu fiches ici ?

Lentement, elle s'approcha de la table, avec des précautions de dompteur devant un fauve. Car Dillon avait l'air presque aussi accueillant qu'un tigre affamé.

— Je te rapporte ton portefeuille. Je ne sais plus combien il y avait dedans mais si tu me le dis, je te ferai un chèque pour couvrir mes dépenses.

Je...

— La ferme, Jamie. Je ne veux pas de ton argent. Pourquoi t'être dérangée ? Tu aurais pu me l'envoyer par la poste. Ou me le faire parvenir au centre de détention.

— J'ignorais que tu étais en prison, je serais venue te voir...

— Pour m'apporter une lime dans une miche de pain ? ironisa-t-il. Content que tu ne l'aies pas su. Je n'aurais pas voulu de toi là-bas.

Et une gifle de plus ! Mais elle en redemandait, à croire qu'elle était devenue masochiste.

— Accessoirement, je t'ai aussi rapporté la Cadillac. Elle n'aurait jamais tenu dans un colis.

— Pour moi, nous étions quittes. J'ai détruit ta voiture, je t'en devais une. J'aurais dû me douter que tu ne voudrais pas de celle-là. Donne-moi un peu de temps, et je t'en trouverai une autre. Une mieux que ta Volvo. Avec moins de kilomètres si possible.

— Je me fiche de ma voiture.

— Et moi de la Cadillac. Tu peux me dire à quoi ça nous mène ?

— A rien, je suppose. Mais je pensais qu'il serait bon de conclure, de se dire au revoir, quelque chose comme ça.

— Au revoir.

C'était direct, parfaitement clair, sans compromis.

Elle n'avait plus le choix et repartit vers la porte. Faillit perdre équilibre en butant contre un chat qui s'enroulait autour de ses chevilles. Elle se pencha pour prendre l'animal qui se mit à ronronner en se frottant contre sa joue.

— D'où il sort, celui-là ?

— J'en ai trois. Héritage de Jack. Je me suis dit qu'ils me seraient utiles contre les rats maintenant que Nate n'est plus là pour les tuer.

D'un cynisme total, la remarque était tellement choquante que Jamie faillit en rire. Elle s'abstint cependant, posa le chat à terre avec une dernière caresse.

Elle se refusait à partir. Ne le pouvait pas, n'en était pas capable. Mais Dillon ne l'encourageait guère, lui qui ne lui tendait pas la moindre perche.

— Ma mère va bien, dit-elle à brûle-pourpoint. La balle a manqué le cœur.

— La Duchesse n’a pas de cœur. Et je ne t’ai pas demandé de ses nouvelles, que je sache. Je me fous qu'elle aille bien ou pas.

— Bien sûr. Tu t’en fous. Désolée de t’avoir dérangé.

— Ce n’est pas nouveau. Tu me déranges depuis que je te connais.

Elle avait la main sur la poignée de la porte, mais quelque chose dans la voix de Dillon la retint de sortir. La dernière étincelle d’un fol espoir.

— Demande-moi de rester, murmura-t-elle dans un souffle.

Elle lui tournait le dos, avait parié si bas qu’il ne l’avait sans doute pas entendue.

Mais il avait l’oreille plus fine qu’elle ne le pensait.

— Reste.

Elle se retourna pour le regarder.

— Comme ça ? C’est tout ?

— C’est tout.

Il se leva de table et couvrit la distance qui les séparait pour la prendre dans ses bras.

Il ne l’embrassa pas, ce n’était pas nécessaire. Il la tenait contre lui, serrée dans son étreinte, dans sa chaleur, et, pour la première fois depuis des semaines, elle se sentit complète et non plus amputée.

Glissant la main sous ses cheveux, il lui caressa la nuque.

— Cela ne marchera jamais, dit-il contre son oreille.

— Bien sûr que non, répondit-elle en frottant son visage contre son large torse. Mais si tu y réfléchis, Nate et ma mère seraient fous de rage.

Elle entendit son rire, sentit sa poitrine vibrer contre sa joue.

— Ça me va comme ça, dit-il avant de l’embrasser avec ferveur.

Et Jamie de songer que ça lui allait aussi.